

55^{ème} Congrès de l'Association Française d'Études Américaines (AFEA)

Université Aix-Marseille, 21-24 mai 2024

Pouvoir et Empouvoirement / Power and Empowerment

APPELS A COMMUNICATIONS / CALLS FOR PAPERS

Atelier 1 - L'anti-girlboss : le post-empouvoirement dans les productions culturelles et esthétiques contemporaines	3
Atelier 2 - Pouvoirs de la traduction : voix, concepts, perspectives.....	8
Atelier 3 - « La Femme à la Caméra » (cinéma et séries télévisées).....	11
Atelier 4 - Super-(em)pouvoir(ment) : culture comics, grands pouvoirs... grandes responsabilités ?.....	12
Atelier 5 - Des villes inclusives aux villes résilientes, du développement durable à l'économie régénérative. Qui a/prend le pouvoir dans les villes américaines ?.....	17
Atelier 6 - Le combat pour la mémoire de la Guerre de Sécession : de la « prise de pouvoir » des Sudistes au cours de l'après-guerre aux discours contemporains	20
Atelier 7 - Empouvoirement enchevêtré : se mobiliser pour et contre la démocratie sexuelle et de genre.....	23
Atelier 8 - Vêtement, costume, corps : entre pouvoir, <i>empowerment</i> , et <i>agency</i>	27
Atelier 9 - Voix littéraires Noires : voies de pouvoir ? Les formes de l'empouvoirement dans la littérature africaine américaine	30
Atelier 10 - Le pouvoir au cinéma et à la télévision : enjeux à l'écran et hors champ.....	33
Atelier 11 - Faire vivre et laisser mourir: la relation thérapeutique du XIXe au XXIe siècles à l'épreuve d'un empouvoirement des patients	35
Atelier 12 - La prise de pouvoir des juges : une nouvelle ère de « suprématie judiciaire » aux Etats-Unis ?	39
Atelier 13 - De Selma à Ferguson : reconfigurations des mobilisations africaines-américaines depuis le Mouvement des droits civiques.....	42
Atelier 14 - Pouvoir et empouvoirement : une perspective écologique	45
Atelier 15 - L'empouvoirement, « cruel optimisme » ?	48
Atelier 16 - Effigies du pouvoir, pouvoir des effigies: représentations matérielles du corps du pouvoir dans les arts et la littérature	52
Atelier 17 - Lire à haute(s) voix : jeux et enjeux de pouvoir dans les voix du texte littéraire	55

Atelier 18 - Comment la fiction spéculative peut-elle illustrer et questionner les dynamiques de pouvoir ?	60
Atelier 19 - Littérature sous influence : stratégies textuelles de l'emprise	65
Atelier 20 - "Who's Got the Power?" (The Powerpuff Girls) - Lutttes de pouvoir au sein des musiques populaires	67
Atelier 21 - Pouvoir et empouvoirement dans la musique et la danse étatsuniennes	71
Table ronde - Retour d'expériences et échanges sur les pratiques pédagogiques autour de l'intelligence artificielle.....	74

Atelier 1

L'anti-girlboss : le post-empouvoirement dans les productions culturelles et esthétiques contemporaines

Gabrielle Adjerad (École Normale Supérieure, Paris), Juliette Bouanani (Université Paris Nanterre) et Julien Brugeron (Université Paris Nanterre)

Cet atelier propose d'analyser comment les productions esthétiques contemporaines et ultra contemporaines (depuis les années 2000 à nos jours) construisent une critique de la légitimité et de l'efficacité des stratégies existantes d'empouvoirement.

En réaction à une rhétorique néolibérale d'amélioration de soi-même, une esthétique et une philosophie de l'anti-empouvoirement apparaissent. En effet, les années 2010 voient de nombreux ouvrages à succès encourager les femmes à devenir des hommes d'affaires comme les autres, propageant un féminisme "girlboss" dont les travers et les impensés ont récemment été mis en lumière. Le terme aurait notamment pour origine un best-seller du genre publié en 2014, *#Girlboss* de Sophia Amoruso, récit rétrospectif sur son ascension dans le monde de l'entreprise. Dans un spectacle de 2016 intitulé *Baby Cobra*, l'humoriste Ali Wong déclare "I don't want to *Lean In*, I want to *lie down*". Cette référence à *Lean In*, le best-seller publié par Sheryl Sandberg et Nell Scovell en 2013, est le reflet d'une critique plus large d'un militantisme féministe capitaliste dépolitisé. En réponse au succès du livre, bell hooks écrit :

Sandberg's definition of feminism begins and ends with the notion that it's all about gender equality within the existing social system. From this perspective, the structures of imperialist white supremacist capitalist patriarchy need not be challenged.

Dans la lignée de la critique formulée par bell hooks, la figure de la "girlboss" devient progressivement obsolète et raillée par une nouvelle génération qui s'empare de ses slogans. Le succès récent du meme "girlboss, gaslight, gatekeep", reprend de manière ironique le mantra de développement personnel "live, laugh, love" qui nous enjoint à être la meilleure version de nous-même. Ce meme synthétise à lui seul la surreprésentation contemporaine de la rhétorique thérapeutique et la critique d'un certain féminisme de l'empouvoirement.

La notion d'individualité constitue l'un des piliers centraux de cet atelier en ce qu'elle amène une réflexion sur le piège d'un individualisme indépassable au détriment de causes collectives ou globales, ce dont les productions artistiques se font l'écho. Cette rhétorique féministe post-MeToo, critiquée pour les exclusions qu'elle charrie, est l'héritage de ce que Harris a pu appeler postféminisme dans les années 1990. Cette conception est fondée sur un sujet autonome, fermé sur lui, dont l'horizon est la réalisation de soi, au détriment d'une agentivité collective et politique (Harris, 2003). Par ailleurs, l'accent mis sur la notion de choix a contribué à enjoindre les jeunes femmes à une flexibilité considérée comme idéale par les rapports de production capitalistes. Nous nous interrogerons ainsi sur la manière dont des productions esthétiques contemporaines historicisent et critiquent ce rapport des femmes au travail, à l'aune notamment de réflexions sur le burnout et les discriminations multiples au sein de l'entreprise. Nous pourrions aussi souligner la tension entre cette injonction carriériste et la notion même de sororité. Au cinéma, les débats autour du film *Barbie* (2023, réal. Greta Gerwig) sont à ce titre très parlants tant ils ont réactivé ces questionnements. Là où certains dénoncent l'instrumentalisation d'un empouvoirement

marchandisé, d'autres défendent la dimension pédagogique de la diffusion très large d'un discours féministe.

De l'autre côté du spectre, la figure de la "girlfailure", ou l'anti "she.e.o" qui avait été promue par Sandberg et ses pairs, gagne en représentation médiatique et esthétique. Aux antipodes d'une positivité toxique, elle refuse volontairement ou involontairement des formes normées d'existence régies notamment par la réussite professionnelle et personnelle. On pense à Danielle, protagoniste de *Shiva Baby* (2020), film réalisé par Emma Seligman et à des avatars plus anciens comme la Frances Ha de Noah Baumbach. Du côté des séries, l'héroïne éponyme du *Fleabag* de Phoebe Waller-Bridge (2016-2019) ou le personnage sanguinaire de Dre dans *Swarm* (2023) de Janine Nabers et Donald Glover incarnent cette tendance. En littérature, ce sont par exemple les personnages principaux des romans d'Ottessa Moshfegh (*Eileen* 2015, *My Year of Rest and Relaxation* 2018) et Sally Rooney (*Conversations with Friends* 2017, *Normal People* 2018), ou encore les héroïnes de *Milk Fed* (2021) de Melissa Broder et *Luster* (2020) de Raven Leilani qui évoquent cette nouvelle figure. On pourra inscrire ces productions dans l'héritage d'une tradition féministe plus négative cherchant, dans ses revendications de passivité et d'incohérence, à mettre en crise les catégories de la subjectivité aux soubassements racistes et impérialistes (Halberstam, 2006), ou encore dans un "art de la cruauté" pratiqué par des artistes identifiées comme femmes (Nelson, 2012). Nous pourrions également nous interroger sur l'ébranlement des mécanismes de sympathie face à des figures peu aimables ("unlikable") davantage animées par des sentiments disgracieux ("ugly feelings", Ngai, 2004) que par des affects susceptibles de générer identification et compassion.

Néanmoins, cette critique de l'empouvoirement féministe n'est pas sans ambivalence dans la mesure où elle peut être portée par des mouvements conservateurs, à l'instar d'une mouvance évangéliste qui promeut la pureté sexuelle et le retour à une forme de féminité traditionnelle. Les travaux de Louise Chabanel se penchent par exemple sur la diffusion de ces discours sur des chaînes Youtube populaires. Cet atelier se propose également d'étudier toute l'ambiguïté de cette rhétorique de l'anti-empouvoirement qui peut tout aussi bien servir un *statu quo* inique où des dominants privilégiés s'arrogeraient le luxe du désespoir. On peut notamment songer à s'interroger sur la manière dont les productions culturelles contemporaines réfléchissent aux sentiments d'impuissance face à la crise climatique, ce qui a pu être appelé "éco-anxiété", et à la manière dont ces angoisses individuelles peuvent saturer un espace discursif qui pourrait être consacré aux conséquences du dérèglement climatique. Cet atelier se penchera ainsi sur les manifestations culturelles de cette critique de l'empouvoirement, interrogeant ses différentes formes, leur réception et leur circulation.

Enfin, au-delà de la thématization de l'empouvoirement et de son discours dans les productions esthétiques, cet atelier propose d'évaluer l'espace de son exercice, par exemple ses conditions de production et les conséquences de telles stratégies dans le monde du travail. Si le concept d'empouvoirement devient un objet purement marketing dans les industries créatives, destiné à faire monter les chiffres des ventes en flèche, est-il fatalement amené à se vider de sa substance sociopolitique, devenir un objet de réappropriation du capitalisme et de l'économie de marché et, finalement, se voir adjoindre le terme "washing" (comme "pinkwashing" ou "greenwashing") ? Même si la notion d'"empowerment-washing" relève du néologisme, cet atelier pourra en questionner la pertinence au regard des productions esthétiques contemporaines.

Les "girlbosses" des années 2010 ont d'ailleurs fait face à leur lot de scandales : c'est par exemple le cas d'Audrey Gelman, fondatrice de *The Wing*, espace de coworking réservé aux femmes et supposé encourager l'entraide entre entrepreneuses. En 2020, les employé•e•s ont fait grève et dénoncé un management raciste et affichant une intersectionnalité de façade,

amenant Gelman à démissionner. L'utopie que proposait la start up (celle d'un lieu entrepreneurial pensé par et pour les femmes) a tôt fait d'exposer les paradoxes et les échecs d'une certaine rhétorique de l'empouvoirement. Finalement, l'empouvoirement serait-il un luxe socialement situé, politiquement utilisé afin de maintenir une forme de *status quo* qui n'inquiéterait pas l'ordre systémique du monde éditorial, de l'industrie audiovisuelle et des hiérarchies sociales ?

Les propositions de communication pourront couvrir les champs suivants :

- Écritures de soi, autobiographies, autofiction, récits individuels et collectifs
- Poésie
- Théâtre et arts scéniques, performances
- Industrie cinématographique et productions audiovisuelles
- Industries musicales et du divertissement
- Sociologie de l'édition (distribution, production, commercialisation) aux États-Unis

Les propositions de communication sont à envoyer pour le 19 janvier 2024 conjointement aux trois organisatrices de l'atelier aux adresses suivantes : jbrugeron4@gmail.com, juliette.j.bouanani@gmail.com et gabrielle.adjerad@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

- ABAD-SANTOS, Alex. 'Girlboss Ended Not with a Bang, but a Meme'. Vox, 7 June 2021, <https://www.vox.com/22466574/gaslight-gatekeep-girlboss-meaning>.
- AMORUSO, Sophia. #GIRLBOSS. Illustrated edition, Portfolio, 2015.
- CHABANEL-GABRIELE, Louise. '« We all have to fight for purity » : La production de discours sur la « pureté sexuelle » par de jeunes évangéliques américains sur YouTube (2017-2021)'. Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires, no. 24, 24, July 2022. journals.openedition.org, <https://doi.org/10.4000/cerri.3735>.
- HALBERSTAM Jack, « Unbecoming: Queer Negativity/Radical Passivity », dans Ben DAVIES et Jana FUNKE (dir.), Sex, Gender and Time in Fiction and Culture, Londres, Palgrave Macmillan UK, 2011, p. 173-194.
- , « The Politics of Negativity in Recent Queer Theory », PMLA, vol. 121, n° 3, 2006, p. 823-825.
- , *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, 2011.
- HARRIS Anita, *Future Girl: Young Women in the Twenty-First Century*, New York, Routledge, 2003.
- HOOKS, bell. Dig Deep: Beyond Lean In – The Feminist Wire. 28 Oct. 2013, <https://thefeministwire.com/2013/10/17973/>.
- MUKHOPADHYAY, Samhita. 'The Demise of the Girlboss'. The Cut, 31 Aug. 2021, <https://www.thecut.com/2021/08/demise-of-the-girlboss.html>.
- NELSON Maggie, *The Art of Cruelty: a Reckoning*, New York, W.W. Norton & Company, 2012.
- NGAI Sianne, *Ugly Feelings*, Cambridge, Harvard University Press, 2004
- SANDBERG, Sheryl. *Lean In: Women, Work, and the Will to Lead*. 1er édition, WH Allen, 2015.

Panel #1

The anti-girl boss: post-empowerment dynamics in contemporary cultural and aesthetic productions

Gabrielle Adjerad (École Normale Supérieure, Paris), Juliette Bouanani (Université Paris Nanterre) et Julien Brugeron (Université Paris Nanterre)

This workshop will invite participants to analyze how contemporary and ultra-contemporary aesthetic productions (from the 2000s to the present day) criticize the legitimacy and efficiency of current strategies of empowerment.

Aesthetic and philosophical reactions to the neoliberal discourse on self-improvement have recently risen. Indeed, the 2010s saw a number of best-selling books encouraging women to become the female equivalent of businessmen, spreading a "girlboss" feminism whose shortcomings and unconscious implications have recently been brought to light. The term is said to have originated from the 2014 bestseller, *#Girlboss* by Sophia Amoruso, a retrospective account of her rise to power in the corporate world. In a 2016 show entitled *Baby Cobra*, comedian Ali Wong declares: "I don't want to *Lean In*, I want to *lie down*". In reference to *Lean In*, the bestseller published by Sheryl Sandberg and Nell Scovell in 2013, it reflects the broader criticism of a depoliticized, capitalist and feminist activism. In response to the book's success, bell hooks writes:

Sandberg's definition of feminism begins and ends with the notion that it's all about gender equality within the existing social system. From this perspective, the structures of imperialist white supremacist capitalist patriarchy need not be challenged.

In the wake of bell hooks' criticism, the "girlboss" gradually grew out of fashion and was mocked by a new generation who made its slogans their own. The recent success of the "girlboss, gaslight, gatekeep" meme ironically rephrases the self-help pseudo philosophical mantra "live, laugh, love", which urges us to be the best version of ourselves. This meme alone sums up the contemporary over-representation of the therapeutic rhetorics, along with the criticism of a certain feminist stance on empowerment.

The notion of individuality is one of the central fulcrums of this workshop, as it may be seen from the perspective of extreme individualist attitudes that would be detrimental to collective or global causes, which is echoed in artistic productions. This post-MeToo feminist rhetoric, criticized for the exclusions that it entails, stems from what Harris called postfeminism in the 1990s. This conception is based on an autonomous subject that is closed in on itself and whose horizon is self-realization, at the expense of collective and political agencies (Harris, 2003). Moreover, the emphasis on the notion of choice has prodded young women to be more flexible, in keeping with the capitalist ideal of production. We will be examining how contemporary aesthetic works historicize and criticize women's relationship to labor, taking a closer look at burnouts and multiple discriminations within the workplace. The tension between this careerist injunction and the very notion of sisterhood will also be potentially addressed. Cinema-wise, the debates surrounding the film *Barbie* (2023, directed by Greta Gerwig) are very telling in this respect, as they reactivated these questions. While some denounce the instrumentalization of commodified empowerment, others defend the pedagogical dimension of the widespread dissemination of the feminist discourse.

On the other end of the analytical spectrum, the figure of the "girlfailure", or the anti "she.e.o" that was promoted by Sandberg and her peers, is currently coming to media and

aesthetic prominence. Far from any toxic positivity, she willingly or unwillingly rejects the normative forms of existence governed by professional and personal success, such as Danielle, the protagonist of *Shiva Baby* (2020, dir. Emma Seligman) or Noah Baumbach's 2012 *Frances Ha*. In tv-series, this trend is carried by the eponymous heroine of Phoebe Waller-Bridge's *Fleabag* (2016-2019), or the bloodthirsty Dre in Janine Nabers and Donald Glover's *Swarm* (2023). In literature, the main characters in Ottessa Moshfegh's novels (*Eileen* 2015, *My Year of Rest and Relaxation* 2018) or Sally Rooney's (*Conversations with Friends*, 2017, *Normal People*, 2018), or the heroines of *Milk Fed* (2021) by Melissa Broder and *Luster* (2020) by Raven Leilani embody this new figure. These productions can be construed as the legacy of a more negative feminist tradition: as its heroines claim to be passive and incoherent, this tradition seeks to challenge the categories of a racist-based and imperialist-driven subjectivity (Halberstam, 2006). Participants will also be invited to see it as part of an "art of cruelty" practiced by artists identified as women (Nelson, 2012). We can also ask how sympathy mechanisms are shaken when faced with "unlikable" figures, driven more by "ugly feelings" (Ngai, 2004) than by affects likely to generate identification and compassion.

Nevertheless, this criticism of feminist empowerment partly remains shadowy as it can be claimed by conservative figures such as the evangelical movement, which promotes sexual purity and a return to a form of traditional femininity. Louise Chabanel's work, for instance, looks at the dissemination of these discourses on popular Youtube channels. This workshop will also explore the ambiguities of this rhetoric of anti-empowerment, which can just as easily serve an iniquitous status quo in which the dominant class would claim to be the sole owners of despair, seen as a privilege. We may consider in particular how contemporary cultural productions reflect on feelings of powerlessness in the face of the climate crisis, which came to be called "eco-anxiety", and how these individual anxieties can pervade speeches that could be devoted to the consequences of climate disruption. This workshop will look at the cultural manifestations of this criticism of empowerment, examining its various forms, their reception and circulation.

Finally, beyond empowerment as a theme and how it is articulated in aesthetic productions, this workshop offers to evaluate the space in which it is yielded, i.e. its conditions of production and the consequences of such strategies in labor. If the concept of empowerment becomes a purely marketing object in the creative industries, designed to boost sales figures, one may ask the following questions: is it inevitably bound to be emptied out of its social and political substance, and become an object of reappropriation of both capitalism and the market economy? Is it ultimately condemned to be associated with the term "washing" (like "pinkwashing" or "greenwashing")? Even if the notion of "empowerment-washing" is a neologism, this workshop will question its relevance to contemporary aesthetic productions.

The "girlbosses" of the 2010s have also had their share of scandals: such is the case of Audrey Gelman, founder of The Wing, a coworking space reserved for women and supposed to encourage mutual support between female entrepreneurs. In 2020, employees went on strike, denouncing the founder's racist management style and her start-up's empty intersectionality, prompting Gelman to resign. What turned out to be a pipe dream proposed by the start-up (that of an entrepreneurial space designed by and for women) exposed the paradoxes and failures of a certain rhetoric of empowerment. Finally, is empowerment a socially situated luxury, politically used to maintain a form of status quo that would not disturb the systemic order of the publishing world, the audiovisual industry and the social hierarchies?

Paper proposals may cover the following fields:

- Writing the self, autobiographies, autofiction, individual and collective narratives
- Poetry
- Theater and the performing arts
- Film industry and audiovisual productions
- Music and entertainment industries
- Sociology of publishing (distribution, production, marketing) in the United States

Please send proposals to the following email addresses: jbrugeron4@gmail.com, juliette.j.bouanani@gmail.com and gabrielle.adjerad@gmail.com by January 19th, 2024.

Atelier 2

Pouvoirs de la traduction : voix, concepts, perspectives

Véronique Béghain (Université Bordeaux Montaigne) et Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Paris Cité)

La controverse autour de la traduction du poème inaugural d'Amanda Gorman l'a montré, la traduction n'échappe pas aux enjeux contemporains de domination et de pouvoir, et à leur contestation. Elle est, aussi, un lieu où ces enjeux s'expriment. Qui, pour traduire les voix des autrices et auteurs issu.e.s des minorités ? La traductrice ou le traducteur peuvent-ils s'abstraire de questions de positionnement intrinsèques à toute expression, arguant d'une invisibilité qui prendrait alors des allures d'universalité ? Le positionnement, néanmoins, fait-il le traducteur, ou la traductrice ? Quels enjeux ces questions soulèvent-elles ?

La traduction est une activité intimement liée à des enjeux de pouvoir. À commencer par le choix de ce qui est, ou n'est pas, traduit, et par la visibilité qu'on donne aux textes et concepts qui le sont. Travailler sur le terme d'*empowerment*, en la matière, fournit un excellent exemple. Associé aux mouvements féministes américains des années 1970, le terme peine à trouver un équivalent en français et circule peu hors des milieux universitaires et militants, faute de traduction d'une très large portion des écrits des féministes américaines, en particulier noires, dans l'édition française. Si *Women, Culture and Politics*, d'Angela Davis, est traduit l'année de sa parution en 1989 sous le titre *Femmes, culture et politique* par Gilberte Alleg-Salem, pour les éditions Messidor, il faut attendre 2003 pour pouvoir lire en français *Sister, Outsider* (1984) d'Audre Lorde (traduction Magali C. Calise, Grazia Gonik, Marième Hélie-Lucas et Hélène Pour, éditions Maméris), 2007 pour *Women, Race & Class* (1981) d'Angela Davis (*Femmes, race et classe*, traduction Dominique Taffin-Jouhaud, éditions des femmes), ou 2015 pour *ain't I a woman* (1981) de bell hooks (*Ne suis-je pas une femme*, traduction Olga Potot, éditions Cambourakis). L'histoire de la traduction de ces textes militants devenus classiques dans la sphère états-unienne, mais restés peu connus en France, est aussi une histoire de rapports de pouvoirs, qui délimite un périmètre spécifique de la lutte féministe, tandis qu'aujourd'hui sortent de nombreux textes longtemps délaissés, qui participent à la diffusion d'autres approches et d'autres concepts.

Mais traduire révèle aussi les résistances de la langue, et plus loin, des structures, sociales, politiques, qui la sous-tendent. Là encore, la traduction du terme *empowerment* fournit un excellent exemple, entre recherche de termes équivalents (mais le sont-ils vraiment ?) ou tentation du néologisme (mais lequel ? et avec quelle réception ?), de

stratégies qui dépendent aussi des contextes géographiques et historiques, et font que les choix sont différents entre Canada et France, dans la traduction du concept.

Par-delà le contexte militant qui encadre la traduction du concept d'*empowerment* et le cadre du féminisme, en particulier noir, dans lequel il s'est développé, la traduction est un lieu privilégié d'amplification des voix en quête de reconnaissance, de visibilité et de pouvoir. Tiphaine Samoyault le rappelle, il y a une violence propre à l'espace du traduire où se rejouent des histoires de domination – coloniales, raciales, de genre (*Traduction et violence*, Seuil, 2020). Mais la traduction ne peut-elle aussi être vue comme un lieu de prise de parole et de pouvoir, où se joue, de façon particulièrement sensible, une interrogation de la langue dans son histoire, sa malléabilité, ses rigidités, ses ouvertures ? La traduction fait émerger des voix, des perspectives, des combats, dessine des paysages littéraires qui sont aussi des paysages sociaux et politiques, où s'éprouvent des violences de race, de genre, de classe. Mais pour ce faire, elle doit aussi y être sensible, pour rendre sensibles à son tour ces enjeux, à l'intérieur d'une langue, d'une société, d'une culture, qui n'entend pas toujours les voir. La traduction peut relayer, comme elle peut lisser. Elle le fit longtemps, ou plutôt, elle fut longtemps insensible à certains enjeux de pouvoir inscrits dans la langue et la culture de départ, ou celles d'arrivée, une dimension que les retraductions peuvent, ou non, mettre en lumière. Et là, ce sont d'autres controverses qui émergent, autour de la retraduction de *Autant en emporte le vent*, par exemple, à laquelle on a reproché son manque d'appareil critique pour situer le regard porté sur les personnages noirs (Gallmeister, 2020, traduction de Josette Chicheportiche).

Ces questions, entre autres, sont celles que nous nous proposons de discuter dans cet atelier, consacré à la traduction et à une réflexion sur ce qu'elle peut faire, ce qu'elle doit faire, sur sa fonction, sociale, politique, culturelle, et sur le regard critique que traducteurs et traductologues doivent porter sur son activité. Nous invitons les collègues intéressé.e.s à proposer des communications qui peuvent autant porter sur des enjeux théoriques, historiques, politiques, de la traduction, que sur des expériences de traduction, dans une perspective plus pragmatique.

Les abstracts, de 300 mots environ, accompagnés d'une courte biographie, sont à envoyer à Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) et Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoeb Brun@u-paris.fr), pour le 19 janvier 2024.

Panel #2

The powers of translation: voices, concepts, perspectives

Véronique Béghain (Université Bordeaux Montaigne) and Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Paris Cité)

As the controversy surrounding the translation of Amanda Gorman's inaugural poem has shown, translation is not immune to contemporary issues of domination and power, and to their questioning. It is even one of the privileged cultural sites where such issues are expressed. Who should translate the voices of minority authors? Is the translator immune to questions of positionality that are intrinsic to all expression, asserting an invisibility that would then assume the guise of universality? But does positioning make the translator? What issues do these questions raise?

Translation is entwined in issues of power. It all begins with what is, or isn't, translated, and with the visibility given to the texts and concepts that are translated. In this

respect, the term *empowerment* offers an excellent case in point. While it is associated with the American feminist movements of the 1970s, one struggles to find a French equivalent for it. It has long remained confined to academic and activist circles, since a large portion of the writings of American feminists, particularly Black feminists, has not been translated into French. If Angela Davis's *Women, Culture and Politics* was published almost simultaneously in French in a translation by Gilberte Alleg-Salem as *Femmes, culture et politique* (Messidor, 1989), it took almost twenty years for Audre Lorde's *Sister, Outsider* to be published in French in 2003 in a translation by Magali C. Calise, Grazia Gonik, Marième Hélie-Lucas and Hélène Pour for éditions Maméris. Angela Davis' *Women, Race & Class* (1983) was only published in 2007 as *Femmes, race et classe* (translated by Dominique Taffin-Jouhaud, éditions des femmes), and bell hooks' *ain't I a woman* (1981) in 2015 (*Ne suis-je pas une femme ?*, translation Olga Potot, éditions Cambourakis). The history of the translation of these American classics that have remained little known in France is also a history of power relations, delimiting a perimeter for the feminist struggle that excluded specific voices. Today, many long-neglected texts are coming out, helping to disseminate approaches and concepts that have long circulated overseas.

But translating also reveals how resistant the target language may be and further still, what social and political structures underpin such resistance. Here again, the translation of the term *empowerment* provides an excellent example, between the search for equivalent terms (but are they really?) and the temptation to use neologisms (but which ones? and how will they be received?), strategies that also depend on geographical and historical contexts, with different choices being made in Canada and France, for instance.

Beyond the militant context in which the concept was translated, and the framework of feminism, particularly Black feminism, in which it developed, translation is a privileged site for amplifying voices seeking recognition, visibility and power. As Tiphaine Samoyault reminds us (*Traduction et violence*, Seuil, 2020), there is a violence inherent in the space of translation, where histories of domination – colonial, racial, gender dominations – are re-enacted. Still, translation can also be seen as a place where people can speak out and exercise power, where language is questioned in a particularly sensitive way in terms of its history, its malleability or its rigidity, its potential openness. Translation brings voices, perspectives and struggles to the fore, sketching out literary landscapes that are also social and political landscapes, where the violence of race, gender and class is felt. But to do so, it must also be sensitive to them in order to make these issues perceptible within a language, a society, a culture that may not always intend to see them. Translation can relay, just as it can smooth things over. For a long time, it did just so, or rather remained insensitive to certain issues of power embedded in the original language and culture, or in the target language and culture, a dimension that retranslations may or may not bring to light. In this respect, other controversies are emerging, around the retranslation of *Gone with the Wind*, for example, which was criticized for its lack of critical apparatus to situate the view of the Black characters (Gallmeister, Josette Chicheportiche, 2020).

This workshop devoted to translation wishes to encourage discussions on such questions and consider what translation can do, what it should do, its social, political and cultural functions, and the critical view that translators and translation scholars must take on it. Interested colleagues are invited to submit papers on the theoretical, historical and political issues surrounding translation, as well as on translation experiences from a more pragmatic perspective.

Abstracts (300 words) are to be sent to Véronique Béghain (veronique.beghain@u-bordeaux-montaigne.fr) and Emmanuelle Delanoë-Brun (emmanuelle.delanoeb Brun@u-paris.fr), together with a short biography, for the 19th of January 2024.

Atelier 3

« La Femme à la Caméra » (cinéma et séries télévisées)

Anne Crémieux (Université Paul Valéry Montpellier 3) et Monica Michlin (Université Paul Valéry Montpellier 3)

Le documentaire muet russe de Dziga Vertov, *L'homme à la caméra* (1929), est un modèle d'empouvoirement par l'image. Réflexif par excellence, comme le souligne son affiche la plus célèbre, où l'on voit l'œil dans l'objectif et où l'homme « devient » caméra, le film ne donne pas simplement à voir une révolution, mais la performe, et place donc le geste de filmer des images, de les monter, de porter et « transporter » la caméra au cœur de son discours poétique et politique. Quelques soixante ans plus tard, Teresa de Lauretis, dans *Technologies of Gender* (1987), propose une vision genrée de la technologie et de son discours idéologique à une époque où le mouvement féministe, dans lequel s'inscrivait aussi Laura Mulvey à la fin de son essai « Visual Pleasure and Narrative Cinema » (1975), revendiquait une *autre* utilisation / mobilisation des moyens du cinéma et de la vidéo par les femmes, dans une visée explicitement émancipatrice. Un demi-siècle plus tard encore, peut-on conceptualiser en termes d'empouvoirement la réalisation par des femmes de films et d'épisodes de séries ? La dynamique d'empouvoirement passe-t-elle par le nombre de femmes derrière la caméra ou faut-il aussi des choix spécifiques de scénario, de représentations, de casting et d'esthétique ? Cet atelier accueillera des communications autour de la façon dont les femmes créent des images mouvantes qui mettent en scène le pouvoir genré, sur fond de systèmes et d'institutions où les rapports de pouvoir sont de nouveau fortement questionnés, notamment depuis #MeToo et #OscarsSoWhite. Les propositions qui aborderont l'empouvoirement des femmes réalisatrices de manière intersectionnelle en soulignant les enjeux croisés en termes de racialisation, de sexualité, d'écartés générationnels, de validité (etc.), seront particulièrement bienvenues.

Les communications pourront se donner en français ou en anglais. Les propositions de communication (un résumé de 300 mots et une notice biographique de 100 mots, en français ou en anglais) sont à envoyer à Anne Crémieux (anne.cremieux@univ-montp3.fr) et Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) pour le 19 janvier 2024.

Panel #3

“The Woman with a Movie Camera” (Cinema and TV Series)

Anne Crémieux (Université Paul Valéry Montpellier 3) and Monica Michlin (Université Paul Valéry Montpellier 3)

Dziga Vertov's silent documentary *Man with a Movie Camera* (1929) is a prime example of empowerment through film. Self-reflexive at its core, as underlined by the most

famous poster for it, in which the filmmaker's eye appears in the lens and the man "becomes" the camera, the film does not simply "show" a revolution, but performs it, placing the gesture of of filming images and editing them at the heart of its poetic and political (agit-prop) discourse. Some sixty years later, Teresa de Lauretis' *Technologies of Gender* (1987), posits a gendered vision of technology and its ideological discourse at a time when feminist film theory, in the wake of Laura Mulvey's "Visual Pleasure and Narrative Cinema" (1975), was advocating a different use of film and video by women for explicitly (self)-emancipatory purposes. Half a century later, can discussions of films and series directed by women be framed in terms of empowerment? Does the latter depend on the number of women behind the camera or is it also contingent upon screenwriting, representation, casting, or specific aesthetics? This panel will discuss how women shoot gendered power-relationships at a moment when – particularly since #MeToo and #OscarsSoWhite – such power relations in the film industry as well as in society at large have been explicitly exposed, and calls have been made for radical change. Papers that approach the empowerment of women directors from an intersectional perspective, highlighting gender in its interaction with issues of 'race', sexuality, age, (dis)-ability (etc.) will be especially welcome.

Papers may be presented in French or English. Proposals (300-word abstract and 100-word biography, in French or English) should be sent to Anne Crémieux (anne.cremieux@univ-montp3.fr) and Monica Michlin (monica.michlin@univ-montp3.fr) by January 19, 2024.

Atelier 4

Super-(em)pouvoir(ment) : culture comics, grands pouvoirs... grandes responsabilités ?

Savinien Capy (ELICO, Université Lyon 2), Charles Joseph (3LAM, Le Mans Université)

Représentant la majorité des ventes de comic books aux États-Unis, les super-héros sont devenus des figures emblématiques de la culture populaire tant dans le pays qu'à l'international, succès relancé depuis le début des années 2000 avec la déferlante de leurs adaptations cinématographiques et sérielles. De par la place centrale qu'ils occupent dans l'imaginaire collectif, autant que par les arcs narratifs de leurs intrigues, les questions de pouvoir et d'empouvoirement surgissent. Parce qu'ils s'articulent autour de personnages dotés de capacités extra-ordinaires, le concept de « pouvoir » fait partie de l'ADN narratif des produits que sont les comic books. Ces derniers permettent également d'interroger comment les concepts de pouvoir, de prise de pouvoir, d'accès au(x) pouvoir(s), de rapport de pouvoir, etc. sont représentés dans un médium naturellement enclin à se plier aux goûts du public, et se voulant miroir des représentations mentales d'une majorité de la population.

Dans l'espace intra-diégétique des récits super-héroïques, les notions de pouvoir et d'empouvoirement fonctionnent souvent de pair. Si les capacités surhumaines sont définitives de ces personnages, les conditions d'obtention de la capacité d'agir sont très souvent au centre des intrigues. Par quelles circonstances d'empouvoirement, tantôt accidentelles, tantôt naturelles, tantôt économiques, tantôt manufacturées, ces héro.ïne.s deviennent-iels super ? Les conditions de l'obtention et de la rétention de ce pouvoir, sa

perte, ses limites, sont autant de possibilités de réflexion : l'acquisition des super-pouvoirs de Captain America grâce au gouvernement américain puis sa renonciation de ce titre devant la corruption manifeste de l'échiquier politique ; l'incarnation de Batman comme idéal étasunien du « self-made man » se transformant en quasi-surhomme à force d'entraînement et d'obstination ; le parcours de Lex Luthor, super-vilain notoire, vers l'accession de ce qui demeure, même dans les comic books, le pouvoir suprême : Président des États-Unis.

L'industrie créative responsable de la production de ces objets de consommation sériels, impliquant de nombreux acteurs, est également une dimension qui interroge pouvoir et empouvoirement de ces derniers. Si les scénaristes et les dessinateurs sont les plus mis en avant, la gestion des propriétés intellectuelles mises en cases dans les comic books de super-héros « mainstream », revient exclusivement aux éditeurs, qui possèdent un poids décisionnel immense au sein de cette chaîne de production complexe. Ce rapport de pouvoir en défaveur des créateurs a causé des exodes vers d'autres maisons d'édition, parfois forteresses d'empouvoirement, créées spécifiquement à ces fins comme ce fut le cas pour Image Comics. Les questions identitaires liées à l'inclusion/représentation de créateur.ice.s issues des minorités, ainsi qu'aux stratégies d'empouvoirement qui y sont adjointes, sont également à prendre en compte. Femmes, personnes racisées et/ou issues des communautés LGBTQIA+ se font peu à peu une place dans des positions d'autorités dans un processus d'empouvoirement encore très relatif, et toutes et tous tentent d'interroger ces rapports de pouvoir en mettant en cases des personnages défiant parfois les canons d'une industrie encore en proie à diverses pressions systémiques : l'annulation de la série « Cage: City of Fire » scénarisée par Ho Che Anderson, ou encore le licenciement de Gail Simone, scénariste de la série « Batgirl », par DC Comics en décembre 2012.

La relation de proximité qu'a cultivé l'industrie des comic books de super-héros avec son lectorat a fait l'objet de nombreuses publications tellement le phénomène de « fandom » en est indissociable. Depuis les années 1980, de plus en plus de réalisateurs et de producteurs de l'industrie hollywoodienne, de Steven Spielberg à Kevin Feige, se sont très publiquement revendiqués comme fans de comic books, et ont utilisé leur influence afin de faciliter la création de projets multimédia adaptant l'objet de leur passion à l'écran. Ce rapport privilégié qu'entretiennent les comic books de super-héros avec leur public remonte aux origines même du medium, allant de l'exhortation de Captain America et de son jeune acolyte Bucky Barnes à adhérer aux Sentinelles de la Liberté, à la sollicitation de vote pour décider de la survie ou non de Robin dans l'arc narratif « Death of the Family » (1988), ou plus récemment pour influencer la composition de l'équipe des X-Men. Si le poids économique et médiatique représenté par les conventions qui pullulent de par le monde est indéniable, espaces où se développe, s'expose et se partage le cosplay comme autant de manifestations d'empouvoirement individuels, le fait de se revendiquer « fan » donne aussi un véritable pouvoir aux producteurs. Se reposer sur le « fan service » et ainsi répondre à certaines attentes spécifiques (un costume précis, un acteur poussé par le fan-casting en ligne, un personnage obscur), et s'appuyer sur le concept de multivers afin de toujours jouer davantage sur la nostalgie du public ciblé, permettent d'assurer la consommation et donc la rentabilité des artefacts culturels proposés.

Enfin, pouvoir et empouvoirement sont également au cœur de l'impact culturel des comic books de super-héros de par le monde, de la circulation des premiers comic books aux sorties mondiales simultanées des dernières productions du Marvel Cinematic Universe. Motivés par toujours plus de rentabilité d'un univers se voulant de plus en plus transmedia, les comic books, matériel d'adaptation d'alors, deviennent aujourd'hui subalternes aux films et séries télévisées dont ils viennent enrichir l'univers narratif. Par ailleurs, la diffusion et l'adaptation à l'international de ces publications initialement pensées pour le marché étasunien questionnent la porosité entre culture locale et culture étrangère et les différents

mécanismes de négociations et/ou résistance qui en résultent, comme par exemple la censure dans les publications françaises de super-héros de plusieurs éléments des histoires d'origine (comme les onomatopées) conformément aux instructions de la commission sur les publications destinées à la jeunesse, ou encore le lancement de Marvel UK en 1972. De manière très différente, Spider-Man fit au Japon l'objet d'une série télévisée du genre « tokusatsu » entre 1978 et 1979, tandis qu'au Mexique, au milieu des années 70, La Prensa prend en charge la création et la publication d'une réalité alternative dans laquelle Gwen Stacy ne meurt pas et finit par épouser Peter Parker. Le comic book devient-il alors outil d'empouvoirement pour les cultures locales qui parviennent à en maîtriser certains contours ? Ou bien cette maîtrise toute relative ne sert-elle finalement qu'au dessein d'une hégémonie culturelle étatsunienne qui s'impose peu à peu dans le monde occidental par le biais, notamment, des comic books... ?

Les communications pourront, entre autres, porter sur :

- Le super-pouvoir comme outil d'empouvoirement ou source de vulnérabilité.
- Le récit illustré et ses adaptations comme espaces de représentations novatrices des minorités.
- Les cases comme espaces d'expérimentations esthétiques et d'empouvoirement du medium lui-même.
- Les maisons d'édition comme bastions conservateurs ou forteresses d'empouvoirement.
- L'objet comic book comme vecteur d'influence et/ou d'empouvoirement.
- L'industrie de la comic book culture comme système évolutif qui tente de donner davantage à lire, voir et entendre des voix multiples.

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une courte notice biobibliographique, seront à envoyer à Savinien Capy (svn.capy@gmail.com) et Charles Joseph (charles.joseph@univ-lemans.fr) au plus tard le 19 janvier 2024.

BIBLIOGRAPHIE

COSTELLO Matthew J., *Secret Identity Crisis: Comic Books and the Unmasking of Cold War America*, Bloomsbury Publishing, 2009

RAMZI Fawaz, *The New Mutants: Superheroes and the Radical Imagination of American Comics*, New York University Press, 2016.

KIDMAN Shawna, *Comic Books Incorporated: How the Business of Comics Became the Business of Hollywood*, University of California Press, 2019.

NDALIANIS Angela, *The Contemporary Comic Book Superhero*, Routledge, 2009.

PUSTZ Matthew, *Comic book culture: fanboys and true believers*, University Press of Mississippi, 1999.

Panel #4

Super(em)power(ment): comic book culture, great powers... great responsibilities?

Savinien Capy (*ELICO*, Université Lyon 2), Charles Joseph (*3LAM*, Le Mans Université)

Representing the majority of comic book sales in the United States, superheroes have become household names and key figures of pop culture, both domestically and abroad, a

success revived since the early 2000s with the wave of comic book films and serial adaptations. Because of the prominent place they occupy in the collective imaginary, and because of the narrative arcs of their plots, questions of power and empowerment arise. As they indeed revolve around characters endowed with extra-ordinary abilities, the very concept of "power" is part of the narrative DNA of comic books. They also provide an opportunity to question how the concepts of power, empowerment, access to power(s), power plays, etc., are represented in a medium that is naturally inclined to bend to its public's tastes, and that aims to mirror the mental representations shared by a majority of the population.

Within the intra-diegetic space of superhero narratives, notions of power and empowerment often work hand in hand. If superhuman abilities are the defining traits of these characters, the conditions under which they obtain the ability to act are very often at the heart of the plot. What are the circumstances under which these heroes become super, whether accidental, natural, economic or manufactured? The conditions under which this power is obtained and retained, how it is lost, how it is questioned, and its limits could be addressed: Captain America's acquisition of superpowers thanks to the American government, who renounces this title in the face of the obvious corruption of the political arena; Batman's incarnation of the American ideal of the "self-made man", transforming himself into a quasi-superman through training and determination; notorious super-villain Lex Luthor's path to becoming what remains, even in comic books, the supreme power: President of the United States.

The creative industry responsible for the production of these serial consumer objects, involving numerous players, is also a dimension that questions their power and control. While writers and artists are placed in the spotlight, the management of the intellectual properties of mainstream superhero comic books is the exclusive preserve of publishers, who wield immense decision-making power within this complex production chain. This balance of power against creators has led to exodus to other publishing houses, sometimes fortresses of empowerment created specifically for this purpose, as was the case with Image Comics. Questions of identity linked to the inclusion/representation of creators from minority backgrounds, and the strategies of empowerment associated with them, also need to be taken into consideration. Women, people of color and/or people from LGBTQIA+ communities are gradually finding their place in positions of authority in a process of empowerment that is still very relative, as they all attempt to question these power plays by creating characters who sometimes defy the canons of an industry which is still prey to various systemic pressures: the cancellation of the "Cage: City of Fire" series scripted by Ho Che Anderson, or the dismissal of Gail Simone, writer of the "Batgirl" series, by DC Comics in December 2012.

The proximity that the superhero comic book industry has cultivated with its readership has been instrumental in the conceptualization and study of fandom, and has been the subject of numerous publications. Since the 1980s, a growing number of Hollywood directors and producers, from Steven Spielberg to Kevin Feige, have publicly claimed to be fans of comic books, and have used their influence to facilitate the creation of multimedia projects adapting the object of their passion to the screen. This privileged relationship between superhero comics and their audience goes back to the very origins of the medium, from the exhortation of Captain America and his young sidekick Bucky Barnes to join the Sentinels of Liberty, to the solicitation of voters to decide whether or not Robin should survive in the "Death of the Family" story arc (1988), or more recently to influence the composition of the X-Men team. The economic weight and media impact represented by the growing number of conventions around the world has also generated provisional spaces where cosplay practices have developed, and where they are exhibited and shared in what

could be perceived as manifestations of individual empowerment. But claiming to be a "fan" also gives real power to producers as they now heavily rely on "fan service" to meet certain specific expectations (a particular costume, an actor from online fan-casting, an obscure character). The most recent fad of the inclusion of multiversity in film adaptations enables them to appeal ever more on the target audience's nostalgia, ensuring the consumption and therefore the profitability of these cultural artifacts.

Finally, power and empowerment are also at the heart of the cultural impact of superhero comic books around the world, from the circulation of the first comic books to the simultaneous worldwide releases of the latest Marvel Cinematic Universe productions. Motivated by the ever-increasing profitability of an increasingly transmedia universe, comic books have become subordinate to films and TV series. In addition, the international distribution and adaptation of these publications, originally designed for the US market, raises questions about the porosity between local and foreign cultures, and the resulting mechanisms of negotiation and/or resistance: the censorship in French superhero publications of several elements of the original stories (such as onomatopoeia) in accordance with the instructions of the commission on publications intended for young people, or the launch of Marvel UK in 1972. In another unexpected turn, Spider-Man became the subject of a "tokusatsu" TV series in Japan between 1978 and 1979, while in Mexico, in the mid-70s, La Prensa took on the creation and publication of an alternative reality in which Gwen Stacy didn't die and ended up marrying Peter Parker. Does the comic book then become a tool of empowerment for local cultures that manage to master some of its contours? Or does this relative mastery only serve the purpose of an American cultural hegemony that is gradually imposing itself on the Western world, with the notable help of comic books?

Proposals can tackle but are not limited to:

- Superpowers as a tool of empowerment or a source of vulnerability.
- Visual narratives and their many adaptations as spaces of innovative representations of minorities.
- Panels as spaces of aesthetic experimentations and of empowerment and/or recognition of the medium itself.
- Comic book editors as conservative bastions or empowerment fortresses.
- Comic book culture as conveyor of influence and/or empowerment.
- Comic book culture industry as an evolving system that intends to better include and represent a diversity of voices.

300-word proposals in English or French and a short biographical note should be sent to Savinien Capy (svn.capy@gmail.com) and Charles Joseph (charles.joseph@univ-lemans.fr) by January 19, 2024.

Atelier 5

Des villes inclusives aux villes résilientes, du développement durable à l'économie régénérative. Qui a/prend le pouvoir dans les villes américaines ?

Marine Dassé (Université de Perpignan) et Jeremy Lemarie (Université de Reims Champagne-Ardenne)

La ville néolibérale (Hackworth, 2019, Pinson 2020), la criminalisation de la pauvreté (Gustafson 2009, Mitchell 2003) et la privatisation des espaces publics (Van Eck & Van Melik 2023 ; Dessouroux 2003 ; Loukaitou-sideris 1993 ; Németh & Schmidt, 2011) sont des sujets bien traités. Au côté de ces travaux, les *cultural, subaltern, post-colonial*, et *black studies* – qui appartiennent au « tournant global des sciences sociales » (Caillé & Dufoux, 2013) – ont documenté des initiatives citoyennes qui élargissent le champ des possibles. Ces études proposent des alternatives pour de nouveaux modes sociétaux au sein des sociétés modernes (Appadurai, 1996 ; Beck, 2005 ; Chakrabarty 2019 ; Sassen, 2019 ; Hannerz, 2010 ; Urry 2002).

Au regard de l'urgence climatique, les décideurs politiques ainsi que le secteur privé réfléchissent à de nouveaux modèles de gouvernance mieux adaptés à la vie en milieu urbain. Parmi les idées permettant la pratique d'un véritable « droit à la ville » (Lefebvre 1967), nous pouvons évoquer, entre autres, les villes résilientes (Toubin 2012) ou inclusives (Garance 2017), les villes du quart d'heure (Moreno, 2020), l'économie en doughnut (Raworth, 2017) ou encore le tourisme régénératif (Sheldon, 2022). À la lumière de ces concepts parfois flous, cet atelier propose de recenser les travaux qui convergent vers une redéfinition d'un mode d'organisation plus durable, voire régénératif.

Par-delà l'aspect théorique, il s'agit de faire la lumière sur des pratiques concrètes d'« *empowerment* » et de démocratie urbaine. En d'autres termes, peut-on parler d'un tournant sociétal à partir de ces nouveaux modes d'organisation urbains ? Existe-t-il un véritable effet « *bottom up* » ou s'agit-il d'initiatives isolées ? Quels seraient les leviers du développement durable ou régénératif ? Quels sont les verrous idéologiques, scientifiques, et économiques freinant la mise en application de telles initiatives ?

Cet atelier s'intéresse aux actions citoyennes urbaines visant à une réflexion interdisciplinaire renouvelée des concepts de pouvoir et de domination en milieu urbain. En plus des concepts cités ci-dessus, les participants pourront aussi s'intéresser aux concepts (et mises en pratique) de :

- durabilité sociale
- justice sociale et spatiale
- géographie intersectionnelle

Ainsi qu'aux initiatives :

- socio-environnementales
- anti-voitures (ou à la « vélorution »)
- Aux alternatives et aux communautés d'autogestion et d'autosuffisance

En somme, tout type de résistance concrète à la ségrégation et à l'exclusion urbaine est la bienvenue.

Les propositions de 250 mots maximum sont attendues aux deux adresses mails ci-dessous, accompagnées d'une courte bibliographie :

Marine Dassé, Marine.dasse@univ-perp.fr

Jeremy Lemarie, Jeremy.lemarie@univ-reims.fr

Panel #5

From inclusive cities to resilient cities, from sustainable development to regenerative economies. Who has/takes the power in American cities?

Marine Dassé (Université de Perpignan) and Jeremy Lemarie (Université de Reims Champagne-Ardenne)

Neoliberal cities (Hackworth, 2019, Pinson 2020), the criminalization of poverty (Gustafson 2009; Mitchell 2003) and the privatization of public spaces (Emil van Eck & Rianne van Melik 2023 ; Dessouroux 2003 ; Loukaitou-sideris 1993) are now well-treated subjects. In addition to this body of work, the cultural, subaltern, post-colonial and Black studies – which are part of the “turning point in social science” (Caillé & Dufoix, 2013) – have documented initiatives that widen the scope of possible actions and propose alternatives for new organizational modes within modern society.

In light of the climate emergency, public and private decision makers, think about new modes of governance that are better suited to life in urban areas. Among the ideas allowing the practice of a real “right to the city” (Lefebvre 1967), one could evoke, among other things, “resilient cities” (Toubin 2012), “inclusive cities” (Garance 2017), the “fifteen-minute cities” (Moreno 2020), the “donut economy” (Raworth 2017), or even “regenerative tourism” (Sheldon 2022). In the light of these concepts that may sometimes seem unclear, this workshop seeks to explore the works that aim at providing new definitions of a more sustainable and even regenerative organizational urban mode.

Beyond the theoretical aspect, the goal is to enlighten these concrete practices of empowerment and urban democracy. In other words, can one really evoke a societal turning point emerging from these new organizational urban modes? Is there a real “bottom-up effect” or are these isolated initiatives? What are the levers of sustainable development and regenerative development? What are the ideological, scientific, and economic locks slowing down the practice of such initiatives?

This workshop will be about citizen actions seeking to develop an interdisciplinary reflection of power and domination concepts in urban areas. On top of the aforementioned concepts, participants can also tackle the following ones:

- Social sustainability,
- Social and spatial justice,
- Intersectional geography,

As well as:

- socio-environmental initiatives
- car free movements
- self-reliance and self-sufficiency alternatives

To sum up, any form of concrete resistance to urban segregation and exclusion is welcome.

Proposals must be less than 250 words and sent to both email addresses below, along with a short biography.

Marine Dassé, Marine.dasse@univ-perp.fr

Jeremy Lemarie, Jeremy.lemarie@univ-reims.fr

Bibliographie indicative

Appadurai, A. (1996). *Modernity at large: Cultural dimensions of globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press.

Bauman, Z. (1998). *Globalization: The Human consequences*. New York: Columbia University Press.

- Beck, U. (2005). *Power in the global age*. Cambridge: Polity Press.
- Caillé, A & Dufoix, S. (dir.). (2013). *Le tournant global des sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Chakrabarty, D. (2018). *The Crises of civilization: Exploring on global and planetary Histories*. Oxford : Oxford University Press.
- Dassé, M. (2021). « Le "droit à l'espace public" et la durabilité sociale à Los Angeles », *L'Ordinaire des Amériques* [Online], 227 | 2021.
URL: <http://journals.openedition.org/orda/6692>; DOI: <https://doi.org/10.4000/orda.6692>
- Desmond, M. (2017). *Evicted: Poverty and profit in the American city*. NY : Crown Publishers/Random House.
- Dessouroux, C. (2003). La diversité des processus de privatisation de l'espace public dans les villes européennes. *Belgeo*, (1), 21-46.
- Garance, C., & Valegeas, F. (2017). « De quoi la "ville inclusive" est-elle le nom ? Exploration d'un concept émergent à partir de discours scientifiques et opérationnels », *Métropoles* [En ligne], (20). <https://doi.org/10.4000/metropoles.5469>
- Gustafson, K. (2009). The Criminalization of poverty. *Journal of Criminal Law and Criminology*, 99 (3), UC Irvine School of Law Research Paper No. 2009-1401107. <https://ssrn.com/abstract=1401107>
- Hackworth, J. (2013). *The Neoliberal city. Governance, ideology, and development in American urbanism*. Ithaca, NY: Cornell University Press.
- Hamel, P. (2014). Leçons de démocratie urbaine. *Questions de communication*, 25(1), pp. 61-79.
- Hannerz, U. (2010). *Anthropology's World: Life in a Twenty-First Century Discipline*. London: Pluto Press.
- Lefebvre, H. (1968). *Le droit à la ville*. Paris: Anthropos.
- Loukaitou-Sideris, A. (1993). Privatisation of public open space: the Los Angeles experience. *Town Planning Review*, 64 (2), 139. <http://dx.doi.org/10.3828/>
- Mitchell, D. (2003). *The Right to the city: Social Justice and the Fight for Public Space*. New York: The Guilford Press.
- Moreno, C. (2020). *Droit de cité: De la « ville-monde » à la « ville du quart d'heure »*. Post-Print, HAL, <https://EconPapers.repec.org/RePEc:hal:journl:hal-03259777>.
- Németh, J., & Schmidt, S. (2011). The Privatization of Public Space: Modeling and Measuring Publicness. *Environment and Planning B: Planning and Design*, 38 (1), 5-23.
- Pinson, G. (2020). *La ville néolibérale*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Raworth, K. (2017). *Doughnut economics*. Junction, VT: Chelsea Green Publishing.
- Sassen, S. (2019). *Cities in a world economy* (5^e édition). London: Sage.
- Sheldon, P. (2022). « Regenerative tourism » In Buhalis, D. (ed.). *Encyclopedia of Tourism Management and Marketing* (pp. 646-650). London : Edward Elgar Publishing.
- Toubin, M. Lhomme, S. Diab, Y, Serre D, Laganier, R. (mai 2012) « La Résilience urbaine : un nouveau concept opérationnel vecteur de durabilité urbaine ? », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 3, n° 1, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 05 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9208>.
- Urry, J. (2002). *The Tourist gaze*. London: Sage.
- Van Eck, E. & Van Melik, R. (2023). 'Soft' privatization of public space: autonomization of outdoor retail markets in the Netherlands. *European Planning Studies*, 31 (10), 2196-2215.

Atelier 6

Le combat pour la mémoire de la Guerre de Sécession : de la « prise de pouvoir » des Sudistes au cours de l'après-guerre aux discours contemporains

Andrew Houck (Université de Nanterre) et Pierre-François Peirano (Université de Toulon)

La fin de la Guerre de Sécession n'a pas coïncidé avec celle du conflit entre « Nord » et « Sud », car la bataille pour sa mémoire s'est engagée immédiatement après la cessation des hostilités. Cependant, la victoire militaire de l'Union semble ne pas avoir été suivie d'effets dans le domaine des idées : la période de la « Reconstruction » (1865-1877) semble avoir, au contraire, coïncidé avec la « prise de pouvoir » de l'historiographie sudiste, comme le montra l'émergence de l'idéologie dite de la « Cause Perdue » (*The Lost Cause*), expression empruntée au titre de l'ouvrage de l'historien Edward A. Pollard, *The Lost Cause: A New Southern History of the War of the Confederates*, publié en 1866. Il pourrait donc s'agir d'un moment-charnière pour les Sudistes conservateurs, lesquels ne s'arrêtèrent pas à des considérations purement théoriques, comme l'atteste la création du *Ku Klux Klan*, dès 1866 également.

Cet atelier propose donc d'étudier les conditions qui permirent l'émergence et la propagation de cette idéologie, sa portée au-delà des anciens Etats Confédérés, les récits différents qui, par la suite, tentèrent de contrebalancer le point de vue sudiste – ainsi que les moyens de les *transmettre* et de les *vulgariser*. Les notions de « pouvoir » et d'« empouvoirement » se révèlent capitales dans cette étude, car elles conditionnent l'articulation desdits récits et leur légitimation, car d'anciens acteurs majeurs de la guerre se jetèrent également dans la bataille.

Les interventions pourraient concerner les points suivants.

- Les conditions qui auraient permis l'émergence de l'historiographie sudiste, tant dans le « Sud » que dans le « Nord », en lien avec la politique fédérale : les anciens Confédérés ont-ils su profiter de la bienveillance d'Abraham Lincoln ou de la politique conservatrice d'Andrew Johnson pour se « libérer » des contraintes sociales et politiques imposées après l'abolition de l'esclavage ?

- Le caractère paradoxal de la politique de la « Reconstruction », qui a conféré des pouvoirs étendus aux anciens sécessionnistes et/ou esclavagistes, favorisant ainsi ce que l'on pourrait appeler un « contre-récit ».

- La propagation du point de vue sudiste, non seulement dans les anciens Etats Confédérés et les « Etats-frontières » (*border States*), mais également dans ceux de l'Ouest.

- Le caractère protéiforme de l'idéologie dite de la « Cause Perdue » et son influence probable sur l'école connue sous le nom de *Dunning School*, voire la théorie de la Frontière de Frederick Jackson Turner, exposée en 1893.

- Les différents médias utilisés pour véhiculer les visions du conflit, depuis des ouvrages tels que *The Rise and Fall of the Confederate Government* (1881), de Jefferson Davis (ensuite « contrebalancé » par les *Mémoires* d'Ulysses S. Grant, en 1885) à *Naissance d'une nation* (*The Birth of a Nation*, 1915), de David W. Griffith, adaptation du roman *The Clansman* (1905), de Thomas Dixon, Jr. La continuité entre les œuvres littéraires et les premières transpositions sur grand écran pourra ainsi être débattue.

Les interventions pourront également adopter une perspective plus large, en débouchant sur des questionnements très contemporains : les mouvements pour les droits

civiques ont eu, dès les années 1950, une influence capitale sur la perception du conflit et d'autres groupes ou communautés ont ainsi cherché à se « saisir » du récit historique, afin d'en proposer une interprétation différente, à l'opposé de la « Cause Perdue ». Les commémorations de la mémoire du conflit, du centenaire fort discret aux reconstitutions historiques les plus récentes, pourront être un sujet d'études privilégié, tout comme la place du drapeau de l'ancienne armée confédérée dans l'espace public ou le récent déboulonnage des statues représentant des figures de la Confédération. Les controverses autour de ces événements, qui menèrent, par exemple, aux événements tragiques de Charlottesville, en août 2017, ainsi que les récits désormais portés par l'alt right, pourront également être étudiées, dans le but d'établir quelles communautés ont désormais « pris le pouvoir » sur les commémorations liées à la Guerre de Sécession.

Les propositions d'intervention, en français ou en anglais, d'environ 400 mots, accompagnées d'une courte notice bio-bibliographique, sont à envoyer à Andrew Houck (akhouck_fr@yahoo.fr) et Pierre-François Peirano (pierre-francois.peirano@univ-tln.fr) avant le 19 janvier 2024.

Panel #6

The Battle for Civil War Memory and Confederate “Empowerment:” from the Postwar South to the contemporary era

Andrew Houck (Université de Nanterre) and Pierre-François Peirano (Université de Toulon)

The American Civil War raged from 1861 to 1865 and was the bloody consequence of a clash of cultures, pitting the slave-owning South against the free-state North. While terms of surrender brought the fighting war to an end, another battle was simultaneously taking form, this time over how the war itself would be remembered. Of course, the Union had reigned victorious and had quashed the rebellion thanks to the enlistment of not only hundreds of thousands of soldiers, but also of thousands of devoted ideologues, both North and South, whose causes were as varied as their backgrounds. Yet, if the U.S. Army had defeated the so-called Confederacy, the Union cause did not have the lasting effects so many progressives in the North had hoped would follow. The Reconstruction era (1865-c.1877), although full of promise especially for the millions of freedpeople in the South, also seems to have coincided, conversely, with the "seizing" of the power of historical memory as demonstrated by the ideology known as the Lost Cause of the Confederacy. Borrowing its name from the title of a volume by Edward Pollard, *The Lost Cause: A New Southern History of the War of the Confederates* (1866), the growth of the movement, when viewed as concurrent to federal Reconstruction, may also be seen as a pivotal moment for [white] southern conservatives. And, if the Lost Cause spent a great deal of its energy on crafting a positive narrative of the War Between the States [a moniker elaborated a generation after the war], others applied their muscle to more practical concerns, as the birth of the Ku Klux Klan c.1866 shows.

This workshop proposes to study the conditions which allowed the Lost Cause and other conservative southern ideologies not only to emerge, but to freely propagate, even beyond the boundaries of the Confederacy. By *spreading* and *popularizing* diverse, pro-southern points of view, these new narratives sought to counterbalance Northern narratives of the South and of “traditional” Southern values, not limited, of course, to the institution of slavery. The notions of “power” and of “empowerment” are thus fundamental in any study

of the postwar South, since they are the conditions upon which pro-Confederate narratives such as the Lost Cause were laid, and these foundations became likewise decidedly stronger when well-known white southerners threw their might into the fray.

Participants might consider the following points:

- the conditions allowing the emergence of a pro-Confederate historiography, both in the geographical “South” but also in the “North,” perhaps as a consequence of federal policies: Had white southerners managed to take advantage of Abraham Lincoln’s benevolence, or of Andrew Johnson’s own personal conservatism as a way of “freeing” themselves from the social and political constraints imposed on them by the abolition of slavery?
- The paradoxical character of federal “Reconstruction” policies, both presidential and military, which conferred considerable powers to former secessionists and/or enslavers, thereby encouraging the development of what may be called a “counter-narrative”;
- the spread of a pro-Confederate perspective, along with its distinctive understood power dynamics, not only in the states of the former Confederacy and the Border States, but also into the American West;
- the protean nature of the ideology known as the “Lost Cause” and its probable influence on the Dunning School of Reconstruction historiography or on that of Frederick Jackson Turner’s Frontier Thesis, advanced in 1893;
- the diverse media powerfully deployed to broadcast pro-Confederate visions of the Civil War, with examples ranging from Jefferson Davis’s *The Rise and Fall of the Confederate Government* (1881) (which was then “counterbalanced by Ulysses S. Grant in his *Memoirs* in 1885) to *The Birth of a Nation* (D.W. Griffith, 1915), adapted from the novel *The Clansman* (1905) by Thomas Dixon, Jr. The ground for studies of the first wave of cinematic transpositions of works of literature is indeed fertile.

Of course, speakers are also encouraged to adopt a wider perspective, bringing the questions to more contemporary issues. For instance, pushback against the Civil Rights movement, starting in the 1950s, remains of capital importance for different groups or communities striving to wrest control of the historical narrative and to replace it with other interpretations, diverging from the dogma of the Lost Cause. Celebrations of Civil War memory, ranging from the disturbingly inconspicuous centennial, 1961-1965, to the increasingly popular historical reenactments of the 1990s or more recently, are likewise possible avenues of research. Furthermore, participants might also discuss current debates and controversies over the Confederate flag – in any of its iterations – in public spaces or those surrounding the past and future of Confederate monuments. The tragic unfolding of the Unite the Right rally in Charleston in 2017 and the resulting outcry over the very public smelting of the Lee monument in October 2023, or Alt Right’s appropriation of historical narrative might be studied in order to examine the groups which have “taken power” of Civil War memory as a political and social weapon.

400-word proposals in English or French, as well as a short biographical note, should be sent to Andrew Houck (akhouck_fr@yahoo.fr) and Pierre-François Peirano (pierre-francois.peirano@univ-tln.fr) by January 19, 2024.

Bibliographie / Bibliography.

Blight, David W. *Race and Reunion. The Civil War in American Memory*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 2001.

- Blum, Edward J. *Reforging the White Republic. Race, Religion, and American Nationalism, 1865-1898*. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2005.
- Cook, Robert J. *Civil War Memories: Contesting the Past in the United States since 1965*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2017.
- Cox, Karen L. *Dixie's Daughters. The United Daughters of the Confederacy and the Preservation of Confederate Culture*. Gainesville: University Press of Florida, 2003.
- Du Bois, W.E.B. *Black Reconstruction in America, 1860-1880*. New York: The Free Press, 1992.
- Egerton, Douglas R. *The Wars of Reconstruction. The Brief, Violent History of America's Most Progressive Era*. New York: Bloomsbury Press, 2014.
- Emberton, Carole and Bruce E. Baker, eds. *Remembering Reconstruction. Struggles Over the Meaning of America's Most Turbulent Era*. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 2017.
- Foner, Eric. *Reconstruction. America's Unfinished Revolution, 1863-1877*. New York: Harper Perennial, 2014.
- Gallagher, Gary W. *Causes Won, Lost, & Forgotten: How Hollywood and Popular Art Shape What We Know About the Civil War*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2008.
- Perman, Michael. *The Struggle for Mastery: Disfranchisement in the South, 1888-1908*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2001.
- Prince, K. Stephen. *Stories of the South. Race and the Reconstruction of Southern Identity, 1865-1915*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2014.
- Richardson, Heather Cox. *How the South Won the Civil War*. New York: Oxford University Press, 2022.
- Rubin, Anne Sarah. *A Shattered Nation: The Rise & Fall of the Confederacy, 1861-1868*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2005.
- Wilson, Charles Reagan. *Baptized in Blood. The Religion of the Lost Cause, 1865-1920*. Athens: University of Georgia Press, 2009.

Atelier 7

Empouvoirement enchevêtré : se mobiliser pour et contre la démocratie sexuelle et de genre

Michael Stambolis-Ruhstorfer (Université Toulouse-Jean Jaurès) et Amélie Ribieras (Université Paris-Panthéon Assas)

Les personnes marginalisées en raison de leur genre ou de leur sexualité - en particulier les femmes et les personnes LGBTQIA+ - ont utilisé diverses stratégies politiques, culturelles et matérielles afin d'obtenir plus de pouvoir dans un système qui les opprime depuis longtemps. Grâce au travail des organisations militantes et de leurs alliés dans les médias, le milieu intellectuel et les instances de décision, elles ont obtenu des avancées significatives au cours du siècle dernier. Le résultat de ces efforts se reflète dans un paysage juridique radicalement différent de ce qu'il était au milieu du XXe siècle. Il se manifeste également dans la manière dont les structures sociales ont résolument changé, les femmes et les personnes LGBTQIA+ ayant individuellement et collectivement gagné du terrain dans tous les domaines de la vie sociale, bien que de manière inégale, et avec des

différences en fonction des autres oppressions auxquelles elles peuvent être confrontées, en termes de race et de classe, par exemple. Grâce à ces changements, la façon dont nous abordons et comprenons le genre et la sexualité plus généralement a également évolué car les discours qui soutenaient et justifiaient les normes patriarcales et hétérosexistes sont devenus moins courants. Des concepts tels que l'intersectionnalité et la justice reproductive, par exemple, ont dépassé les cercles militants pour pénétrer les mentalités. Pour les personnes qui soutiennent ce que les spécialistes des théories féministes et queer nomment la "démocratie sexuelle", cette reconnaissance et cette protection croissante de l'autonomie et de l'autodétermination en matière de sexualité et de genre représentent un progrès. Même si cela ne va pas de soi, le fait que les femmes et les personnes LGBTQIA+ aient réclamé, et obtenu, un certain pouvoir aux États-Unis montre que le changement social est possible. Mais ce changement suscite également des réactions venant d'autres acteurs déterminés à maintenir leur propre pouvoir. Et les leaders progressistes et les citoyen·nes ordinaires peuvent ainsi, parfois, sans le vouloir, donner du pouvoir à celles et ceux qui cherchent précisément à les dénigrer.

Bien que les mobilisations féministes et LGBTQIA+ n'aient pas, en réalité, renversé le patriarcat, la binarité de genre ou les institutions hétérosexuelles, les individus qui s'évertuent à préserver ces systèmes semblent plus que jamais déterminés. Qu'il s'agisse de personnalités médiatiques conservatrices affirmant que les « wokistes » ont envahi le pays, de membres des commissions d'établissement scolaire affirmant que les écoles élémentaires sont truffées de drag-queens ou de juges de la Cour suprême décriant la disparition de traditions historiquement bien ancrées, les opposant·es à l'égalité des genres et des sexualités ripostent. Et ils et elles le font avec succès. Le mouvement juridique conservateur, pour ne prendre qu'un exemple, a récemment réussi, en partie grâce aux efforts déployés pendant des décennies par la Federalist Society, à abroger les garanties constitutionnelles en faveur de l'avortement au niveau national et à prendre des mesures pour l'interdire dans de nombreux États. Il a également utilisé la liberté religieuse, et d'autres arguments bien ficelés, pour inventer des exceptions aux lois antidiscriminatoires et à d'autres politiques visant à garantir l'autonomie corporelle des femmes et des personnes LGBTQIA+. Au-delà des tribunaux, ces mobilisations ont réussi à contrecarrer certains événements culturels, à redéfinir les termes du débat dans les médias et à créer un climat propice au développement d'idées réactionnaires. Si les dix dernières années ont été particulièrement marquantes, il suffit de se remémorer les actions d'Anita Bryant et de Phyllis Schlafly pour se rappeler que les opposant·es à la démocratie sexuelle ont depuis longtemps mis leurs compétences au service du maintien de leur propre pouvoir, même si cela s'est fait de manière paradoxale. En effet, ces deux femmes conservatrices, qui se distinguent par leur influence et leur réputation, mais qui ne sont que les porte-parole de leurs semblables, n'ont pu avoir un tel impact que grâce aux jalons posés par le mouvement féministe au regard de l'émancipation politique des femmes.

Cet atelier vise à mettre en lumière la complexité des liens entre les mobilisations qui se positionnent pour, et contre, la démocratie sexuelle et de genre et qui produisent de telles dynamiques. Bien qu'il existe déjà de nombreuses recherches sur les mouvements et les contre-mouvements en matière de genre et de sexualité, peu d'attention a été accordée à la manière dont les participant·es, dans les deux camps, bénéficient des stratégies d'empouvoirement mises en place par leurs adversaires. Il existe de nombreux exemples de ce type d'interaction entre les mobilisations qui illustrent ce phénomène. Par exemple, le langage du « coming out » développé par les militant·es homosexuel·les radical·ales dans les années 1970 a depuis été utilisé par des groupes chrétiens qui se disent être persécutés du fait de leurs croyances et qui font ainsi leur « coming out » en tant que citoyen·nes craignant Dieu et œuvrant à l'amélioration du sort de leur pays. Brett Kavanaugh, juge à la

Cour suprême, se vante quant à lui d'avoir parfois eu recours à des équipes de collaboratrices exclusivement féminines, laissant entendre qu'il est déterminé à promouvoir les femmes dans la profession juridique, alors même qu'il soutient des arrêts qui défendent les valeurs patriarcales. A l'inverse, les militant·es du droit à l'avortement et les partisan·es du mariage entre personnes de même sexe utilisent les outils développés par leurs adversaires pour dire que la loi doit assurer l'accès à l'avortement et au mariage homosexuel parce que leur liberté religieuse en dépend. Les parents qui défendent les droits de leurs enfants trans se sont mis à employer la rhétorique de l'autorité parentale, mise au point par les parents conservateurs chrétiens qui pratiquent le *homeschooling*, pour affirmer que l'État n'avait pas le droit de s'immiscer dans leurs décisions parentales. Il ne s'agit là que de quelques exemples parmi tant d'autres et nous encourageons donc toutes les propositions qui tentent d'examiner ces enchevêtrements.

L'appel se veut délibérément large et toutes les périodes historiques sont les bienvenues. Les auteur.e.s peuvent, par exemple, décider de revisiter des données déjà utilisées ou des cas déjà analysés afin de développer un nouvel angle d'approche qui permettrait d'examiner l'interaction entre les mobilisations pour et contre la démocratie en matière de genre et de sexualité. Ils/elles peuvent également se concentrer sur un seul aspect de la question, en examinant plus spécifiquement certains groupes, personnes ou pratiques conservatrices ou progressistes. L'atelier offrira alors l'opportunité de mettre en regard les communications et de les faire dialoguer, afin que les participant·es puissent réfléchir collectivement à la façon dont elles se font écho.

Les propositions d'articles (250 à 500 mots en français ou en anglais), accompagnées d'une courte notice bibliographique, doivent être envoyées à Michael Stambolis-Ruhstorfer (michael.stambolis@univ-tlse2.fr) et Amélie Ribieras (amelie.ribieras@u-paris2.fr) avant le 19 janvier.

Panel #7

Entangled Empowerment: Mobilizing for and against Gender and Sexual Democracy

Michael Stambolis-Ruhstorfer (Université Toulouse-Jean Jaurès) et Amélie Ribieras (Université Paris-Panthéon Assas)

People who are marginalized because of their gender or sexuality—especially women and LGBTQIA+ people—have used a variety of political, cultural and material strategies to gain power in a system that has long oppressed them. Thanks to the work of social movement organizations and their allies within the media, intellectual fields, and in decision-making institutions, they have made significant gains in the last century. The outcomes of those efforts are reflected in a legal landscape that is dramatically different from what it was in the mid-20th century. They are also clear in the way social structures have significantly changed as women and LGBTQIA+ people have individually and collectively gained ground in all areas of social life, though unevenly and with differences depending on other oppressions they may face in terms of race and class, for example. Thanks to these changes, the way we talk about and understand gender and sexuality more broadly has also changed as discourses that ungirded and justified patriarchal and heterosexist norms become less mainstream. Concepts such as intersectionality and reproductive justice, for example, have moved beyond activist circles to inform people's everyday understandings. For people who support what feminist and queer theorists call

“sexual democracy,” this growing recognition and protection of sexual and gender autonomy and self-determination is a good thing. While not without critiques from supporters, the fact that women and LGBTQIA+ people have demanded and gained some power in the United States shows that social change is possible. But that change also gives rise to reactions from forces committed to maintaining their own power. By taking steps that lead to these changes, progressive organizers and ordinary citizens may unwittingly end up empowering the very people who seek to undermine them.

Despite the fact that feminist and LGBTQIA+ mobilizations have not, in fact, overturned the patriarchy, the gender binary, or heterosexual institutions, people who are committed to upholding these systems seem apoplectic. Whether it be conservative media personalities who claim that wokeists have overrun the country, school board members asserting that elementary schools are riddled with drag queens, or Supreme Court justices decrying the decay of deeply rooted historical traditions, those opposed to gender and sexual equality are fighting back. And they are doing so with success. The conservative legal movement, to only take one example, has succeeded, thanks in part to the Federalist Society’s decades long efforts, at recently repealing constitutional protections for abortion nationally and made moves to outlaw it in many states. It has also weaponized religious freedom and other well-tailored arguments to carve out major exceptions to anti-discrimination laws and other policies aimed at guaranteeing the bodily autonomy of women and LGBTQIA+ people. Beyond the courts, these mobilizations have been successful at thwarting cultural events, reframing media debates, and creating a climate for reactionary ideas to thrive. While the last 10 years have been especially notable, one only needs to think back to the actions of Anita Bryant and Phyllis Schlafly to know that people opposed to sexual democracy have put their skills to use to maintain their own power, even in ways that may seem paradoxical. Indeed, these two conservative women, who stand out for their reach and fame but who represent the ideas of many more like them, were able to make such an impact thanks in part to the way the feminist movement had already laid the ground of women’s political empowerment.

This workshop aims to center the particular entanglements between mobilizations for and against gender and sexual democracy that give rise to such dynamics. Although there is already ample research about movements and counter-movements on gender and sexuality, less attention has been paid to the way the people on either side benefit from empowerment strategies put into place by their opponents. There are many examples of this kind of inter-mobilization interaction that illustrate this phenomenon. The language of “coming out” developed by radical gay rights activists in the 1970s has since been used by Christian groups to say they are persecuted because of their beliefs and they are “coming out” as God-fearing citizens working to shape their country for the better. Supreme Court Justice, Brett Kavanaugh, vaunts the fact that he has at times had all women clerks working for him, suggesting that he is committed to promoting women in the legal profession, even as he endorses legal decisions that uphold patriarchal values. In the other direction, abortion rights activists and supporters of marriage equality have used the tools developed by their adversaries to say that the law requires access to abortion and same-sex marriage because their religious freedom depends on it. Parents defending the rights of their trans children have mobilized the rhetoric of parental authority, honed by conservative Christian homeschooling advocates, to say that the state has no right to interfere in their parenting decisions. These are only a few of many examples. We encourage any proposals that attempt to consider these entanglements in some way. The call should be construed broadly and all historical time periods are welcome. Authors may, for example, decide to revisit old data or already analyzed cases in order to develop a new angle that examines the interaction between mobilizations for and against gender and sexual democracy. They may also focus on one

side of the issues, looking specifically at conservative or progressive groups, people, or practices. In this case, the workshop will provide the opportunity to think across and between the papers, so that the attendees can think collectively about the interrelation between them.

Paper proposals (250 to 500 words in French or English), accompanied with a short bibliographic notice, should be sent to Michael Stambolis-Ruhstorfer (michael.stambolis@univ-tlse2.fr) and Amélie Ribieras (amelie.ribieras@u-paris2.fr) before January 19.

Atelier 8

Vêtement, costume, corps : entre pouvoir, *empowerment*, et agency

Elodie Chazalon (La Rochelle Université) et Claudie Servian (Université Grenoble-Alpes)

Dans les arts, les arts de la performance (théâtre, danse, ...), les arts visuels (photographie, cinéma...), la littérature, sur les podiums des défilés, dans la rue (anti-modes, styles de rue, sous-cultures...) et dans les interactions quotidiennes où la « présentation de soi » joue un rôle central, les phénomènes vestimentaires et de mode mettent en scène et en discours les corps (Goffman, 1959). Le corps (dé)vêtu et la peau sont un entre-deux, une interface complexe où s'exercent différentes formes de pouvoirs et d'oppression, mais ils sont également des lieux de résistance, de contre-pouvoirs, d'expression, et plus spécifiquement d'« agentivité performative » (Butler, 2004). L'agentivité performative se rapproche de l'*empowerment* car elle définit d'une part, la capacité de l'individu ou du groupe social à agir (à être dans le *faire*, la *puissance d'agir*, à être *agent* de sa vie et de ses choix) et d'autre part, le processus de conscience réflexive de l'individu agissant, ce qui en fait un « concept opératoire » (Haicault, 2012) ou un paradigme pour penser les relations entre pouvoir, domination, résistance dans un contexte sociopolitique spécifique. Depuis le début du XX^{ème} siècle, vêtement, costume, et corps sont associés à des spectacles, performances, et événements au sein desquels ils contaminent les publics et dissolvent la barrière entre sujet regardant et sujet/objet regardé. Au sein de ces mises en scène et en discours, le corps, qu'il soit dansant, mouvant ou immobile, se libère soit à travers le vêtement, soit par son absence, la signification de la peau nue et de la nudité, voire celle du « costume », étant repensée.

Le vêtement est multiple (costume de danse et de théâtre, costume ethnique et traditionnel, uniforme, anti-mode, vêtement de travail et de tous les jours, accessoire, insigne, tatouage et signe corporel...) et, en tant que médium et « extension de la peau » (McLuhan, 1964), c'est un langage performatif qui met en jeu un double mouvement reflétant les rapports de domination et de soumission souvent pensés de façon binaire : imitation vs. distinction, haute-couture vs. styles de rue et anti-modes, culture de l'élite vs. culture de masse, beau vs. laid, ancien vs. nouveau, sobriété vs. provocation, conformisme vs. anti-conformisme, normalité vs. anormalité, stratégie des puissants vs. tactiques des faibles... (De Certeau, 1990).

Vêtement, costume, et corps sont des médiums permettant de dénoncer les formes d'oppression et de « donner corps » à l'*empowerment*, de mettre en images, en discours ou en récit les démarches d'émancipation individuelles ou de groupe à un moment spécifique de l'histoire. Les Etats-Unis, de par leur représentation sous forme de patchwork (Chouard,

2001), sont un terrain privilégié pour l'analyse de ces éléments. Vêtement, costume, et peau *incorporent* la culture dominante, mais sont également des moyens d'*excorporation*¹ et de subversion de cette même culture : multiplicité des styles vestimentaires des mouvements contre-culturels des années 1960 (nudité des hippies, *free stores* des Diggers, happenings du Living Theater, déguisements et performances de rue des Yippies de Jerry Rubin, vêtements unisexe nivelant la distinction genrée, vêtements des minorités ethniques dans les *be-ins...*), *anti-bra movement* de la seconde vague féministe lors du Miss America Pageant, décentralisation du pouvoir de mode laissant place à une multitude de défilés de mode spectaculaires et hybrides, de styles et discours alternatifs par et sur le vêtement et, dans les arts de la performance et les spectacles immersifs, épure vestimentaire du « costume » de danse, nudité des artistes performeurs / performeuses (Tim Miller, ...) et modifications corporelles parfois extrêmes du *body art*. Le corps (dé)vêtu, à la fois instrument d'oppression et toile de fond pour l'*empowerment* a donc des « effets perlocutoires » (Austin, 1962) qu'il conviendra de mettre en avant. Enfin, l'avènement des nouveaux médias (Internet, réalité augmentée, hologrammes et projections dans les arts de la performance, frontière ténue entre corps et machine dans les spectacles ou défilés de mode immersifs) amène à s'interroger sur la notion d'*empowerment* et celle d'autonomie du corps (dé)vêtu face au technologique.

Cet atelier invite donc à réfléchir aux liens étroits entre pouvoir, *empowerment* et *agency*, au travers de l'analyse du « vêtement » (pris dans son sens le plus large) et de son interaction avec la peau, le corps, et avec les corps social, politique, et culturel. Vêtement, costume, corps et leur mise en scène sont à envisager dans leur dualité (entre *incorporation* et *excorporation*) par rapport aux systèmes de valeurs dominants, qu'il conviendra de définir tant ils sont évolutifs en fonction de la période et du groupe / de la minorité considérés. La dimension interdisciplinaire de l'atelier permet de déployer un éventail d'approches et de courants théoriques dont on ne citera que quelques exemples ici : sociologie de la culture, études culturelles, *performance studies*, sociologie et sémiologie de la mode, théories de la performance et de la performativité (de genre, sociale, langagière), études féministes, études de genre, études sur les minorités, études visuelles et sur les médias et médias numériques, etc.

Les propositions (500 mots maximum) doivent être envoyées conjointement à elodie.chazalon@univ-lr.fr et claudie.servian@univ-grenoble-alpes.fr

Panel #8

Clothing, costume, and the body: between power, empowerment, and agency

Elodie Chazalon (La Rochelle Université) et Claudie Servian (Université Grenoble-Alpes)

In the arts, performance art (theater, dance, ...), visual arts (photography, cinema...), in literature, on the catwalks, on the streets (anti-fashion, subcultural styles, ...) and in our everyday interactions where “the presentation of self” is front and center, fashion and clothing put the body into scene and into words (Goffman, 1959). Whether they are dressed / covered or undressed / uncovered, the body and the skin can be construed as a porous

¹ Dans le sens que lui donne John Fiske, à savoir « the process by which the subordinate make their own culture out of the resources and commodities provided by the dominant system », in *Understanding Popular Culture*, 2006.

surface subjected to dominant forms of power and oppression. Nevertheless, they are also a space where resistance and counter-powers are expressed, in other words, the locus of “performative agency” (Butler, 2004).

Whatever form it takes (dance and theatrical costume, traditional / ethnic costumes, uniforms, work and everyday clothes, anti-fashion, tattoos, body signs and accessories, ...), clothing is an “extension of the skin” (McLuhan, 1964) and a performative language in which power, empowerment and agency coalesce, sometimes in a dichotomous way : imitation vs. distinction, elite vs. popular and mass cultures, high-fashion vs. street styles, the beautiful vs. the ugly, old vs. new, modesty vs. provocation, conformity vs. radicalism, strategy of the powerful vs. tactics of the weak (De Certeau, 1990).

As the United States is a patchwork (Chouard, 2001) fabricated with different texts and textures, it offers particularly cogent examples of such binaries, especially since the beginning of the 20th century which witnessed a surge in immersive dance, theater, fashion, or street “shows” and performances where the barriers between the performers and the audiences, and between the dressed and undressed body, are shattered.

Clothing, costume, and the skin embody, *incorporate* the dominant culture but they also *excorporate*² and subvert that same culture. The diversity of the countercultural styles of the 1960s (nudity and unisex clothing of the hippies, free stores, extravagant costumes and street performances of Jerry Rubin and the Yippies, ethnic clothing and accessories, happenings of the Living Theater...), the *anti-bra movement* during the Miss America Pageant, the broadening of the fashion spectrum since the advent of ready-to-wear, the streamlining of dance “costumes”, nudity of performers and body alterations of body artists... all these sartorial facts paved the way for a variety of alternative fashion shows, styles and discourses. As of late, the use of AI, augmented reality and of techniques such as holograms and projections in the performance arts and on catwalks, invites us to question the notions of empowerment and autonomy of the body in relation to the artificial, “technological” body.

This workshop aims at delving into the inextricable links between power, empowerment, and agency, through the analysis of *clothing* (in its broader sense) and its interaction with the skin, the body, and the collective body, and body politics. Clothing, costume, and the body have to be taken in their duality (between incorporation and excorporation) in relation to dominant systems of power, which will have to be specified according to elements such as the time period and social group/minority. This interdisciplinary workshop offers a wide range of theoretical approaches: cultural sociology and cultural studies, visual studies, performance studies, fashion history, sociology and semiotics of fashion, feminist, gender, and minority studies, new media studies, etc.

Proposals (no more than 500 words) should be sent to both elodie.chazalon@univ-lr.fr and claudie.servian@univ-grenoble-alpes.fr

Bibliographie / bibliography :

Austin, John Langshaw, *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

² Excorporation as defined by John Fiske as « the process by which the subordinate make their own culture out of the resources and commodities provided by the dominant system », in *Understanding Popular Culture*, 2006.

Butler, Judith, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif (Excitable Speech)*, 1997), traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2004.

Chouard, Géraldine, « L'Amérique comme patchwork », *RFEA*, 2001/3, n°89, Paris, Belin, p. 70-85.

De Certeau, Michel, *L'Invention du quotidien. I. Arts de faire* (1980), Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 1990.

Fiske, John, *Understanding Popular Culture* (1989), New York, Routledge, 2006.

Goffman, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday, 1959

Haicault, Monique, « Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre », in Anne Montenach (dir.), « Agency, un concept opératoire dans les études de Genre ? », n° 41, 2012, p. 11-24

McLuhan, Marshall, *Understanding Media. The Extensions of Man* (1964), chapitre 12, « Clothing: our extended skin », Cambridge, The MIT Press, 1994, p. 119-122.

Atelier 9

Voix littéraires Noires : voies de pouvoir ? Les formes de l'empouvoirement dans la littérature africaine américaine

Carline Encarnación (Université de Toulouse-Jean Jaurès) et Yasna Bozhkova (Université Paris Nanterre)

L'atelier se propose d'interroger les façons dont la question du pouvoir – d'une part la contestation du pouvoir institutionnel et du *statu quo*, et d'autre part, l'accès à une autre forme d'autorité par la voix – est posée de façon spécifique par la littérature africaine américaine, en vers ou en prose. Quelles sont les voies d'empouvoirement qu'empruntent la voix poétique et narrative africaines américaines, notamment en s'emparant de la portée éminemment politique de la première personne en littérature ? L'atelier portera une attention particulière aux intersections entre la dimension formelle et la dimension socio-identitaire. Quels sont les croisements entre la quête d'une liberté formelle et la revendication d'une justice sociale et politique, y compris dans une optique intersectionnelle ?

Le modernisme et les avant-gardes, qui travaillent le rapport à la tradition, littéraire et populaire, le font de façon spécifique dans le contexte africain américain, tout à la fois par la réappropriation et l'expérimentation, par l'ambition d'intégrer le canon blanc tout en le bousculant. C'est le cas par exemple pour le sonnet moderniste africain américain, une forme paradoxale qui semble aller à contre-courant de la révolution du vers libre et qui met en avant des voix personnelles, individuelles ou collectives, alors que le modernisme blanc regarde davantage du côté de l'impersonnel. Ces pratiques contestataires qui affluent à l'époque de la Renaissance de Harlem, et qui passent par le biais de réécritures intertextuelles du canon, trouvent leur continuation dans les pratiques avant-gardistes africaines américaines plus contemporaines qui rendent la dimension subversive encore plus explicite, comme par exemple dans le recueil *American Sonnets for my Past and Future Assassin* de Terrance Hayes, écrit en réaction de l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis.

On peut également s'interroger sur la tension entre oralité et écriture, qui permet aussi de problématiser les intersections entre identité africaine américaine et identité nationale. Avec le motif du livre parlant, constitutif de la littérature africaine américaine selon Henry Louis Gates, Jr., et qui se déploie à l'échelle d'un roman tout entier dans le *Jazz* de Toni Morrison, l'objet livre se dote du pouvoir de produire de la parole, mais l'accès à cette parole est en fait circonscrit aux détenteurs d'un pouvoir interdit. D'innombrables productions littéraires africaines américaines, mettent en lumière combien maîtrise de la lecture et de l'écriture (et donc, la possibilité de la littérature) représente des enjeux de pouvoir culturellement spécifiques. Comment les textes travaillent-ils et sont-ils travaillés par cette question de la langue et de son rapport au pouvoir, qui dépasse l'équation entre langue standard et pouvoir institutionnel, comme lorsque l'accession à l'écrit d'une langue vernaculaire est source d'empouvoirement, ou lorsque la parole à haute voix se fait magique ? Le pouvoir de la parole est alors performatif, et les mots non seulement disent mais façonnent et confèrent un pouvoir. Les communications pourront par exemple s'attacher au réalisme magique tel qu'il est exploré par les auteurs africains américains et afro-caribéens. Elles pourront également porter sur la poésie *Spoken Word*, où s'opère une libération du carcan du livre, et où l'émancipation formelle devient une réalisation performative de l'empouvoirement africain américain.

Les communications pourront également porter sur les relations texte/image, ainsi que sur toute autre forme d'expérimentation intermédiaire qui cherche à rendre plus visible et audible la voix africaine américaine. Par exemple, dans la pratique intermédiaire de Glenn Ligon s'opère plutôt une réécriture du canon africain américain (à travers l'usage de citations de Zora Neale Hurston, James Baldwin et Ralph Ellison) qui cherche à transformer les écrits Noirs en œuvres visuelles ou en tout cas intermédiaires. Dans ces « text-paintings », la mise en échec de la lisibilité du langage devient un moyen paradoxal d'attirer l'attention sur le pouvoir politique des voix Noires. Dans le livre de Claudia Rankine *Citizen : An American Lyric*, à l'usage politique de l'image pour rendre visible le système de privilège blanc s'ajoute une hybridation générique, où la mise en crise de la voix lyrique traditionnelle à travers l'usage des poèmes en prose véhicule une réflexion ironique sur l'expérience spécifique à la communauté africaine américaine.

L'atelier posera enfin la question de la réception, puisque le pouvoir en jeu ne se limite pas aux créateurs, mais les possibilités d'identification, d'existence en représentation, offrent une opportunité de construire une pensée et une communauté dans une rencontre avec le texte. Cependant, le pouvoir de l'imaginaire et de la fiction suggère, en creux, les limites du réel dans lequel la littérature africaine américaine se voit fréquemment réduite au rôle de littérature minoritaire, minorisée.

Les propositions (300 mots environ, en anglais ou en français) accompagnées d'une courte biographie sont à envoyer à carline.encarnacion@gmail.com et yasna.bozhkova@parisnanterre.fr pour le 19 janvier 2024.

Panel #9

The Black Power of Literary Voices: Forms of Empowerment in African American Literature

Carline Encarnación (Université de Toulouse-Jean Jaurès) and Yasna Bozhkova (Université Paris Nanterre)

Since authorship is a way to exercise or access a form of authority through creation, literature may prove all the more empowering for minorized writers, as it offers a space where power can become synonymous with possibilities rather than with oppression. The workshop is designed as an opportunity to investigate the specific ways in which power works in African American literature in verse or in prose, notably as it challenges institutional power and *status quo*. What means of empowerment do African American literary voices offer, in particular through the highly political use of the first person in literature? Special attention will be paid to the interconnections between form, identity and social concerns: how does formal liberation articulate claims for social and political justice, and how may intersectionality help us explore these questions?

The attempt to rethink the relationship to tradition—be it literary or popular—that is characteristic of modernism and the avant-gardes, often functions differently in the African American context, within a tension between appropriation and experimentation, a desire to enter the (white) canon while breaking free from its fetters. For instance, the African American modernist sonnet is a somewhat paradoxical form which seems to go against the grain of the free-verse revolution and, in foregrounding personal, individual or collective voices, is at odds with the more impersonal poetics typical of white modernism. These dissenting practices which emerged at the time of the Harlem Renaissance, and were supported by intertextual rewritings of the canon, find their continuation in more contemporary African American avant-garde practices which make the subversive dimension even more explicit, for example in the collection *American Sonnets for my Past and Future Assassin* by Terrance Hayes, written in reaction to the election of Donald Trump as President of the United States.

The intersections between African American identity and national identity may also be questioned by the tension between orality and writing. With the trope of the talking book, which Henry Louis Gates, Jr. deems central to African American literature, and which unfolds over an entire novel in Toni Morrison's *Jazz*, the book as an object acquires the power to produce speech, but only the forbidden power of literacy can give access to it. Countless African American literary productions highlight how the mastery of reading and writing (and therefore, the possibility of literature) represents culturally specific issues of power. How do texts represent and question language in its relationship to power, challenging the prerogative of standard language to access and convey institutional power, as when the vernacular enters the literary canon, or when oral speech becomes magical? In such performative language, words not only say but shape and confer power. Papers could, for example, focus on the use of magical realism by African American and Afro-Caribbean authors. They could also focus on Spoken Word poetry, where a liberation from the shackles of the book takes place, and where formal emancipation becomes a performative achievement of African American empowerment.

The papers may also focus on text/image relationships, as well as any other form of intermedial experimentation that seeks to make the African American voice more visible and audible. For example, in the intermedial practice of Glenn Ligon, there is rather a rewriting of the African American canon (through the use of quotations from Zora Neale Hurston, James Baldwin and Ralph Ellison) which seeks to transform Black writings into visual or in any case intermedial works. In these “text-paintings”, destabilizing legibility of language becomes a paradoxical means of drawing attention to the political power of Black voices. In *Citizen: An American Lyric*, Claudia Rankine makes a political use of images to make visible the system of white privilege, and uses a generic hybridization in order to challenge the traditional lyric voice through the use of prose poems, thereby creating an ironic reflection on the experience specific to the African American community.

Finally, the workshop will raise the question of the role of reception, since the access to power that literature offers is not limited to the creators: the possibility of identification, of existence in representation, presents an opportunity to construct a reflection and a community through the encounter with the text. However, focusing on the power of imagination and of fiction inevitably leads us to think about the limits of a reality in which African American literature is frequently reduced to the role of minority literature.

300-word proposals in English or French and a short biographical note should be sent to carline.encarnacion@gmail.com and yasna.bozhkova@parisnanterre.fr by January 19, 2024.

Atelier 10

Le pouvoir au cinéma et à la télévision : enjeux à l'écran et hors champ

Shannon Wells-Lassagne et Candice Lemaire (Université de Bourgogne)

Des récits divins aux contes mêlant nobles et Reines des Fées, la littérature s'intéresse depuis toujours aux puissants. Même si le genre du roman s'est initialement consacré à la peinture de l'homme ordinaire, cet attrait pour la représentation des figures de pouvoir a pris de l'ampleur sans jamais se tarir, comme en témoignent les menaçants ennemis tyrannisant les héroïnes gothiques sans défense ou Fagin exerçant son emprise sur un groupe d'enfants des rues. Le cinéma n'est pas en reste : les premiers films explorent cette tension inhérente entre le commun et le puissant, à l'image du choix de leurs inventeurs ; d'un côté les frères Lumière désirant capturer le quotidien ordinaire des ouvriers sortant de l'usine, et de l'autre Edison enregistrant des acteurs de renom pour ses nouveaux films. Faire des films signifie toujours une lutte pour le pouvoir (que soient dépeintes à l'écran des figures puissantes ou des scènes intimes et familiales), de par la nature commerciale et le coût exorbitant de la production et de la distribution télévisuelle et cinématographique. La récente grève des scénaristes et leur crainte de voir encore se creuser le fossé entre les studios et les auteurs qu'ils engagent, a remis au cœur du débat cette contradiction.

Cet atelier s'intéressera donc non seulement à la façon dont le cinéma et la télévision dépeignent le pouvoir, qu'il soit institutionnel (*A la Maison Blanche*, *House of Cards*, *24*, *Homeland*, *Les Hommes du Président*, *Primary Colors*, *Lincoln*, *Des Hommes d'influence*, *Monsieur Smith au Sénat*) ou financier (*Wall Street*, *Le Loup de Wall Street*, *American Psycho*), mais aussi à l'influence sur la production elle-même qu'exercent les différents acteurs de l'industrie cinématographique (réductions d'impôts accordées par le gouvernement américain, coûteux efforts pour plus d'"authenticité"). De quelle façon les récits télévisuels et cinématographiques sont-ils acteurs de changement (choisir un président noir dans la série *24* ou rendre visible à l'écran des cultures marginalisées), et comment le paysage mouvant de l'industrie télévisuelle et cinématographique (pratique du *bingewatching*, guerre des plateformes de *streaming*) devient-il plus largement un motif de changement sociétal ?

Les communications pourront porter sur les axes suivants sans pour autant s'y restreindre (une telle liste n'est bien entendu pas exhaustive) :

- Les structures de pouvoir inhérentes à la fabrication d'un film ou d'une série télévisuelle

- Les liens entre le pouvoir représenté à l'écran et ses sources réelles d'inspiration
- Comment les pressions exercées par l'industrie cinématographique et télévisuelle ont métamorphosé ces deux médias, ou à l'inverse comment ces deux médias ont modifié les attentes de leur public.

Seront acceptées les communications en anglais ou en français, d'une durée de 20 minutes. Les propositions de communications seront à envoyer avant le 19 janvier 2024. Elles devront inclure le titre de la communication ainsi qu'un résumé (environ 200 mots, en anglais ou en français, sous forme d'un document Word enregistré sur le modèle « AFEA2024 + votre nom »), une brève notice bio-bibliographique, votre affiliation universitaire et vos coordonnées.

Les propositions devront être envoyées aux deux adresses suivantes : shannon.wells-lassagne@u-bourgogne.fr et candice.lemaire@u-bourgogne.fr .

Panel #10

Power on- and offscreen in film and television

Shannon Wells-Lassagne and Candice Lemaire (Université de Bourgogne)

From the stories of gods to tales of Fairie Queens and noblemen, literature has a long tradition of focusing on the powerful; though one could argue that the novel began with a view towards representing the everyday individual, the allure of representing powerful figures changed in scale rather than in essence, whether it be the tyrannical antagonists looming over seemingly helpless Gothic heroines or Fagin lording his power over a crew of street urchins. Likewise, the genesis of filmmaking shows the inherent tension between the ordinary and the powerful incarnated in the figures of its innovators, between the Lumière brothers and their desire to capture the everyday, the workers leaving the factory on the one hand, and Edison's recording of famed performers for his new films on the other. More than any other contemporary medium, the commercial nature and enormous expense of film and television production and distribution mean that whatever the representation of power onscreen, however intimate and domestic the tale told, filmmaking is always a power struggle. The recent writers' strikes, and their ensuing depiction of the widening gap between the powerful studios and the creatives they hire, makes clear that this issue remains central.

This panel seeks therefore to study not only the way that film and television depict power, whether in government (*West Wing*, *House of Cards*, *24*, *Homeland*, *All The President's Men*, *Primary Colors*, *Lincoln*, *Wag the Dog*, *Mr. Smith Goes to Washington*) or in business (*Wall Street*, *Wolf of Wall Street*, *American Psycho*), but also how the different actors in the film industry (from government tax breaks to the budget-bursting efforts at "authenticity") impact production itself, how film and television narratives have the power to effect change (through depicting a Black president in *24* or bringing attention to marginalized cultures onscreen), or how the changing landscape of film and television (bingewatching, the streaming platform wars) has the power to impact society more broadly.

The organizers welcome proposals that might include (but are not limited to):

- The power structures at work in making a film or television series
- The relationship between power represented onscreen and its real-world inspirations or counterparts
- How industrial pressures have changed the media of film and/or television, or inversely how these media have impacted their audience.

This list is not exhaustive.

Papers can be written in English or French, and should not exceed 20 minutes. The deadline for paper proposals is January 19th, 2024. Proposals should include the paper title, as well as a 200-word abstract (in English or French - in the form of a Word document saved as “AFEA2024 + your name”), a short biographical note (one page-long maximum), your academic affiliation and your contact information.

Proposals must be sent to the following two email addresses: shannon.wells-lassagne@u-bourgogne.fr and candice.lemaire@u-bourgogne.fr.

Atelier 11

Faire vivre et laisser mourir : la relation thérapeutique du XIXe au XXIe siècles à l'épreuve d'un empouvoirement des patients

Irène Delcourt et Eglantine Zatout (Université Jean Moulin Lyon 3)

Dans *Naissance de la clinique*, publié en 1963 et traduit en anglais en 1973, Michel Foucault décrit la transformation de la médecine au XIXe siècle, qui passe d'un modèle traditionnel centrée sur des diagnostics collectifs, eux-mêmes basés sur des catégories générales, à un modèle clinique et scientifique, fondé sur l'observation directe des symptômes et des patients individuels, conduisant, entre autres, à la sacralisation de la figure du médecin et à une redéfinition de la relation thérapeutique entretenue avec les patients. Son prisme d'analyse repose notamment sur le concept du « regard médical », souvent repris par les historiens sociaux de la médecine, lequel fait référence à la manière dont les professionnels de la santé abordent le corps humain, posant sur celui-ci un regard « objectifiant » qui le distingue du sujet-patient. Pour Foucault, c'est l'infrastructure intellectuelle et physique, la clinique, qui permet l'inspection, l'examen et l'analyse de ces corps (dociles ?), faisant de l'homme un nouvel objet de savoir. La médecine clinique, par ailleurs influencée par des intérêts politiques et socio-économiques, devient alors un champ d'exercice privilégié d'un pouvoir médical sanctifié et quasi absolu, où le patient est soumis à l'autorité professionnelle.

Les thèses de Foucault ont largement nourri l'historiographie américaine de la santé à la fin du XXe siècle dans le cadre d'une nouvelle histoire du « biopouvoir », de la relation thérapeutique, de la professionnalisation de la médecine et de l'éthique biomédicale. Prenant ses distances avec la littérature plus hagiographique d'une grande première moitié du XXe siècle, centrée sur les grands hommes et les grandes découvertes, cette « histoire sociale de la médecine » s'est souvent voulue critique de la profession et de l'utilisation du pouvoir détenu par le médecin – un pouvoir sous-tendu par un nouveau savoir, dont la profession aurait voulu faire une chasse-gardée et un instrument de légitimation économique et scientifique (Abbott). La relation thérapeutique est ainsi fondamentalement asymétrique : le savoir octroie en premier lieu au médecin le pouvoir de juger de l'état de santé du patient, instaurant sa légitimité professionnelle. Il exerce ensuite une influence à la fois morale et physique sur le malade en prescrivant le traitement jugé adéquat. En dernier lieu, cette influence se traduit par un pouvoir de décision, qui peut aller jusqu'à la confiscation du consentement éclairé (voire le consentement tout court) du patient, particulièrement lorsque celui-ci appartient à une classe ou une minorité opprimée (Washington). Ce serait ainsi au médecin, figure tutélaire et omnipotente, qu'échoit le pouvoir de « faire vivre et laisser mourir » (Foucault).

Cette lecture de l'histoire de la santé en général et de la relation thérapeutique en particulier est néanmoins mise à mal par une récente historiographie qui s'intéresse davantage aux patients (ou plus exactement aux « souffrants ») dont la médecine n'aurait en réalité jamais confisqué l'agentivité. La prise de décision partagée et la responsabilisation des patients est aujourd'hui au premier plan des discussions sur les soins de santé aux Etats-Unis, qui demeurent un secteur économique extrêmement lucratif et dépendant de patients-consommateurs (Tomes). Par ailleurs, les révolutions sociologiques et techniques dans l'approche et la prise en charge de la santé individuelle à l'heure d'internet, qui a démocratisé l'accès à l'information et facilité la gestion active de leur santé par les patients eux-mêmes, ont aussi relancé l'intérêt des historiens et sociologues pour un « consumérisme de la santé » et permis le développement d'une histoire des souffrants depuis le XIXe siècle (Tomes, Marx, Topol). Celle-ci a mis au jour une réalité bien plus nuancée quant aux dynamiques de pouvoir (biologique, économique, légal, social et intellectuel) caractérisant la relation thérapeutique et son évolution aux Etats-Unis.

Cet atelier invite ainsi les participants à s'interroger sur la construction et la déconstruction de cette relation « médecin-patient » aux Etats-Unis et sur ses dynamiques de collaboration, de dépossession, de pouvoir et d'empouvoirement aux XIXe, XXe et XXIe siècles, et à dégager de nouvelles pistes de réflexion sur l'avenir de la santé publique. Une attention particulière, mais non exclusive, sera portée aux communications portant sur des sujets tels que :

- La prise en charge de la santé mentale, des troubles biopsychosociaux et les luttes pour faire évoluer le *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM)
- La question de l'acharnement thérapeutique ou du refus de l'accès aux soins et la place de l'industrie pharmaceutique dans le débat
- L'euthanasie
- L'eugénisme et la stérilisation forcée
- Les professionnels de santé comme « gardiens du temple » et prescripteurs de normes (*gatekeepers*) : parcours de transition de genre, préservation de la fertilité, stérilisation choisie, refus de soin, objecteurs de conscience...
- La discrimination médicale (classe, race, genre, maladies préexistantes...)
- La posture d'ayant droit (*entitlement*) des patients en fonction de leurs caractéristiques démographiques : les associations de soutiens aux patients, le rôle de l'éducation, la numérisation de la santé.
- L'activisme des patients (coûts médicaux, reconnaissance de diagnostics, accès aux soins...)
- L'automédication et le recours aux médecines alternatives pour se soustraire à l'autorité médicale
- Le consumérisme de la santé
- Le rôle de l'Etat dans la relation corps médical/patient (procès intentés aux médecins, criminalisation du geste médical ou du traitement, transition de genre, régulation de l'avortement, FDA...)
- Les théories du complot et le super-pouvoir biomédical/ pharmaceutique

Les propositions de communications (abstract de 300 à 400 mots + brève biobibliographie) sont à envoyer à Irène Delcourt (irene.delcourt@univ-lyon3.fr) et Eglantine Zatout (eglantine.zatout@univ-lyon3.fr) avant le 19 janvier 2024.

Panel #11

Make live and let die – A redefinition of the American doctor-patient relationship through the lens of patient empowerment (19th-21st centuries)

Irène Delcourt et Eglantine Zatout (Université Jean Moulin Lyon 3)

In *The Birth of the Clinic*, published in 1963 and translated into English in 1973, Michel Foucault described the transformation of medicine in the 19th century, as it evolved from a traditional model, focused on collective diagnoses and based on general categories, to a clinical and scientific one relying on the examination by doctors of individual patients' symptomatology. This progression, in turn, led to a sacralization of the figure of the physician and a redefinition of the doctor-patient relationship. Foucault's analysis is largely founded on the innovative notion of the "medical gaze", a concept subsequently used by a number of social historians of medicine: it can be defined as the objectification of the human body by medical professionals, who consider it as distinct from the subject – the patient. According to Foucault, the intellectual and physical infrastructure of the clinic enables the inspection, examination, and assessment of these (docile?) bodies, making Man a new object of knowledge. Therefore, clinical medicine, influenced as it is by political and socio-economic interests, becomes a privileged sphere for the exercise of a hallowed and quasi-absolute medical power, where the patient must defer and submit to professional authority.

Foucault's theses had a major impact on the historiography of American public health in the late 20th century, with the emergence of a new history of healthcare and medicine focused on "biopower", the doctor-patient relationship, the professionalization of medicine and biomedical ethics. Distancing itself from the hagiographic literature of the first half of the 20th century, mainly focused on great men and great discoveries, this "social history of medicine" has often been critical of the profession its instrumentalization of its newfound power, underpinned by a jealously guarded scientific knowledge, and wielded as an tool of economic and scientific legitimization (Abbott). The doctor-patient relationship therefore becomes fundamentally asymmetrical in the 19th century: first, this access to *knowledge* grants the physician the power to assess the patient's state of health, establishing their professional legitimacy. Said physician may then exert both moral and physical influence on their patient by prescribing and enforcing the treatment they deem appropriate. Ultimately, this influence translates into decision-making power, which can go so far as to deny the patient's right to informed consent (or even consent at all), particularly when the patient belongs to an oppressed minority in terms of social class, gender, sexual orientation and/or race (Washington). The power to "make live and let die" thus lies with the doctor, a tutelary and omnipotent figure.

This interpretation of the history of public health and of the doctor-patient relationship, however, has been increasingly questioned and revisited by a recent historiography actively focusing on patients' (or, more accurately, "sufferers'") experience of, and effective agency in healthcare (Porter). Shared decision-making and patient empowerment are now at the forefront of discussions on medical treatment in the U.S., which remains an extremely lucrative sector, heavily reliant on the goodwill of patient-consumers (Tomes). Moreover, the sociological and technical revolutions in the approach to and management of individual health in the age of the Internet – which has made access to information easier and enabled patients to become more active participants in their own health – has also revived the interest of historians and sociologists in the question of "health consumerism" and contributed to the development of an alternative history of sufferers since the 19th century (Tomes, Marx, Topol). This has brought to light a far more nuanced reality as regards the power dynamics

(biological, economic, legal, social and intellectual) characterizing the patient-doctor relationship and its evolution in the United States.

In this panel, we wish to invite participants to question the construction and deconstruction of this therapeutic, doctor-patient relationship in the U.S.: the dynamics of collaboration, disenfranchisement, power and empowerment in the 19th, 20th and 21st centuries, and open new avenues of reflection on the future of public health in America. We will consider, among other possibilities, papers that may fall under the following themes:

- The management of mental health, biopsychosocial disorders, and the struggle to amend the Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (DSM).
- The question of therapeutic excesses or denial of care, and the role of the pharmaceutical industry in the debate.
- Euthanasia
- Eugenics and forced sterilization
- Health professionals as “gatekeepers” and norm-makers (gender transition, fertility preservation, elective sterilization, conscientious objectors...)
- Medical discrimination (class, race, gender, pre-existing conditions...)
- Patient empowerment according to their demographics (patient support associations, the role of education, the digitization of healthcare...)
- Patient activism (medical costs, diagnostic recognition, access to care...)
- Self-medication and alternative medicines to bypass medical authority
- Healthcare consumerism
- The role of the state in the doctor-patient relationship (lawsuits against healthcare professionals, medical liability, criminalization of medical acts or treatment, gender transition, regulation of abortion, FDA...)
- Conspiracy theories and the biomedical/pharmaceutical superpower

Proposals (300-400 words abstract + brief biobibliography) can be sent to Irène Delcourt (irene.delcourt@univ-lyon3.fr) and Eglantine Zatout (eglantine.zatout@univ-lyon3.fr) before January 19 2024.

Bibliography

- Michel Foucault, *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*, Paris : Presses Universitaires de France, 1963.
- Andrew Abbott, *The system of professions: an essay on the division of expert labor*, Chicago: University of Chicago Press, 1988.
- John C. Goodman *Patient Power: Solving America's Health Care Crisis*, Washington, D.C.: Cato Institute, 1992.
- Paul Starr, *The Social Transformation of American Medicine*, reed., New York : Basic Books, 2017.
- Roy Porter, « The Patient's View: Doing Medical History from below », *Theory and Society*, vol. 14, n° 2, 1985, pp. 175-198.
- Eric Topol, *The Patient Will See You Now: The Future of Medicine Is in Your Hands*, New York : Basic Books, 2015.
- Harriet A. Washington, *Medical Apartheid: The Dark History of Medical Experimentation on Black Americans from Colonial Times to the Present*, Knopf Doubleday Publishing Group, 2006.

- Nancy Tomes, *Remaking the American Patient: How Madison Avenue and Modern Medicine Turned Patients into Consumers*, UNC Press Books, 2016.
- Edward. W. Marx, *Healthcare Digital Transformation How Consumerism, Technology and Pandemic are Accelerating the Future*, Productivity Press, 2020.
- Erin GIFFORD, « Constructing the Transsexual: Medicalization, Gatekeeping, and the Privatization of Trans Healthcare in the U.S., 1950-2019 », Senior Projects Bard University, spring 2019, p. 82.
- Arnaud ALESSANDRIN, « Du « transsexualisme » à la « dysphorie de genre » : ce que le DSM fait des variances de genre », *Socio-logos, Revue de l'association française de sociologie*, 24 février 2014, no 9.
- Annette Lareau, *Unequal Childhoods: Class, Race and Family Life*, Berkeley, Los Angeles: University of California Press, 2003.

Atelier 12

La prise de pouvoir des juges : une nouvelle ère de « suprématie judiciaire » aux Etats-Unis ?

Olivier Richomme (Université Lyon 2)

Le juge Roberts préside la Cour suprême depuis près de 20 ans. Au cours de son mandat, la « suprématie judiciaire » décriée par Larry Kramer il y a déjà vingt ans, s'est concrétisée. Cette prise de pouvoir par le pouvoir judiciaire n'est pas un phénomène nouveau. Il s'est produit dans le passé, mais jusqu'à présent, ni les deux autres pouvoirs, ni le public, n'ont été en mesure de contrôler la prise de pouvoir par des juges fédéraux conservateurs et militants. Voici quelques-unes des accomplissements de la majorité conservatrice à la Cour suprême au cours des deux dernières décennies : Elle a annulé *Roe v. Wade*. Elle a réinterprété le Second amendement pour faire de la possession privée d'armes à feu un droit constitutionnel. Elle a limité le pouvoir réglementaire des agences fédérales (« jurisprudence Chevron » et doctrine de la « question majeure »). Elle a éviscéré la loi sur le droit de vote. Elle a supprimé la discrimination positive dans les admissions universitaires. Elle a élevé la place de la religion dans le paysage juridique. Elle a complètement bouleversé le financement de la campagne électorales (14 milliards de dollars dépensés pour les élections de 2020). Dans de nombreux cas, son arme de prédilection a été le Premier Amendement. Sous Rehnquist, le mentor de Robert et son prédécesseur, la Cour n'a jamais été en mesure d'atteindre autant d'objectifs de l'agenda conservateur. Il y a dix ans, la direction de la Cour Roberts était incertaine. Aujourd'hui, cette direction est toute tracée. D'ailleurs ces victoires conservatrices sont, en quelque sorte, le signe que de Roberts a perdu le contrôle de sa majorité. Il y a, dans cette cour, cinq juges qui sont systématiquement plus conservateurs que lui et prêts à complètement ignorer les précédents historiques. Trois de ces juges ont été nommés par l'ancien président Donald Trump et confirmés par l'ancien chef de la majorité républicaine au Sénat, Mitch McConnell. Dans certains cas, Roberts s'est même rangé du côté de la minorité progressiste, craignant que certains arrêts aillent trop loin et ne nuisent à la légitimité de l'institution.

Il semble désormais que, chaque année, les débats au sein de la Cour suprême se résument à piocher dans l'ordre constitutionnel le passage donnant l'autorité aux juges de régler des problèmes sociétaux urgents. La réponse traditionnelle a été de confier cette autorité aussi au peuple ou à des élus qui sont à l'écoute de l'électorat, pour la simple raison que les électeurs peuvent les destituer. On peut imaginer qu'aujourd'hui, même Jeffery

Rosen aurait du mal à défendre la Cour comme étant « le pouvoir la plus démocratique ». L'une des raisons de cette évolution est l'incapacité du Congrès, seul pouvoir directement élu par le peuple, à fonctionner normalement. Le vide créé par la longue crise au Capitole a permis aux juges de s'arroger toujours plus de pouvoir. Et le Parti républicain, dont le but n'est pas, dans sa forme actuelle, de gouverner, porte une grande responsabilité dans le dysfonctionnement de Washington, notamment parce qu'il a instrumentalisé le droit à son profit, faisant des nominations fédérales les plus grandes récompenses politiques. La lutte pour le contrôle du pouvoir judiciaire, dans ce contexte de polarisation accrue, s'est répandu jusque dans la politique des États fédérés. En 2023, dès que la juge Protasiewicz a été élue, ce qui a fait pencher la balance de la Cour suprême de l'État du Wisconsin en faveur des progressistes, elle a été mise en accusation (*impeached*) par la majorité républicaine de l'assemblée de l'État. Les élus ont accru la politisation des juges rapprochant ainsi, un peu plus, le pays d'une forme de tyrannie de la minorité.

Dans le cadre de cet atelier les communications peuvent par exemple examiner comment la Cour suprême a atteint chacun des objectifs de l'agenda conservateur, en analysant les stratégies ou les types d'outils (tels que le *shadow docket*) qu'elle utilise. Les communications peuvent aussi étudier les derniers arrêts de la Cour suprême comme le point culminant de l'activisme conservateur des juges en les comparant par exemple à la jurisprudence antérieure. D'autres communications pourraient traiter de questions institutionnelles telles que les freins et contrepoids aux niveaux fédéral, étatique et local, ainsi que le rôle du Congrès et des législatures des États dans la prise de pouvoir des juges et des difficultés de gouverner sous le régime de la « suprématie judiciaire ».

Les propositions de communication (environ 500 mots accompagnés d'une courte biographie) sont à envoyer à Olivier Richomme (olivier.richomme@univ-lyon2.fr) au plus tard le 19 janvier 2024.

Panel #12

Empowering judges: how the courts reign supreme

Olivier Richomme (Université Lyon 2)

Chief Justice Roberts has been on the Supreme Court for almost 20 years. During his tenure, the “judicial supremacy” decried by Larry Kramer, a law professor at Stanford, two decades ago came to realisation.¹ This power grab by the judicial branch is not a new phenomenon. It happened in the past, but so far none of the other two branches, nor the public, has been able to check the conservative, activist federal judges. Here are some of the achievements of the conservative majority on the Supreme Court over the past two decades: It overturned *Roe v. Wade*. It reinterpreted the Second Amendment to make private gun ownership a constitutional right. It limited the regulatory power of federal agencies (Chevron jurisprudence and the “major question” doctrine). It eviscerated the Voting Rights Act. It removed race-based affirmative action in university admissions. It elevated the place of religion across the legal landscape. It completely upended campaign finance (\$14 billion spent for the 2020 elections). In many cases, its weapon of choice has been the First Amendment. Under Rehnquist, Robert’s mentor, the Court was never able to accomplish so

¹ Larry Kramer, *The People Themselves: Popular Constitutionalism and Judicial Review*, Oxford University Press, 2004.

many conservative goals. Even a decade ago, the direction of Roberts Court was uncertain.² Not anymore. These conservative victories are, in a way, a sign that this is not Robert's court anymore. There are, on this court, five Justices that are consistently more conservative than him and are willing to completely disregard historical precedents. Three of these Justices were nominated by former President, Donald Trump, and confirmed under former Republican majority leader in the Senate, Mitch McConnell. In certain cases, Roberts even sided with the liberal minority in fear of what this conservative majority was doing to the legitimacy of the institution.

It now seems that every term of the Supreme Court involves debates over where the power to address pressing societal problems ought to be located in the constitutional order. The traditional answer has been to vest that power as close to the people as possible, in elected officials who are responsive to the electorate, for the simple reason that voters can throw them out of office.³ One can imagine that today, even Jeffery Rosen would have a hard time defending the Court as being "the most democratic branch".⁴ One of the reasons for this evolution is the incapacity of Congress, the only branch directly elected by the people, to function normally. The power vacuum created by the long-lasting crisis on Capitol Hill made sure the courts could step in. And the GOP, which is not interested in governing right now, bears a lot of responsibility for the dysfunction of Washington D.C., especially because it has instrumentalized the courts for its benefit at every chance, making federal nominations the greatest political prizes. The fight to control the judicial branch, in this context of heightened polarization, has bled into state politics. In 2023, as soon as Justice Protasiewicz was elected, tilting the Wisconsin state supreme court's balance in favor of the liberals, she faced impeachment by the Republican majority in the state legislature. Far from reigning in the courts, elected officials have increased the politicization of judgeships; thus, moving the country one step closer to the tyranny of the minority.⁵

This workshop welcomes papers reviewing how the Supreme Court accomplished each of the goals on the conservative agenda, analysing what types of tools (such as the shadow docket) and strategies it uses. Papers can focus on the latest U.S. Supreme Court term, in comparison with previous terms, as the culmination of conservative activism.⁶ This workshop also welcomes papers dealing with institutional questions such as the current checks and balances at the federal, state, and local level, the role of Congress and state legislatures in empowering the courts and the difficulty of governing under the regime of "judicial supremacy."

Proposals for papers (approx. 500 words, including a short biography) should be sent to Olivier Richomme (olivier.richomme@univ-lyon2.fr) no later than January 19, 2024.

² Laurence Tribe and Joshua Katz, *Uncertain Justice: The Roberts Court and the Constitution*, Henry Holt, 2014.

³ Aaron Tang, *Supreme Hubris: How Overconfidence Is Destroying the Court — and How We Can Fix It*, Yale University Press, 2023.

⁴ Jeffrey Rosen, *The Most Democratic Branch: How the Courts Serve America*, Oxford University Press, 2006.

⁵ Steven Levitsky and Daniel Ziblatt, *Tyranny of the Minority: Why American Democracy Reached a Breaking Point*, Crown, 2023.

⁶ Michal Waldman, *The Supermajority: How the Supreme Court Divided America*, Simon and Shuster, 2023.

Atelier 13

De Selma à Ferguson : reconfigurations des mobilisations africaines-américaines depuis le Mouvement des droits civiques

Sarah Harakat (Sorbonne Université), Marion Marchet (Sorbonne Université) et Nicolas Raulin (EHESS)

Dans sa représentation canonique, le Mouvement des droits civiques se termine en 1965, après les avancées juridiques majeures en matière de droit de vote et de déségrégation des espaces publics. Il s'agira d'étudier, dans la période qui s'ouvre par la suite, les diverses formes de participation politique et de mobilisation sociale des Africain·es-Américain·es. Nous nous intéresserons particulièrement aux effets des diverses transformations idéologiques, économiques et urbaines sur les stratégies d'empouvoirement au sens large des Africain·es-Américain·es.

La période a été marquée par l'intégration politique des Africain·es-Américain·es à divers échelons de pouvoir. Cette prise du pouvoir politique s'est traduite par la mise en concurrence d'offres idéologiques diverses et la formation de nouvelles coalitions, avec des effets et des limites sur l'avancement de la justice et de l'égalité raciales. Des politiques racialement ciblées cherchant à pallier les écarts persistants entre groupes raciaux se sont vues par exemple concurrencées par des propositions intégrationnistes racialement neutres, misant sur l'individualisme.

Par ailleurs, les transformations sociales et économiques des espaces urbains durant la période — étalement suburbain, changements démographiques et/ou déclin économique de certaines banlieues proches, gentrification — ont elles aussi participé à repenser la géographie, les échelles et les formes de mobilisations.

L'intensification de la néolibéralisation de la société étatsunienne a également reconfiguré le rôle et la place de l'État, renforçant les dynamiques de pauvreté et de ghettoïsation à l'œuvre dès la période d'après-guerre. Des études se sont intéressées à l'affaiblissement des mobilisations collectives des Africain·es-Américain·es dans ce contexte, marqué entre autres par la double montée en puissance de l'État carcéral et le démantèlement de l'État providence.

Au même moment, le capitalisme noir s'est également vu revitalisé sous l'impulsion de programmes fédéraux. À travers les nouvelles élites économiques africaines-américaines qui ont émergé dans ce contexte, d'anciens discours autour de l'élévation sociale et de la responsabilité individuelle ont trouvé un nouvel écho, reconfigurant les formes d'engagements politiques, leurs discours et leurs objectifs. Le soutien aux entreprises noires, mais aussi la migration hors des ghettos historiques, l'entrée dans l'enseignement supérieur, et notamment dans les HBCUs, sont autant d'exemples de stratégies plébiscitées par les segments les plus privilégiés du groupe africain-américain, reposant là aussi sur des formes de capital individuel.

De la même manière, l'essor ces trente dernières années de l'industrie du développement personnel a reconfiguré les stratégies d'empouvoirement africaines-américaines tantôt nées dans les cercles conservateurs (*racial uplift* et *respectability*) tantôt issues de la gauche radicale (des cercles féministes africains-américains notamment), promouvant des stratégies d'émancipation individuelles et marchandes ou au contraire les résistant.

Enfin, les années 2010 ont été marquées par de nouvelles formes de mobilisations collectives autour de la justice raciale et contre les violences policières, avec notamment l'émergence du mouvement *Black Lives Matter*. Alors que l'élection du premier président africain-américain est venue en 2008 consacrer le mythe d'une société post-raciale, les mouvements de contestation traversant le pays suite à l'assassinat d'Africain·es-Américain·es par la police ont rappelé la persistance du racisme systémique. De nouveaux discours et de nouvelles stratégies le dénonçant ont émergé, et des espaces en dehors du ghetto historique africain-américain (les banlieues, les centres-villes) sont devenus de hauts lieux de ces nouvelles mobilisations.

Toutes ces transformations invitent à interroger la manière dont les objectifs et les stratégies d'empouvoirement des Africain·es-Américain·es ont été reconfigurés au cours des soixante dernières années. Les participant·es pourront aborder les questions suivantes (liste non exhaustive) :

- Comment s'organisent les nouvelles luttes raciales à l'échelle métropolitaine ? Quels sont les effets du *white flight*, de la gentrification ou encore du développement des *exurbs* sur les mobilisations des Africain·es-Américain·es ?
- Comment les divisions de classe au sein des communautés noires du pays transforment-elles les stratégies d'empouvoirement des Africain·es-Américain·es ? On pourra étudier les stratégies de responsabilisation individuelle défendue par les classes moyennes et supérieures noires, les tensions de classe intra-raciales mais également les formes de solidarité intra et/ou inter-raciale, transcendant les divisions sociales.
- En quoi les transformations des ghettos urbains ont-elles redéfini les possibilités et les formes de luttes africaines-américaines ? Dans quelle mesure la confiscation de ressources prive-t-elle les plus défavorisé·es de leur agentivité ou au contraire, favorise-t-elle de nouvelles formes d'organisation collective ? Comment le mouvement *Black Lives Matter* s'inscrit-il dans ce contexte, avec quelles ruptures et quelles continuités par rapport aux luttes antiracistes précédentes ?
- Quels cadres idéologiques les Africain·es-Américain·es ont-ils privilégiés lors de leur incorporation politique, avec quels discours, quelles coalitions ? Toute proposition sur l'adhésion des Africain·es-Américain·es aux préceptes néolibéraux, aux nouvelles idéologies post-raciales telles que l'approche *colorblind* ou au contraire sur ses contestations, notamment intersectionnelles, sera également privilégiée.

Toute proposition d'étude de cas ancrée dans des contextes locaux et/ou régionaux sera particulièrement appréciée. Les communications pourront par ailleurs aborder ces formes d'empouvoirement à travers des domaines variés tels que l'éducation, la santé, le logement, les mobilités, les productions artistiques et intellectuelles, ou encore la religion/spiritualité.

Les propositions de communication (environ 500 mots accompagnés d'une courte biographie) sont à envoyer Sarah Harakat (sarah.harakat@sorbonne-universite.fr), Marion Marchet (marion.marchet@sorbonne-universite.fr) et Nicolas Raulin (nicolas.raulin@ehess.fr) au plus tard le 19 janvier 2024.

Panel #13

From Selma to Ferguson: Reconfigurations of African-American Mobilizations Since the Civil Rights Movement

Sarah Harakat (Sorbonne Université), Marion Marchet (Sorbonne Université) and Nicolas Raulin (EHESS)

In its canonical representation, the Civil Rights Movement ended in 1965, after major legal advances in voting rights and the desegregation of public spaces. The aim of this workshop is to study the various forms of political participation and social mobilization of African-Americans in the period following the Civil Rights Movement. The effects of the various ideological, economic and urban transformations on African-Americans' strategies of empowerment, in their broadest sense, will be of particular interest to us.

The period was marked by the political integration of African Americans at various levels of power. Such political empowerment resulted in the promotion of diverse competing ideologies as well as the formation of new coalitions, both participating to and/or limiting the advancement of racial justice and equality. Racially-targeted policies aimed at bridging persistent gaps between racial groups, for example, were challenged by racially-neutral integrationist proposals based on individualism.

In addition, the social and economic transformations of urban spaces during the period – suburban sprawl, demographic change and/or economic decline in certain inner suburbs, gentrification – also invite us to rethink the geography, scales and forms of mobilization.

The intensifying neoliberalization of US society also reconfigured the role and place of the State, reinforcing the dynamics of poverty and ghettoization at work in the post-war period. Some studies have focused on the weakening of collective mobilization among African Americans in this context, marked by the concomitant rise of the carceral state and the dismantling of the welfare state among other things.

At the same time, black capitalism was also revitalized by federal programs. Through the new African American economic elites that emerged in this context, old discourses around social uplift and individual responsibility found new resonance, reconfiguring forms of political engagement, their discourses and their goals. Supporting black businesses, but also migrations out of historical ghettos and entering higher education, particularly HBCUs, are all examples of strategies favored by the most privileged segments of the African American group, based on forms of individual capital.

In the same way, the rise of the self-help industry over the last thirty years has reconfigured African-American empowerment strategies – both those initially born in conservative circles (racial uplift and respectability) and those stemming from the radical left (from African American feminist circles in particular) – promoting strategies of individual and commercial emancipation or, on the contrary, resisting them.

Finally, the 2010s were marked by new forms of collective mobilization around racial justice and against police violence, notably with the emergence of the Black Lives Matter movement. While the election of the first African-American president in 2008 consecrated the myth of a post-racial society, the protests that swept the country in the wake of police killings of African Americans brought attention to the persistence of systemic racism. New discourses and strategies denouncing it have emerged, and spaces outside the historical African-American ghetto (suburbs, cities' centers) have become new hot spots for protestors across the country..

All these transformations invite us to interrogate the way in which African Americans' goals and strategies of empowerment have evolved over the last sixty years. Participants will be able to address the following questions (non-exhaustive list):

- How are new racial mobilizations organized on a metropolitan scale? What are the effects of white flight, gentrification and the development of exurbs on African American mobilizations?
- How do class divisions within the country's black communities transform African Americans' strategies of empowerment? Presentations may focus on the strategies of individual empowerment defended by the black middle and upper classes, intra-racial class tensions and also forms of intra- and/or inter-racial solidarity, transcending social divisions.
- How have the transformations of urban ghettos redefined the possibilities and contours of African American mobilizations? To what extent has the confiscation of resources deprived the most disadvantaged of their agency or, on the contrary, fostered new forms of collective organization? How does the Black Lives Matter movement fit into this context, departing from and/or building upon previous anti-racist mobilizations?

Which ideological frameworks have African Americans favored in their quest for political power? Which discourses and coalitions have they championed? Any proposal on African Americans'

adherence or challenges to neoliberal precepts and new post-racial ideologies such as colorblindness will be privileged. Intersectional approaches will be of particular interest.

Presentations focusing on specific case studies rooted in local and/or regional contexts will be particularly appreciated. Papers may also address these forms of empowerment through a variety of fields, such as education, health, housing, mobility, artistic and intellectual production, or religion/spirituality.

Proposals for papers (approx. 500 words, including a short biography) should be sent to Sarah Harakat (sarah.harakat@sorbonne-universite.fr), Marion Marchet (marion.marchet@sorbonne-universite.fr) and Nicolas Raulin (nicolas.raulin@ehess.fr) no later than January 19, 2024.

Atelier 14

Pouvoir et empouvoirement : une perspective écologique

Yves Figueiredo (Université Paris Cité, LARCA) et Mélanie Cournil (Sorbonne Université, HDEA).

Le contexte politique et social relativement tendu aux États-Unis ces dernières années, en raison d'une crise manifeste de la démocratie — attaques politiques contre les droits des femmes, des Africains-Américains, des personnes LGBTQIA+ et d'autres communautés minorisées —, est révélateur de conflits voire de failles béantes au sein de la société étatsunienne. Afin d'étudier ces tensions aux dynamiques de plus en plus complexes, les questions de pouvoir et d'empouvoirement offrent un prisme original pour aborder les problématiques sociétales, économiques et politiques qui suscitent les plus vives inquiétudes en Amérique du Nord. Elles sont particulièrement pertinentes dans l'appréhension des enjeux écologiques et des politiques et actions afférentes. En effet, dans le contexte d'une double crise environnementale et climatique, confrontés à l'inadéquation et/ou à l'inaction des acteurs et actrices politiques, économiques et institutionnels qui pourraient tenter d'y remédier, de nombreux individus s'impliquent de manière active pour pallier l'absence de mesures concrètes, et dans certains cas, s'opposent frontalement à des choix et décisions économiques aux conséquences néfastes pour le climat, la biodiversité voire simplement pour une qualité de vie acceptable. Qu'ils soient militants ou simples citoyens, ces individus se sont engagés et s'engagent de multiples manières, du local (quartier) au global (planète). Ces actions à différentes échelles ne sont guère nouvelles : le concept d'empouvoirement écologique est en effet apparu dès les années 1960, mais il n'a que rarement été convoqué jusqu'à présent dans les études environnementales. Si l'on définit l'empouvoirement comme « a progression that helps people gain control over their own lives and increases the capacity of people to act on issues that they themselves define as important » (Luttrell et al., 2009, p. 16), alors des logiques d'empouvoirement et de contestation du pouvoir sont bel et bien à l'œuvre dans les multiples réactions suscitées, à différents niveaux, par le constat grandissant des menaces pesant sur l'environnement planétaire.

Notre atelier s'interrogera sur la façon dont la tension entre pouvoir et empouvoirement peut s'appliquer au champ des études environnementales, conçues ici dans le sens le plus large, allant de l'histoire environnementale jusqu'à l'anthropologie en passant par la science politique ou la sociologie. Comment les questions d'émancipation et de transformation sociale ou politique s'appliquent-elles au militantisme écologique, à la transition énergétique, aux diverses luttes pour la justice environnementale ? La somme d'actions isolées d'individus décidant de pratiquer des « écogestes » (limitation de l'usage du plastique, compostage des déchets alimentaires, pratique du vélo, etc.) constitue-t-elle un exemple d'empouvoirement si elle vise à déstabiliser un modèle économique et social consumériste, identifié comme dépassé ? Les communications pourront interroger ces notions en les abordant selon différentes échelles d'analyse : l'individu, la société, voire le système écologique tout entier (Skene, 2021). La question, toujours cruciale en matière d'écologie,

de l'articulation du savoir et du pouvoir (comment défendre quelque chose lorsque la menace n'est pas clairement comprise ?) pourra être placée au cœur de réflexions sur les notions de pouvoir, de biopouvoir dans un cadre environnemental (Foucault, 2004). Les problématiques d'appropriation culturelle et l'étude des résistances des populations autochtones à la spoliation de leurs ressources (matières premières et/ou savoirs techniques), dans la mesure où elles s'inscrivent dans cette tension entre savoir, pouvoir et empouvoirement, auront toute leur place dans l'atelier.

Parmi les thématiques pouvant être abordées, mentionnons notamment (liste non exhaustive) :

- Dynamiques des rapports de pouvoirs en histoire environnementale ;
- Analyse des discours de pouvoir et empouvoirement écologiques, écolinguistique ;
- Mouvements politiques, radicalités, écoféminisme ;
- Pouvoir et culture : la culture comme modalité d'empouvoirement ;
- Autochtones et spoliation / réappropriation des savoirs traditionnels ; Traditional Ecological Knowledge (TEK) et approches décoloniales de l'environnement.

Merci d'envoyer vos propositions de communication (500 mots maximum), ainsi qu'un court CV, à Yves Figueiredo (yves.figueiredo@u-paris.fr) et Mélanie Cournil (melanie.cournil@sorbonne-universite.fr).

Bibliographie indicative :

Anderson, M. Kat. *Tending the Wild: Native American Knowledge and the Management of California's Natural Resources*. Berkeley: University of California Press, 2005.

Bacqué, M.-H. and Willmott, H., « Different Manifestations of the Concept of Empowerment: The Politics of Urban Renewal in the United States and the United Kingdom », *International Journal of Urban and Regional Research*, 37 (6), 2013, p. 2198-2213.

Berkes, F., « Indigenous Ways of Knowing and the Study of Environmental Change », *Journal of the Royal Society of New Zealand*, 39 (4), 2009, p. 151-156.

Calvès, A.-E., « "Empowerment" : Généalogie d'un concept clé du discours contemporain sur le développement, » *Revue Tiers Monde*, 200 (4), 2009, p. 735-749.

Foucault, M., *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France, 1978-1979*, édition établie sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, Paris : Seuil, 2004

Luttrell, C., S. Quiroz, C. Scrutton and K. Bird, *Understanding and Operationalising Empowerment*, London: Overseas Development Institute, 2009.

Skene, Keith R., « What Is the Unit of Empowerment? An Ecological Perspective », *British Journal of Social Work*, 00, 2021, p. 1-20.

Spence, Mark David. *Dispossessing the Wilderness. Indian Removal and the Making of National Parks*. New York: Oxford University Press, 1999

Panel #14

Power and empowerment in ecological perspective

Yves Figueiredo (Université Paris Cité, LARCA) and Mélanie Cournil (Sorbonne Université, HDEA).

The relatively tense political and social context in the United States in recent years, due to a clear crisis of democracy – political attacks on the rights of women, African-Americans, LGBTQIA+

people and other minority communities – is indicative of conflicts and even yawning rifts within American society. In order to study these increasingly complex tensions, questions of power and empowerment offer an original lens through which to address the societal, economic and political issues that are causing the greatest concern in North America. They are particularly relevant when it comes to understanding ecological issues and related policies and actions. Indeed, in the context of a dual environmental and climate crisis, and faced with the inadequacy and/or inaction of the political, economic and institutional players who could attempt to remedy the situation, many individuals are becoming actively involved to compensate for the absence of concrete measures, and in some cases, are opposing head-on economic choices and decisions that have harmful consequences for the climate, biodiversity or even simply for an acceptable quality of life. Whether activists or ordinary citizens, these individuals have been and continue to be involved in a variety of ways, either locally (the neighborhood) or globally (the planet). These actions on different scales are hardly new: the concept of ecological empowerment has been around since the 1960s, but it has rarely been used in environmental studies until now. If we define empowerment as “a progression that helps people gain control over their own lives and increases the capacity of people to act on issues that they themselves define as important” (Luttrell et al., 2009, p. 16), then dynamics of empowerment and challenges to established power are indeed at work in the multiple reactions triggered, at various levels, by the growing realization of threats weighing on the global environment.

Our workshop will explore how the tension between power and empowerment can be applied to the field of environmental studies, conceived here in the broadest sense, from environmental history to anthropology, political science and sociology. How do questions of emancipation and social or political transformation apply to ecological activism, the energy transition and the various struggles for environmental justice? Does the sum total of isolated initiatives by individuals who decide to practice “eco-friendly actions” (limiting the use of plastic, composting food waste, cycling, etc.) constitute an example of emancipation in that it aims to destabilize a consumerist economic and social model, identified as outdated? Workshop participants could question these notions by looking at them from different scales of analysis: the individual, society, even the entire ecological system (Skene, 2021). The question – always crucial in ecology – of the relationship between knowledge and power (how can we defend something when the threat to it is not clearly understood?) could be placed at the heart of reflections on notions of power or biopower in an environmental context (Foucault, 2004). The issues of cultural appropriation and the study of indigenous populations' resistance to the plundering of their resources (raw materials and/or technical knowledge) can also be explored.

Possible topics include (but are not limited to):

- Dynamics of power relations in environmental history;
- Analysis of ecological discourses of power and empowerment, ecolinguistics;
- Political movements, radicalism, ecofeminism;
- Power and culture: culture as a modality of empowerment;
- Indigenous peoples and the dispossession/reappropriation of traditional knowledge; Traditional Ecological Knowledge (TEK) and decolonial approaches to the environment.

Please send your proposals (500 words maximum), along with a brief resume, to Yves Figueiredo (yves.figueiredo@u-paris.fr) and Mélanie Cournil (melanie.cournil@sorbonne-universite.fr).

Short bibliography:

Anderson, M. Kat. *Tending the Wild: Native American Knowledge and the Management of California's Natural Resources*. Berkeley: University of California Press, 2005.

Bacqué, M.-H. and Willmott, H., “Different Manifestations of the Concept of Empowerment: The Politics of Urban Renewal in the United States and the United Kingdom,” *International Journal of Urban and Regional Research*, 37 (6), 2013, p. 2198-2213.

Berkes, F., “Indigenous Ways of Knowing and the Study of Environmental Change,” *Journal of the Royal Society of New Zealand*, 39 (4), 2009, p. 151-156.

Calvès, A.-E., « “Empowerment” : Généalogie d’un concept clé du discours contemporain sur le développement, » *Revue Tiers Monde*, 200 (4), 2009, p. 735-749.

Foucault, M., *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France, 1978-1979*, édition établie sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, Paris : Seuil, 2004

Luttrell, C., S. Quiroz, C. Scrutton and K. Bird, *Understanding and Operationalising Empowerment*, London: Overseas Development Institute, 2009.

Skene, Keith R., “What Is the Unit of Empowerment? An Ecological Perspective,” *British Journal of Social Work*, 00, 2021, p. 1-20.

Spence, Mark David. *Dispossessing the Wilderness. Indian Removal and the Making of National Parks*. New York: Oxford University Press, 1999.

Atelier 15

L’empouvoirement, « cruel optimisme » ?

Antonia Rigaud (Université Sorbonne Nouvelle) et Aliette Ventéjoux (Université Jean Monnet)

Dans quel système s’inscrit-on lorsque l’on interroge la relation entre pouvoir et empouvoirement ? Cet atelier se propose de questionner la rhétorique du pouvoir et de l’empouvoirement en pensant cette dichotomie depuis les marges. En décentrant notre regard, peut-on considérer que les stratégies d’empouvoirement participent parfois à ancrer les pouvoirs installés, voire, comme le suggère Lauren Berlant à qui notre titre emprunte la notion de « cruel optimisme », rendre les individus responsables de leur incapacité à prendre le pouvoir sur leurs désirs et leurs destins ? Nous souhaitons inviter les collègues à faire un pas de côté par rapport aux notions de pouvoir et d’empouvoirement et à interroger des pratiques littéraires et artistiques qui refusent la dualité pouvoir/empouvoirement pour proposer d’autres modalités d’existence.

Il s’agira de dégager ce qui est peut-être une spécificité de la culture états-unienne et qui se décline, depuis Thoreau, le *Bartleby* de Melville ou encore les stratégies du *Underground Railroad*, dans un espace à la marge du consensus établi. Lorsque Thoreau refuse de se conformer aux lois et aux normes sociales et politiques d’un pouvoir injuste, que *Bartleby* s’oppose dans un refus radical au pouvoir économique et social, ou encore lorsque se met en place un réseau d’entraide « souterrain » en réponse à des lois injustes telles que le *Fugitive Slave Act* de 1850, un espace radicalement autre semble s’ouvrir. Quelles sont ces hétérotopies marquées par le refus de rentrer dans la quête du pouvoir ? La littérature et les arts états-unien peuvent-ils constituer des espaces interstitiels, marginaux ou radicalement différents pour penser des formes d’émancipation qui circonviennent à l’idée de pouvoir et, par-là, à la quête de l’empouvoirement ? David Graeber soulignait les relations entre contre-pouvoir et imagination en affirmant que « le contre-pouvoir est d’abord et avant tout enraciné dans l’imagination » — dans cette optique, nous souhaitons inviter une réflexion sur les

pratiques créatives qui cherchent à faire émerger des contrepouvoirs et/ou qui se constituent elles-mêmes en contrepouvoirs.

Cette perspective de décentrement par rapport aux notions de pouvoir et d'empouvoirement fait écho à de récentes modalités critiques, notamment chez Lauren Berlant, dont l'ouvrage *Cruel Optimism* (2011) propose de repenser les structures sociales à l'aune de la violence inhérente aux désirs que nous dicte la société néo-libérale. Iel écrit : « A relation of cruel optimism exists when something you desire is actually an obstacle to your flourishing. It might involve food, or a kind of love; it might be a fantasy of the good life, or a political project. It might rest on something simpler, too, like a new habit that promises to induce in you an improved way of being. These kinds of optimistic relations are not inherently cruel. They become cruel only when the object that draws your attachment actively impedes the aim that brought you to it initially ». En nous invitant à refuser un système qui neutralise sa critique dans l'idée que l'empouvoirement serait toujours possible selon la volonté des individus, Berlant fait de la théorie critique le lieu d'un discours de subversion.

Ses travaux se situent dans le sillage de ceux d'Eve Sedgwick, et nous appellent à envisager la théorie sur un mode qui laisse entendre la possibilité de la faiblesse, ce que Paul Saint Amour définit comme « weak theory » dans un texte majeur de *Modernism/Modernity* (2018) en référence au travail de Wai Chee Dimmock. Il explique : « What these theorists of weakness, Sedgwick included, share is not a vehement, dialectical negation of either strength or critique but an interest in the work accomplished by the proximate, the provisional, and the probabilistic ». Dans cette lignée que l'on doit situer dans le tournant des *affect studies*, la « weak theory » rassemble un grand nombre de travaux critiques et théoriques qui pratiquent une même prise de distance par rapport au consensus ou à la relation pouvoir/empouvoirement. On peut notamment remonter aux travaux de Carol Gilligan autour de la notion du « care » (« *In a Different Voice* calls for a new way of speaking, a change in the very terms of the conversation »), les travaux de Sara Ahmed (« we are willing not to be willing: not willing translated into willing not »), ou encore de Sianne Ngai (« weak intentionality »).

À partir de ces deux horizons littéraires et critiques que sont Thoreau, Bartleby et le mouvement de refus du *underground railroad* d'un côté, et les stratégies critiques de la « weak theory » de l'autre, nous souhaitons inviter les collègues à envisager, sans contraintes d'époques ou de genres, des œuvres qui cherchent à installer des souverainetés mineures à travers des stratégies radicales de refus et d'opposition à l'idée même de pouvoir. Quels sont les textes ou les œuvres visuelles qui pensent les relations de pouvoir et de recherche de pouvoir (l'empouvoirement), à partir d'une déprise du pouvoir ? Quelles sont les stratégies littéraires ou visuelles qui permettent de faire exister cette idée paradoxale d'une absence de pouvoir qui soit une force ? La littérature et les arts ouvrent-ils des espaces où peuvent se décliner des modalités d'existences selon des positions de refus et de résistance ?

Cet atelier se veut le lieu d'une réflexion autour des modalités selon lesquelles une tradition peut-être spécifiquement états-unienne refuse d'accepter les notions de pouvoir et d'empouvoirement pour proposer une troisième voix, sur un mode mineur. Tous les champs théoriques sont bien évidemment les bienvenus, et il ne s'agira pas de se restreindre aux pistes énoncées dans ce texte.

Les propositions pourront porter, sans exclusivité, sur :

- le refus de toute notion liée au pouvoir ou à la recherche de l'empouvoirement,
- des formes d'émancipations qui circonviennent à l'idée de pouvoir et d'empouvoirement,
- la création d'espaces autres, décentrés, qui permettent d'interroger pouvoir et empouvoirement en se plaçant à la marge de ces notions,
- les représentations littéraires et visuelles de ces disparitions de hiérarchies du pouvoir,
- les stratégies d'empouvoirement qui échouent, ou encore celles qui refusent de s'inscrire dans le contexte néo-libéral.

Les propositions, en français ou en anglais, ainsi qu'une courte bio-bibliographie, sont à adresser à Antonia Rigaud (antonia.rigaud@sorbonne-nouvelle.fr) et Alette Ventéjoux (alietteventejoux@protonmail.com) avant le 19 janvier 2024.

Bibliographie

- Ahmed, Sara. *Willful Subjects*. Duke UP, 2014.
- Berlant, Lauren. *Cruel Optimism*. Duke UP, 2011.
- Gilligan, Carol. *In a Different Voice*. Cambridge, MA: Harvard UP, 1982.
- , *Joining the Resistance*, New York: Wiley, 2011.
- Graeber, David. *Fragments of an Anarchist Anthropology*. Cambridge: Prickly Paradigm Press, 2004.
- , *pour une anthropologie anarchiste*. Traduit de l'anglais par Karine Peschard. Montréal : Lux Éditeur, 2018 (2004).
- Melville. *Bartleby the Scrivener. Melville's Short Novels*. Dan McCall ed: New York: Norton, 2001.
- Ngai, Sianne. *Ugly Feelings*. Cambridge, MA: Harvard UP, 2005.
- Saint-Amour, Paul. *Modernism/Modernity* 25, n° 3 (2018), pp. 437-59.
- Thoreau, Henry David. *Walden and Civil Disobedience*. Owen Thomas ed. New York: Norton, 1966.
- Wai Chee Dimmock. « Weak Theory: Henry James, Colm, Toibin, and W. B. Yeats », *Critical Inquiry* 39, n° 4 (2013), pp. 732-53.

Panel #15

Empowerment as “Cruel Optimism”?

Antonia Rigaud (Université Sorbonne Nouvelle) - Alette Ventéjoux (Université Jean Monnet)

What kind of system do we inhabit when looking at the relationship between power and empowerment? This workshop seeks to interrogate the rhetoric of power and empowerment in order to think about this dichotomy from a marginal perspective. If we situate ourselves outside of this relationship, it is possible to consider that strategies of empowerment can sometimes participate in solidifying existing powers or maybe even make individuals responsible for their inability to take power over their desires and destinies, as Lauren Berlant suggests in the essay we borrow from for this workshop's title. We want to invite colleagues to step on the side of notions of power and empowerment in order to interrogate literary and artistic practices which refuse the power/empowerment duality in order to offer other modes of existence.

Our intention is to see whether there is a specifically American way of refusing the power/empowerment dichotomy in spaces situated at the margins of accepted consensus, from Thoreau, Melville's *Bartleby* or the strategies of the *Underground Railroad*. When Thoreau refuses to conform to the laws and social or political codes of an unjust power, when *Bartleby* presents himself in radical opposition to economic and social power, or again when an underground network of mutual aid is set up as a response to unjust laws such as the 1850 *Fugitive Slave Act*, it seems that radically new spaces open. What are these other spaces, these heterotopias marked by the refusal to share established norms such as that of the quest for power? Do literature and the arts in the United States constitute interstitial, marginal or radically other spaces in which to think about emancipation in a way which circumvents the idea of power and, with it, the quest for empowerment? David Graeber explained that “counterpower is first and foremost rooted in the imagination” – following this line of thought, we would like to invite a collective reflection on creative practices which seek to stimulate counterpowers and/or constitute themselves as counterpowers.

This perspective, seeking to decenter notions of power and empowerment, is at the heart of recent critical modes, such as that of Lauren Berlant's 2011 *Cruel Optimism* which rethinks social structures from the perspective of the inherent violence of our desires as they are dictated in a neo-liberal society. They write: “A relation of cruel optimism exists when something you desire is actually an obstacle to your flourishing. It might involve food, or a kind of love; it might be a fantasy of the good life, or a political project. It might rest on something simpler, too, like a new habit that promises to induce in you an improved way of being. These kinds of optimist relations are not inherently cruel.

They become cruel only when the object that draws your attachment actively impedes the aim that brought you to it initially.” Berlant invites us to refuse a system which neutralizes its critique under the idea that the inability to reach empowerment would be the responsibility of individuals and turns critical theory into a space for discursive subversion.

Their work resonates with that of Eve Sedgwick and calls us to envision theory on a mode which allows for the possibility of weakness, what Paul Saint Amour calls “weak theory” in a major text from *Modernism/Modernity* where he borrows from Wai Chee Dimmock. He explains: “What these theorists of weakness, Sedgwick included, share is not a vehement, dialectical negation of either strength or critique but an interest in the work accomplished by the proximate, the provisional, and the probabilistic”. In this vein, which can be situated within the affective turn, “weak theory” brings together a great number of critical and theoretical works which practice a similar distancing from the consensus or the power/empowerment relationship. One thinks for instance about Carol Gilligan’s work on “care” (“*In a Different Voice* calls for a new way of speaking, a change in the very terms of the conversation”), of Sara Ahmed (“we are willing not to be willing: not willing translated into willing not”) or again of Sianne Ngai (“weak intentionality”).

Starting from these two horizons, the literary and critical horizon of Thoreau, Bartleby and the Underground Railroad on the one hand and the critical strategies of “weak theory” on the other, we would like to invite colleagues to envision literature and the arts in the United States, with no limits of periods or genres, as a quest for minor forms of sovereignty, for radical strategies of refusal and opposition to the very idea of power. What are the texts and visual works considering the power/empowerment relationship from the perspective of powerlessness? What are the literary and visual strategies allowing the existence of this paradoxical notion of a strong powerlessness? Do literature and the arts open spaces where new modalities of existence can take place under the aegis of this refusal?

This workshop hopes to bring about a collective reflection on the modalities according to which what might be a specifically U. S. tradition refuses to accept the notions of power and empowerment in order to open the way towards a new path, on a minor mode. All theoretical fields are of course welcome and we hope to receive proposals which will go beyond the perspectives of this call for papers.

Papers may address—but should not be restricted to—the following questions, or topics:

- the refusal to share established norms such as that of the quest for power / empowerment,
- forms of emancipation in a way which circumvents the idea of power and, with it, the quest for empowerment,
- different, decentered places allowing to question power and empowerment from the margins,
- literary and visual representations of the disappearance of these power hierarchies,
- failing empowerment strategies, or those refusing to be in line with the neoliberal context.

Proposals, in French or English, as well as a short bio-bibliography, should be sent to Antonia Rigaud (antonia.rigaud@sorbonne-nouvelle.fr) and Aliette Ventéjoux (alietteventejoux@protonmail.com) by January 19, 2024.

Bibliography

Ahmed, Sara. *Willful Subjects*. Duke UP, 2014.

Berlant, Lauren. *Cruel Optimism*. Duke UP, 2011.

Gilligan, Carol. *In a Different Voice*. Cambridge, MA: Harvard UP, 1982.

--, *Joining the Resistance*, New York: Wiley, 2011.

Graeber, David. *Fragments of an Anarchist Anthropology*. Cambridge: Prickly Paradigm Press, 2004.

--, *pour une anthropologie anarchiste*. Traduit de l’anglais par Karine Peschard. Montréal : Lux Éditeur, 2018 (2004).

Melville. *Bartleby the Scrivener. Melville’s Short Novels*. Dan McCall ed: New York: Norton, 2001.

Ngai, Sianne. *Ugly Feelings*. Cambridge, MA: Harvard UP, 2005.

Saint-Amour, Paul. *Modernism/Modernity* 25, n° 3 (2018), pp. 437-59.

Thoreau, Henry David. *Walden and Civil Disobedience*. Owen Thomas ed. New York: Norton, 1966.
Wai Chee Dimmock. "Weak Theory: Henry James, Colm, Toibin, and W. B. Yeats", *Critical Inquiry* 39, n° 4 (2013), pp. 732-53.

Atelier 16

Effigies du pouvoir, pouvoir des effigies: représentations matérielles du corps du pouvoir dans les arts et la littérature

Lucille Hagège (*Sciences Po Rennes*) et Valentine Vasak (*Lycée Joliot Curie de Nanterre*)

En 1690, pour pallier l'absence de métaux précieux qui nuit aux échanges économiques dans les colonies britanniques, la Colonie de la baie du Massachusetts devient la première entité politique depuis la Chine médiévale à émettre de la monnaie papier. Ce billet est frappé à l'effigie d'une personne arborant un arc et une flèche, probablement pensée comme une représentation des peuples autochtones. La colonie substitue alors à l'iconographie monétaire de l'empire son propre réseau d'images pour incarner une identité qui deviendra nationale et qui est à bien des égards une fiction. Depuis l'indépendance, la monnaie étasunienne à l'effigie de grandes figures du pouvoir est régulièrement au cœur de propositions artistiques qui renouvellent le regard porté sur les visages du pouvoir. On peut ainsi penser au *Ten Dollar Bill* de Roy Lichtenstein qui nous donne à voir un Alexander Hamilton boursoufflé et cartoonesque ou encore au paradoxe souligné par le romancier Tommy Orange dans le prologue de *There, there*, dans lequel il s'interroge sur le fétichisme de la "tête d'Indien" représentée sur des pièces de monnaies et la mire des télévisions à une époque où les populations autochtones n'avaient même pas le droit de vote.

Dans le sillage du tournant matériel (*material turn*) en études américanistes, qui s'intéresse à la fois aux objets dans les arts et au pouvoir de « réification rédemptive »¹ de la littérature, cet atelier sera consacré à l'effigie en tant que représentation matérielle des corps du pouvoir dans les arts et la littérature. On peut par exemple penser l'effigie comme support d'empouvoirement au cœur d'un rituel théâtral et collectif, à l'instar de la compagnie *Bread and Puppet*, qui met régulièrement au centre de ses performances contestataires des marionnettes gigantesques à l'effigie de figures politiques réelles ou de symboles de puissance tel que l'Oncle Sam. L'effigie, lorsqu'elle est placée au cœur de l'espace public, met au jour la violence de conflits irrésolus. Ainsi, des artistes du mouvement Black Lives Matter resémantisent, en un palimpseste lumineux, l'imposante statue du général confédéré Robert E. Lee à Richmond en Virginie grâce à la projection de portraits de militants afro-américains.

La présence de l'effigie permet alors de contrer la violence du pouvoir par un rituel symbolique. Dans la langue légale, la condamnation *en effigie* permet au processus judiciaire de se poursuivre même en l'absence de prévenu-e-s, et la condamnation peut aller jusqu'à la décapitation de pantins représentant le-a condamné-e. Un tel simulacre de punition obtient, à défaut d'une vraie justice, la catharsis de la performance ou une sorte d'empouvoirement performatif. L'effigie est donc parfois vouée à être violentée, démembrée, brûlée. Dans *The Bluest Eye* de Toni Morrison (1970), la petite Claudia malmène ses poupées blanches qui matérialisent l'idéologie raciale qu'elle subit au quotidien.

L'effigie peut également être ridiculisée, muée en pantin grotesque, privée de sa pompe comme pour conjurer sa puissance néfaste dans un moment de renversement carnavalesque (On pense à cette effigie gonflable de Donald Trump en bébé colérique déployée lors de la visite officielle de l'ex-Président au Royaume Uni). Dans la nouvelle « Feathertop », Nathaniel Hawthorne présente la figure de l'épouvantail animé par la sorcière Mother Rigby comme un miroir tendu à une humanité risible. Et la créatrice de l'homme de paille de s'exclamer: « *There are thousands upon thousands of*

¹ Bill Brown, « The Matter of Materialism: Cultural Studies, History and the Material Turn », in *Material Powers*, Tony Bennet et Patrick Joyce (dir.), London: Routledge, 2010

coxcombs and charlatans in the world, made up of just such a jumble of wornout, forgotten, and good-for-nothing trash as he was! Yet they live in fair repute, and never see themselves for what they are²».

Ce pouvoir de l'image permet également une réappropriation par les populations minorisées d'un héritage visuel déprécié, notamment par un discours dominant marqué par l'iconophobie puritaine. On pourra donc se pencher sur les effigies culturelles telles que l'amulette, le masque ou la poupée vaudou. Ainsi, le titre du recueil posthume *Spells of a Voodoo Doll: The Poems, Fiction, Essays and Plays of Assotto Saint*, permet grâce à l'invocation de la poupée vaudou de rendre visible l'invisible. En pleine épidémie de VIH, la poupée devient une effigie puissante et mémorielle des communautés noires et homosexuelles réduites au silence. A ce titre, Platon différencie *la relation mimétique*, qui relie une représentation avec son original visible, et *les effigies* (à l'Antiquité, des substituts de pierre et de bois que les familles endeuillées enterraient à la place d'un corps irrécupérable, ou simplement la pierre tombale) qui, elles, marquent le lien avec un référent absent³.

Mais à l'image de la poupée vaudou dans la culture populaire, l'effigie peut également s'avérer figure du débordement et échapper à son-a créateur-ice. Il s'agit là d'un réservoir inépuisable pour le cinéma de genre, en particulier horrifique, qui abonde en poupées tueuses, hommes de paille et autres pantins macabres, à l'image de la (trop longue?) série des *Chucky* créée par Don Mancini. L'effigie franchisée est alors reproduite à l'envie, diffractée en multiples avatars lucratifs, au grand dam des puristes qui crient que la poupée a perdu son âme dans la bataille. Car il est parfois malaisé de discerner à quel signifié renvoient ces signifiants omniprésents, comme en témoignent les abondants débats ayant fait suite à la sortie du très attendu *Barbie* de Greta Gerwig à l'été 2023. La poupée mannequin la plus lucrative du cinéma peut-elle être extraite de sa gangue rose capitaliste et érigée en icône féministe? En 2023, de quoi Barbie est-elle le signe? En effet, les échanges passionnants qui ont agité la toile à la sortie du film illustrent l'une des dérives majeures associées à la prolifération des effigies dans le capitalisme tardif: le fétichisme de la marchandise que soulignait déjà Marx en tant qu'autonomisation de l'objet au détriment du sujet qui l'a créé, et qui va de pair avec une invisibilisation des conditions de fabrication⁴.

L'effigie est ainsi au cœur de rapports de pouvoir économiques, sociaux, philosophiques et esthétiques. Nous accueillerons donc avec enthousiasme toute proposition qui s'interroge sur les représentations dans les arts et la littérature du corps comme lieu de négociation d'un pouvoir ainsi rendu concret. Une liste non-exhaustive des avatars de l'effigie pourrait inclure: des représentations du corps des puissants (timbres, monnaie, camées, statues, souvenirs, produits dérivés, NFT...), des figures de la privation de puissance (marionnettes, pantins, poupées de chiffon...), des représentations du corps utilisé dans les pratiques religieuses et spirituelles (poupées vaudou, amulettes, objets funéraires...) ou fonctionnelles (épouvantail, mannequin vestimentaire ou de secourisme) et autres objets anthropomorphes produits en série ou non.

Merci d'envoyer votre proposition de communication (abstract de 300 mots environ) ainsi qu'une courte notice bio-bibliographique à Lucille Hagege (lucille.hagege@sciencespo-rennes.fr) et Valentine Vasak (valentine.vasak@gmail.com) avant le 19 janvier 2024.

² Nathaniel Hawthorne, « Feathertop, A Moralized Legend », in *Tales and Sketches* (The Library of America, 1982), pp. 1103–22. Publié initialement en deux parties dans *The International Magazine* (February & March 1852) et rassemblé dans *Mosses from an Old Manse* (1854), pp. 1103–22.

³ « Plato's Aesthetics », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Première publication le 27 juin 2008. Version révisée publiée le 22 juin 2020.

⁴ Karl Marx, *Das Kapital*, Volume I, 1867. Voir aussi: Lukács, Georg, « Reification and the Consciousness of the Proletariat, » in *History and Class Consciousness*, Rodney Livingstone (trans.), Cambridge, MA: MIT Press, 1971, pp. 83–222.

Panel #16

Effigies of Power; Power of Effigies: Material Representations of Bodies of Power in Art and Literature

Lucille Hagège (*Sciences Po Rennes*) and Valentine Vasak (*Lycée Joliot Curie de Nanterre*)

In 1690, to make up for the dearth of precious metals harming economic exchanges in the British colonies, the Massachusetts Bay Colony became the first political entity since medieval China to issue paper money. Those early bills were stamped with a figure armed with a bow and arrow, in all likelihood a crude representation of an indigenous person. In doing so, the colony substituted the monetary iconography of the Empire for its own network of imagery, thereby birthing a new national identity, albeit one that was in many ways a fiction. Since the country's independence, the American dollar bill has routinely resurfaced in artworks that seek to challenge our perception of figures of power. Think of Roy Lichtenstein's *Ten Dollar Bill* bearing a bloated and cartoonish Alexander Hamilton, or of the paradox highlighted by the novelist Tommy Orange in the prologue *There, there*, in which he questions the fetishism of the "Indian head" represented on American coins or television test patterns at a time when indigenous peoples did not even have the right to vote.

In line with the "material turn" in American studies, one that showed renewed interest in the representation of objects as well as in literature's power of "redemptive reification"¹, this panel will focus on the effigy as a material representation of bodies of power in art and literature. Effigies can be thought of as means of empowerment at the heart of a collective, theatrical performance, as in the Bread and Puppet Company's protest dramas which regularly feature giant puppets of real political figures or of symbols of power such as Uncle Sam. Effigies, when they are placed in public space, help bring to light unresolved conflicts. The statue of Confederate General Robert E. Lee in Richmond Virginia, for example, was re-semantized by Black Lives Matter movement artists who overlay it with projected portraits of African-American activists in a palimpsest of light.

Effigies become a means to counter the violence of power via a symbolic ritual. In its archaic legal sense, a conviction *in effigy* allowed the legal process to take place even in the defendant's absence. The sentencing could even take the form of the public beheading of a dummy in the defendant's likeness. Such simulacrum of punishment offered, if not actual justice, then at least the emotional catharsis of performance, a performative empowerment. Still today, an effigy is often meant to be brutalized, dismembered, burned or manhandled. Thus, in Toni Morrison's debut novel *The Bluest Eye* (1970), the child-narrator Claudia "destroy[s] white baby dolls" as material representations of a damaging race ideology.

Effigies of power figures are thus ridiculed, turned into grotesque dummies, deprived of their pomp and circumstance, as if to conjure their harmful power in a carnivalesque reversal. (The balloon of Baby Trump floating above London during the former President's state visit to the U.K. may come to mind). In Nathaniel Hawthorne's short story "Feathertop", the scarecrow quickened by the witch Mother Rigby is but a mirror held up to a laughable humanity: "*There are thousands upon thousands of coxcombs and charlatans in the world, made up of just such a jumble of worn out, forgotten, and good-for-nothing trash as he was!*" cries the scarecrow's creator. "*Yet they live in fair repute, and never see themselves for what they are*".²

These powerful images enable marginalized groups to reclaim a visual legacy, especially when such iconography is devalued by a dominant discourse marked by Puritan iconophobia. Contributions may therefore analyze religious and spiritual effigies such as amulets, masks or voodoo dolls. The title of the posthumous anthology *Spells of a Voodoo Doll: The Poems, Fiction, Essays*

¹ Bill Brown, "The Matter of Materialism: Cultural Studies, History and the Material Turn", in *Material Powers*, Tony Bennet and Patrick Joyce (eds.), London: Routledge, 2010

² Nathaniel Hawthorne, "Feathertop, A Moralized Legend", in *Tales and Sketches* (The Library of America, 1982), pages 1103–22. First published in two parts in *The International Magazine* (February & March 1852) and collected in *Mosses from an Old Manse* (1854) pages 1103–22.

and *Plays of Assotto Saint*, renders the invisible visible thanks to the incantatory power of the voodoo doll. At the height of the HIV pandemic, the doll becomes a powerful effigy and allows to memorialize the silenced Black Homosexual community. This may recall the distinction Plato made between *mimesis* and effigies. In Ancient times, effigies were stone and wooden figures that served as surrogates for absent humans, as when mourners buried an effigy in place of an irrecoverable body, or treated a grave marker as if it were the buried person. But whereas the mimetic relationship connects a visible likeness with its visible original, effigies, though visible, link to invisible referents.³

Much like the voodoo doll in popular culture, the effigy can also overstep its bounds and take on a life of its own. An inexhaustible trope in genre cinema, the horror genre has doled out a seemingly endless trove of murderous puppets, mad scarecrows, and macabre automatons, not the least of which is the (neverending?) *Chucky* series created by Don Mancini. The franchised effigy is endlessly reproduced, diffracted into multiple money-making avatars, much to the chagrin of purists who bemoan the loss of the puppet's soul. It has indeed become difficult to discern to which signified these omnipresent signifiers refer. Case in point, the abundant debates that greeted the release of the much-awaited *Barbie* film by Greta Gerwig in the summer of 2023. Can the most lucrative doll in the history of cinema be extracted from her pink capitalist veinstone and proclaimed a feminist icon? Of what exactly, in 2023, is Barbie the sign? The fascinating exchanges that have shaken up the web upon the film's release are indicative of the biggest problem raised by the multiplication of effigies in late capitalism: commodity fetishism, understood by Marx as an object's autonomization to the detriment of the subject who created it, goes hand in hand with an invisibilization of its conditions of production⁴.

Effigies are thus at the crux of economic, social, philosophical and aesthetic power dynamics. We thus warmly welcome any proposal from art and literature that centers representations of the body as sites for the (re)negotiation of a power made materially concrete. A non-exhaustive list of effigy avatars could include: representations of the bodies of the powerful (statues, stamps, coins and bills, cameo brooches, souvenirs, memorabilia, merch', NFTs...); figures of power deprivation (puppets, dummies, ragdolls...); representations of the body used in religious or spiritual practices (voodoo dolls, amulets, funerary objects...) or commonplace practices (scarecrows, store mannequins, first aid training dummies.); and any other anthropomorphised objects, mass produced or otherwise.

Please send 300-word proposals in English or French along with a short biographical note jointly to Lucille Hagege (lucille.hagege@sciencespo-rennes.fr) and Valentine Vasak (valentine.vasak@gmail.com) by January 19, 2024.

Atelier 17

Lire à haute(s) voix : jeux et enjeux de pouvoir dans les voix du texte littéraire

Maud Bougerol (Université de Rouen) et Christelle Ha Soon-Lahaye (Université de Versailles Saint Quentin-en-Yvelines)

On souhaite dans cet atelier s'interroger sur l'interaction des voix au sein du texte littéraire. On s'intéressera aussi à la relation entre les voix du texte et le lecteur, dans la mesure où elle illustre un rapport de force se jouant avec une intensité toute particulière dans les littératures dites minoritaires au sein du paysage littéraire étasunien. Parce qu'il s'oppose parfois, à travers différents

³ "Plato's Aesthetics", *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. First published Fri Jun 27, 2008; substantive revision Mon Jun 22, 2020

⁴ Karl Marx, *Das Kapital*, Volume I, 1867. See also: Lukács, Georg, "Reification and the Consciousness of the Proletariat," in *History and Class Consciousness*, Rodney Livingstone (trans.), Cambridge, MA: MIT Press, 1971, pp. 83–222.

dispositifs, à une conception dominante de la littérature aux Etats-Unis, le texte donne le pouvoir au lecteur qui trouve dans la ou les voix du texte un écho à celles qui se font entendre en lui ou en elle.

La lecture constitue un espace dans lequel de multiples dynamiques de pouvoir sont à l'œuvre. L'accès à la lecture, en effet, ne revêt aucune forme d'évidence au sein de certaines communautés minoritaires de la société américaine. Dans son discours de 2003 au siège des Nations Unies à New York, le directeur général de l'UNESCO, Koïchiro Matsuura, martèle que l'accès à la lecture « libère les gens de l'ignorance et de l'exclusion » (rappelant ainsi la phrase célèbre de Frederick Douglass¹) et permet « aux opprimés de trouver leur voie. » Il fait ici écho aux réflexions développées par le pédagogue brésilien Paulo Freire dans sa *Pédagogie des opprimés* (1968), qui constituent l'inspiration principale des théories de l'empouvoirement de l'individu par l'éducation. Les travaux de Freire ont été à l'origine des écrits de bell hooks sur l'exclusion découlant de l'incapacité de lire. Toutefois, si la question de l'accès à la lecture illustre bien la dynamique entre oppresseur et opprimé, elle ouvre aussi la possibilité de renverser ou de désamorcer ce rapport de force. L'alphabetisation constitue une des voies possibles de l'émancipation de l'individu opprimé, voire une de ses conditions *sine qua non*.

Il nous semble que le texte littéraire, plus que tout autre, est en mesure de devenir un lieu d'accès au pouvoir, particulièrement dans le contexte où la culture, malgré l'ouverture qu'elle a connue ces dernières décennies, repose encore sur des dynamiques parfois considérées comme oppressives. Si le texte littéraire est, selon Michel de Certeau, facteur d'émancipation du sujet lecteur, pour Northrop Frye il est à même « d'éduquer et d'améliorer l'imagination » (134). Cet empouvoirement par l'accès à la littérature est prolongé par le rapport qui s'établit alors entre le lecteur et le texte. Eric Athenot parle par exemple d'un dialogue entre la persona de l'auteur d'une part, et le lecteur qui s'approprie le texte en se substituant au lecteur désiré (21) d'autre part. Le philosophe Peter Szendy, quant à lui, décrit la lecture du texte littéraire comme le lieu d'une « microphysique du pouvoir », terme emprunté à Foucault (31), ou encore d'une « micropolitique », citant ici Deleuze et Guattari (260) : dans la lecture se jouent des rapports de domination constants entre plusieurs voix de part et d'autre du texte qu'il revient au lecteur d'identifier et de faire résonner.

On voudrait suggérer que les mécanismes d'émancipation du lecteur reposent sur un rapport établi entre ces différentes voix qu'il est sommé, selon Peter Szendy, de rassembler au moment de l'acte de lecture. Cet emprunt à Heidegger fait écho à la théorie de la « lecture déliée » d'André Green pratiquée par le lecteur attentif aux « fils » (37) tissés dans le texte, rappelant les différentes voix qui s'y entrecroisent. Pour André Green comme pour Michel de Certeau, le lecteur devient créateur en opérant une « liaison » de ces différents fils. Le lecteur devient alors acteur de l'expérience de lecture.

Peter Szendy propose que l'acte de lecture est aussi à l'origine d'une démultiplication des voix chez le lecteur lui-même : chaque expérience de lecture fait résonner en lui des « voix hypophoniques », « infra-voix » ou « voix du dedans » qui sont autant de réponses internes faites par le lecteur aux sollicitations du texte littéraire (71-72). Quoique qualifiées de « fantômes », « spectrales » et « revenantes » (35-36), car identifiables seulement par intermittence, elles entrent parfois dans un rapport conflictuel avec les voix diégétiques et métadiégétiques. On souhaiterait proposer que cela est particulièrement le cas lors de la lecture de textes écrits par des auteurs appartenant à des communautés qui, à travers l'histoire, ont été opprimées et considérées comme minoritaires.

On pourra ainsi s'intéresser aux thématiques, notions et auteurs suivants, sans que cela ne constitue une liste exhaustive :

- La polyphonie, l'intertextualité et le palimpseste en tant que jeux avec les codes d'une littérature considérée comme dominante et qui permettent d'en interroger les limites. C'est par exemple à travers le travail de l'écart et de la superposition, que les auteurs questionnent le volume et l'intensité des différentes voix qui font le texte, et les modalités selon lesquelles elles interagissent avec celle(s) du lecteur. On pense ici à des auteurs comme Ocean Vuong,

¹ "Once you learn to read, you will be forever free" in *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, 1845.

dont l'œuvre poétique entre en dialogue avec une double culture et les voix familiales qui s'y rapportent, invitant ainsi le lecteur à s'interroger sur la valeur d'un pouvoir épistémique construit par les différents niveaux auxquels le texte peut se lire, s'entendre et se comprendre.

- Qu'est le canon littéraire ? Est-il le fruit d'une seule voix, ou de voix qui se font entendre à l'unisson ? Quel est le rapport (de force) entre canon littéraire et littérature dite « de genre » ? Quel empouvoirement pour le lecteur de cette dernière ? Quelles voix discordantes et nouvelles s'élèvent chez le lecteur d'une littérature hybride ? On pense par exemple ici à l'afrofuturisme de Samuel R. Delany ou de Octavia E. Butler, dans la mesure où sa pratique d'un renversement intra-, para- et métadiégétique des rapports de domination par la mise en valeur des voix minoritaires encourage l'empouvoirement du lecteur à travers des phénomènes d'identification voire d'appropriation.
- Le pastiche, l'hommage, et la caricature : comment les voix minoritaires utilisent voire imitent les voix dominantes du canon littéraire afin de créer des œuvres qui permettent de faire émerger des voix différentes chez le lecteur ? On pourra s'intéresser aux textes de Viet Thanh Nguyen qui utilise les codes du roman d'espionnage dans *The Sympathizer* (2015) afin d'inviter le lecteur à adopter le temps de la lecture un point de vue non-dominant de l'histoire et donc à identifier ses propres biais de lecture.
- Le rapport des voix aliénées et aliénantes dans l'œuvre de fiction, et l'écho de leur conflit dans l'expérience de lecture qui pose la question du rapport entre lecture de la chose politique et constitution d'une politique de la lecture, mais aussi celle de l'identité du lecteur. On peut citer le roman *Abundance* de Jakob Guanzon (2021), dont la prose, la langue et même le paratexte témoignent du combat constant d'Henry, Philippino-américain vivant dans sa voiture avec son fils, pour survivre. En effet, on pourrait ici s'interroger sur la participation du lecteur aux mécanismes de la « micropolitique » (pour reprendre le terme deleuzien) qui se joue dans le texte : puisque l'œuvre met au jour des dynamiques oppressives qui se déploient jusque dans le langage, l'acte de lecture peut devenir une forme de contre-pouvoir puisqu'il permet la vocalisation de l'expérience de l'opprimé.
- On pourra s'intéresser aux scènes de lecture (vocalisée ou non) dans la mesure où elles mettent en jeu le rapport entre voix vocalisée(s) et voix intériorisées ou tuées. Comment cette médiation entre le texte et le lecteur influence-t-elle le rapport de ce dernier aux voix du texte ? Entraîne-t-elle une forme d'ambivalence ou de dichotomie dans l'expérience de lecture ? Ou au contraire permet-elle une réconciliation voire un assemblage des différentes voix ?

Les propositions de 300 mots accompagnées d'une courte biographie sont à envoyer avant le 19 janvier 2024 à Maud Bougerol (maud.bougerol@gmail.com) et Christelle Ha Soon-Lahaye (christelle.ha-soon-lahaye@uvsq.fr).

Panel #17

Empowered/ing voices: Power plays in the literary text.

Maud Bougerol (Université de Rouen) and Christelle Ha Soon-Lahaye (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)

This panel aims at analyzing on the interaction of the voices in the literary text. The relationship between these voices and the reader will also be the focus of the panel, insofar as it shows the existence of a power struggle, especially in fictions written by authors considered to be minority voices in American literature. These very texts give power to the reader insofar as they use various devices to oppose a dominant vision in American literature. The empowerment of the reader comes from their ability to find in the voices of the text an echo to those that resonate within them.

Power is undeniably at stake when it comes to reading. In the United States, access to reading is sometimes problematic for minorities. In his 2003 speech at the United Nations headquarters in New York, the former Director-General of UNESCO, Koïchiro Matsuura, echoing Frederick

Douglass's famous statement¹, declared that reading frees people from ignorance and exclusion, and allows the oppressed to find their path in life. Matsuura's words are reminiscent of Brazilian education specialist Paulo Freire's *Pedagogy of the Oppressed* (1968) which proved to be one of the main inspirations of the theory of the individual's empowerment through education. Freire's work inspired bell hook's writings on illiteracy and exclusion. Unequal access to reading is a telling illustration of the power imbalance between oppressor and oppressed; addressing this inequality might be a way to reverse or alleviate it. Literacy thus makes up one of the possible ways or even requisites to empower the oppressed.

It seems that literature might be particularly empowering for the reader given that culture at large is still pervaded by potentially oppressive dynamics despite having considerably opened up to minority voices in the last decades. Indeed, according to Michel de Certeau, for the reading subject the text is a tool for emancipation; Northrop Frye sees it as a source of education that may improve one's imagination (134). The relationship that is established between the text and the reader further elaborates their empowerment through literature. For example, Eric Athenot defines this connection as a dialogue between the author's persona and the reader: the latter seizes the text by taking the place of the "longed-for reader" (21). As for philosopher Peter Szendy, "microphysics of power" or "micropolitics" – the first phrase is borrowed from Foucault (31) and the second from Deleuze and Guattari (260) – are at stake when one reads a text: several voices on either side of the text struggle for power, and the reader is tasked with identifying them and making them heard.

The empowerment of the reader thus seems to stem from the relationship they establish between the different voices of the text; according to Szendy, the purpose of the act of reading is to unify these voices. This idea of gathering, borrowed from Heidegger, echoes André Green's theory of the "lecture déliée" or "unbound reading": a reading practice characterized by a close attention paid to the "threads" (37) woven into the text – an image that calls the various intertwined voices of the text to mind. For André Green and Michel de Certeau, the reader plays an active role in the reading experience by performing a "reliasion" or "new bond" between the different previously identified threads, thus becoming a creator himself.

Peter Szendy suggests that the act of reading also leads to the multiplication of the voices coming from *within* the reader: he suggests that every reading experience invokes "hypophonic voices", "infra-voices" or "voices from within" which are the reader's internal responses to the invitations of the text (71-72). Szendy describes them as "ghostly", "spectral" or "haunting" (35-36) because they are only intermittently identifiable. They interact with the diegetic and metadiegetic voices and may even clash with them sometimes. This panel aims at showing that texts written by minority authors whose communities have suffered from oppression throughout history stimulate this interaction of voices.

The following authors, notions, and themes may be discussed, although the list is non-exhaustive:

- The practice of polyphony, intertextuality, and palimpsest to deviate from the codes of mainstream literature and to question its limits. Ocean Vuong's poetic work, by initiating a conversation between two cultures and their corresponding familial voices, is an example of how authors may play with gaps and layering in the prose to modulate the intensity of its voices and to stimulate the reader's interaction with them. The latter is thus invited to wonder about the value of a form of epistemic power made up of the reading(s) and understanding(s) of the different levels of the text.
- What is the literary canon? A singular voice, or several voices in perfect unison? What are the characteristics of the power imbalance between the literary canon and genre fiction? To what extent is the reader of the latter type empowered? Which new and singular voices interact with and within the reader of hybrid literary genres? The study of Samuel R. Delany's or Octavia E. Butler's Afrofuturist works may contribute to answering these questions insofar as its valorization of minority voices leads to an intra-, para- and metadiegetic reversal of the power

¹ "Once you learn to read, you will be forever free" in *Narrative of the Life of Frederick Douglass*, 1845.

struggle that, in turn, generates the empowerment of the reader through processes of identification and appropriation.

- The practice of pastiche, homage, and caricature: how do minority voices use or even mimic those of the literary canon to create fictions that encourage different voices to rise up? The work of Viet Thanh Nguyen may illustrate this issue as he is diverting the codes of the spy novel in *The Sympathizer* (2015) to invite the reader to adopt a nondominant point of view on history and to identify their own reading biases.
- The relationship between alienated and alienating voices in fiction and the replication of their conflict in the reading experience opens up a reflection on the dynamic between reading about politics and the politics of reading, as well as on the identity of the reader. An example of this might be found in Jakob Guanzon's novel *Abundance* (2021) whose prose, language and even paratext are a testament to the constant struggle of Henry, a Filipino-American father living in his car with his son, to survive. Indeed, the reader's participation in the mechanisms of "micropolitics" – to reuse the Deleuzian term – at play in the text might be of interest: since oppressive dynamics suffuse the text down to its language, the act of reading may become a form of counter-power insofar as it vocalizes the experience of the oppressed.
- Reading scenes might also be of interest insofar as they show the relationship between vocalized and internalized or quiet voice(s). How does this mediation between the text and the reader influence the relationship of the latter with the voices of the text? Does it generate a form of ambivalence or a dichotomy in the reading experience? Or, on the contrary, does it lead to a reconciliation or even a blend of the different voices?

Proposals (300-word abstracts accompanied by a short biography) must be sent by January 19, 2024 to Maud Bougerol (maud.bougerol@gmail.com) and Christelle Ha Soon-Lahaye (christelle.ha-soon-lahaye@uvsq.fr).

Bibliographie sélective / Selective bibliography

ATHENOT, Eric, "I show the size is only development": The Poetics of Relation in "Song of Myself", *Revue française d'études américaines*, 2016/2, vol. 147, no. 2, 2016, p. 15-26.

BELL HOOKS, *Teaching to Transgress: Education as the Practice of Freedom*, Routledge, New York, 1994.

BLANCHOT, Maurice, « Lire », *L'Espace littéraire*, Gallimard, Paris, 1955.

DE CERTEAU, Michel, « Lire : un braconnage » [1978], *L'Invention du quotidien*, vol. I : *Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990.

DE CERTEAU, Michel, « La lecture absolue (Théorie et pratique des mystiques chrétiens : XVIe-XVIIe siècles) », in DÄLLENBACH, Lucien et RICARDOU, Jean (Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle), *Problèmes actuels de la lecture*, Clancier-Guénéaud, coll. « Bibliothèque de Signes », Paris, 1982, p. 65-80.

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Mille plateaux*, Minuit, Paris, 1980.

DVORÁK, Marta, "Contemporary Indian Fiction and the Dynamics of Cross-Cultural Collocation", *Études anglaises*, vol. 62, no. 3, 2009, p. 358-369.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975.

FREIRE, Paulo, *La pédagogie des opprimés* [1968], Argone, Paris, 2021. / FREIRE, Paulo. *Pedagogy of the Oppressed*. London: Penguin, 1970.

FRYE, Northrop, *The Educated Imagination*, Indiana University Press, Bloomington, 1964.

GREEN, André, « La déliaison », *Littérature*, n° 3, Octobre 1971, Armand Colin, Paris, p. 33-52.

SZENDY, Peter, *Pouvoirs de la lecture*, La Découverte, Paris, 2022.

TALLY, Robert J., "Power to the Educated Imagination!: Northrop Frye and the Utopian Impulse", 2013.

PRIVAT, Jean-Marie, « 7 Socio-logiques des didactiques de la lecture », Jean-Louis Chiss éd., *Didactique du français. Fondements d'une discipline*, De Boeck Supérieur, Paris, 2014, p. 119-134.

Atelier 18

Comment la fiction spéculative peut-elle illustrer et questionner les dynamiques de pouvoir ?

Mélanie Joseph-Vilain (Université de Bourgogne), Indiana Lods (Université de Bourgogne) et Marine Paquereau (Université de Bourgogne)

La littérature spéculative a tendance à être définie en opposition à la littérature réaliste, qui serait le genre littéraire privilégié pour examiner la réalité et les relations de pouvoir qui la sous-tendent.¹ Aussi les fictions science-fictionnelles, post-apocalyptiques, dystopiques et utopiques, ainsi que l'horreur et la fantasy ont-elles longtemps été qualifiées de littératures dites « de genre » (par opposition aux littératures classiques, perçues comme plus légitimes au sein du monde littéraire) et d'évasion (et par conséquent trop éloignées des questions de société pour être à même de les penser). Anne Besson souligne pourtant le potentiel réflexif et politique des littératures de l'imaginaire, porteuses de « pouvoirs de l'enchantement » :

Contre une idée reçue qui lie encore les littératures de l'imaginaire et les pratiques culturelles qui leur sont associées [...] à une 'évasion' loin des dures réalités de l'existence [...] les exemples sont pourtant nombreux et anciens qui montrent au contraire une forte association de ce domaine culturel et d'usages éthiques et politiques: vecteurs de valeurs et d'idéologie, comme le sont de manière plus générale les produits culturels 'populaires' ou 'de masse', leurs spécificités - la projection d'autres possibles - les associent également à des forces de propositions, susceptibles de contourner ou subvertir les normes en vigueur.²

Par exemple, dans la dystopie, « le motif le plus persistant est incontestablement la question politique, au sens étymologique (polis, la cité) : quelles modalités pour le vivre ensemble, quelles dispositions communes et quels systèmes privilégier ? »³ Mais la dystopie n'a pas le monopole du traitement littéraire des questions politiques au sens large. Les fictions d'apocalypse, elles aussi, « inventent une forme contemporaine de tragédie qui place l'humanité sous son propre regard critique. »⁴ Dystopies, utopies et fictions post-apocalyptiques sont toutes génératrices de modèles à suivre ou à éviter, dans le but de mettre en garde contre les dérives du pouvoir dans le monde extradiégétique. Ces genres spéculatifs sont devenus une forme privilégiée, mondiale et populaire de contre-récits au vingt-et-unième siècle, comme en témoigne le succès des romans de Margaret Atwood, remettant en cause l'hégémonie du réalisme comme moyen de représenter la société au présent. La science-fiction, loin de se limiter au cliché des « space-operas », permet également d'interroger le pouvoir en en déformant les traits⁵ et ainsi d'aiguiser le regard du lecteur, l'entraînant

¹ Aux Etats-Unis, le réalisme est né de la volonté de proposer un art social, comme le rappellent Ruland et Bradbury en s'appuyant sur les déclarations du chantre du genre William Dean Howells: « 'The art of fiction has in fact become a finer art in our day than it was with Dickens or Thackeray,' Howells claimed, writing now of his other eminent friend, Henry James. By 'finer art' Howells meant a more precise and detailed art, an art responsive to social necessity. For Howells insisted that America was no longer to be written as timeless myth, a state of nature, a Hawthornean 'romance,' but as a changing social mechanism very much in process that required the detailed understanding of the new novel. » (Richard Ruland et Malcolm Bradbury. *From Puritanism to Postmodernism*. New York: Penguin, 1991, p. 204)

² Anne Besson, *Les Pouvoirs de l'enchantement. Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction*. Paris: Vendémiaire, 2021, p. 9.

³ Laurent Bazin, *La Dystopie*. Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, 2019, p. 47.

⁴ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*. L'horizon des possibles. Paris: La Découverte, 2019, p. 11.

⁵ Darko Suvin, *Metamorphoses of Science Fiction: on the Poetics and History of a Literary Genre*. New Haven: Yale University Press, 1979.

dans un processus de révision (historique, identitaire et artistique) du récit, et par extension, de la réalité.⁶

Si les premiers récits de science-fiction, inspirés en partie des récits de voyage, ont véhiculé des représentations et enjeux colonialistes et impérialistes⁷, des minorités se revendiquant du mouvement afrofuturiste tel qu'il a été théorisé notamment par Mark Dery⁸ et Kodwo Eshun⁹ se sont réapproprié le genre. Les conventions de ce dernier (et d'autres genres spéculatifs, comme la dystopie qui permet aussi d'interroger le passé ou le présent à des fins de critique sociale et/ou politique) sont utilisées afin de déjouer les représentations raciales produites et véhiculées par les sciences occidentales, tout en explorant les points de convergence entre l'histoire des afro-descendants et les tropes de la science-fiction (les raptés de populations africaines par des hommes venus d'ailleurs, la traversée de l'Atlantique en vaisseaux vers des terres étrangères pour y être réduits en esclavage, les tentatives d'effacement des mémoires et cultures africaines).

De nombreux artistes, afrofuturistes ou non, utilisent ainsi des codes de la science-fiction sur un mode contestataire pour remettre en cause des normes et des historiographies oppressives, y compris celles des genres littéraires dont les contours se brouillent au nom de la liberté de créer. Genre, sexualité, « race », classe et rapport au non-humain sont autant de thèmes que peuvent aborder les littératures spéculatives sous des prismes novateurs, et dont les groupes minorisés peuvent s'emparer pour explorer, questionner, dénoncer, et imaginer d'autres manières d'être au monde.

Aussi la littérature peut-elle constituer un puissant contre-pouvoir et influencer le réel :

Les énoncés politiques ou littéraires font effet dans le réel. Ils définissent des modèles de parole ou d'action mais aussi des régimes d'intensité sensible. Ils dressent des cartes du visible, des trajectoires entre le visible et le dicible, des rapports entre des modes de l'être, des modes du faire et des modes du dire. Ils définissent des variations des intensités sensibles, des perceptions et des capacités des corps.¹⁰

Si elle contribue à produire des représentations moins stéréotypées, plus inclusives et empouvoirantes illustrant le « fonctionnalisme fort » de la littérature dans ses dimensions « cognitive, anthropologique et politique »¹¹, la littérature spéculative est engagée à plus d'un titre, notamment en agissant directement sur le réel de manière tangible.

La série des *Paraboles* d'Octavia Butler est fréquemment citée comme une source d'inspiration – elle figure notamment dans *When they Call you a Terrorist: a Black Lives Matter Memoir* (2018) de Patrisse Khan-Cullors et Asha Bandele, fondatrices du mouvement Black Lives Matter –. Butler prête également son nom à *Octavia's Brood* (2015), un recueil de récits spéculatifs écrits par des activistes, à l'initiative d'Adrienne Maree Brown et de Walidah Imarisha. Ces histoires, regroupées sous l'appellation « visionary fiction », ont pour but de décoloniser l'imagination tout en favorisant la justice sociale.

Le mouvement afrofuturiste a aussi permis de rendre visible des figures historiques et artistiques que l'histoire avait oubliées, contribuant ainsi à une connaissance plus juste et plus fine de

⁶ Samuel R. Delany, *The Jewel-Hinged Jaw: Notes on the Language of Science Fiction*. Middletown, Conn: Wesleyan University Press, 2009, p. 5.

⁷ Jessica Langer, *Postcolonialism and Science Fiction*. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan, 2011. John Rieder, *Colonialism and the Emergence of Science Fiction*. Middletown, Conn: Wesleyan University Press, 2008.

⁸ Mark Dery, « Black to the Future: Interviews with Samuel R. Delany, Greg Tate, and Tricia Rose ». *South Atlantic Quarterly* 92, n° 4 (1 octobre 1993): 735-78. <https://doi.org/10.1215/00382876-92-4-735>.

⁹ Eshun, Kodwo, « Further Considerations of Afrofuturism ». *CR: The New Centennial Review* 3, n° 2 (2003): 287-302. <https://doi.org/10.1353/ncr.2003.0021>.

¹⁰ Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*. Paris: La Fabrique, 2000, p. 62.

¹¹ Alexandre Gefen, *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention. Les essais*. Paris: Editions Corti, 2021, p. 200.

l'histoire et des sciences¹², institutions fonctionnant de pair avec le pouvoir¹³, et influence même de nouvelles pratiques, dans le domaine juridique¹⁴.

Cet atelier n'a pas vocation à se limiter à l'analyse de productions ultracontemporaines mais pourra s'intéresser à des œuvres moins récentes, dans l'optique d'apporter une perspective diachronique à la discussion, qui se trouverait enrichie par des communications autour des questions et des points suivants :

- La littérature spéculative devient-elle un moyen privilégié d'articulation de la pensée en lien avec les dynamiques de pouvoir ? Permet-elle d'atteindre un lectorat plus large que d'autres formes d'écriture ? Au contraire, son succès grandissant risque-t-il de limiter sa force contestataire ? La fiction spéculative devient-elle un outil marketing ? Des communications portant sur les stratégies d'édition et de commercialisation de la littérature spéculative pourraient offrir une perspective complémentaire à la réflexion sur l'engagement et les rapports de pouvoir au sein de ce genre.
- Comment la fiction spéculative produit-elle des contre-récits et des représentations allant à l'encontre des normes établies, qu'elles soient de genre, de sexualité, de « race », de classe, et de hiérarchie entre l'humain et le non-humain ? Les approches en lien avec l'écocritique seront les bienvenues.
- En sus de mouvements tels que l'afrofuturisme, existe-t-il d'autres genres spéculatifs dont s'emparent les groupes minorisés ? Le succès de l'afrofuturisme plonge-t-il dans l'ombre d'autres mouvements, d'autres voix nord-américaines ?
- A l'image de la controverse en lien avec les « Sad Puppies » suite à l'obtention du prix Hugo par N. K. Jemisin en 2015 pour le premier volet de sa trilogie *The Broken Earth*¹⁵, la littérature spéculative fait-elle face à un regain d'œuvres plus conservatrices et réactionnaires, écrites en réponse à la mise en lumière d'auteur.e.s racisé.e.s ou minorisé.e.s ?
- Les contributions sur la dissolution des barrières génériques au sein de la littérature spéculative¹⁶, sur la tension entre réalité et fiction au sein de la littérature spéculative, et sur la littérature spéculative en tant que « contre-littérature »¹⁷ trouveront également leur place au sein de cet atelier.

Les propositions de communication (200-250 mots), accompagnées d'une courte présentation bibliographique (70-100 mots) devront être envoyées avant le 19 janvier 2024 à Indiana.lods@u-bourgogne.fr, marine.paquereau@u-bourgogne.fr et melanie.joseph-vilain@u-bourgogne.fr

Panel #18

How can speculative fiction stage and question power dynamics?

Mélanie Joseph-Vilain (Université de Bourgogne) - Indiana Lods (Université de Bourgogne) - Marine Paquereau (Université de Bourgogne)

Speculative literature tends to be defined in opposition to realism, which is supposed to be a particularly relevant genre for the study of reality and the power relations underlying it¹. Science

¹² Reynaldo Anderson et Charles E. Jones, éd., *Afrofuturism 2.0: The Rise of Astro-Blackness*. Lanham, MD: Lexington Books, 2015.

¹³ Michel Foucault, *Surveiller et punir – Naissance de la prison*. Paris: Gallimard, 1975.

¹⁴ I. Bennett Capers, « Afrofuturism, Critical Race Theory, and Policing in the Year 2044 ». *Faculty Scholarship* 94, n° 1 (1 avril 2019), p. 1-60. Ngozi Okidegbe, « Of Afrofuturism, Of Algorithms ». *Critical Analysis of Law* 9, n° 1 (26 mars 2022), p. 35-48.

¹⁵ <https://www.vox.com/2018/8/21/17763260/n-k-jemisin-hugo-awards-broken-earth-sad-puppies>

¹⁶ Gary K. Wolfe, *Evaporating Genres: Essays on Fantastic Literature*. Middletown, Conn: Wesleyan University Press, 2011.

¹⁷ Bernard Mouralis, *Les Contre-littératures*. Paris: Hermann, collection « Fictions pensantes » (2e édition), 2011.

¹ In the United States, realism has stemmed from a desire to propose a social art form, as Ruland and Bradbury explain by quoting realist writer William Dean Howells: “The art of fiction has in fact become a finer art in our day than it was

fiction, postapocalyptic fiction, dystopia, utopia, as well as horror and fantasy, have thus long been defined as “genre” literature (as opposed to classical literature, perceived as more legitimate in the literary world) and escapist fiction (therefore too far removed from social issues to be able to think about them).

Yet Anne Besson underlines the reflexive and political potential of literatures of the imagination, which are imbued with “powers of enchantment”:

In opposition to a common misconception still linking literatures of the imagination and the cultural practices associated with them [...] to an ‘escape’ from the harsh realities of life [...], many longstanding examples show, on the contrary, a strong association between that cultural field and ethical and political uses: as vectors of values and ideology, as are 'popular' or 'mass' cultural products more generally, their specific features - the projection of other possible worlds - also associate them with creative forces capable of circumventing or subverting the norms in place².

For instance, in dystopian fiction, “the most persistent motif is undoubtedly the political question, in the etymological sense (polis, the city): what organization should we adopt to live together? What common arrangements and what systems should be favored³?” Dystopia, however, is not the only literary genre tackling political issues in the broadest sense. Apocalyptic fiction, too, “invents a contemporary form of tragedy that places humanity under its own critical gaze⁴.” Dystopias, utopias and postapocalyptic fictions all generate models to be followed or avoided, with the aim of warning against the excesses of power in the extradiegetic world. Such speculative genres have become a privileged, global and popular form of counter-narratives in the twenty-first century, as evidenced by the success of Margaret Atwood’s novels, and they challenge the hegemony of realism as a means of representing present-day society. Science fiction, far from being limited to the “space opera” stereotype, enables the writer to question the power in place by distorting its features⁵, thus sharpening the reader’s gaze and encouraging them to operate a (historical, identity-related, artistic) revision of the narrative, and by extension of reality⁶.

While the first science fiction novels, partly inspired by travel narratives, conveyed colonialist and imperialist representations and concerns⁷, minorities belonging to the Afrofuturist movement, as theorized by Mark Dery⁸ and Kodwo Eshun⁹ in particular, have reappropriated the genre. The conventions of the latter (and of those of other speculative genres, such as dystopia, which also questions the past or the present for social and political purposes), are used to thwart the racial representations produced and conveyed by Western sciences, as well as to explore the points of convergence between the history of Afro-descendants and the tropes of science fiction (the abduction

with Dickens or Thackeray,’ Howells claimed, writing now of his other eminent friend, Henry James. By ‘finer art’ Howells meant a more precise and detailed art, an art responsive to social necessity. For Howells insisted that America was no longer to be written as timeless myth, a state of nature, a Hawthornean ‘romance,’ but as a changing social mechanism very much in process that required the detailed understanding of the new novel.” (Richard Ruland and Malcolm Bradbury. *From Puritanism to Postmodernism*. New York: Penguin, 1991, p. 204)

² Anne Besson, *Les Pouvoirs de l’enchantement. Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction*. Paris: Vendémiaire, 2021, p. 9, our translation.

³ Laurent Bazin, *La Dystopie*, Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, 2019, p. 47, our translation.

⁴ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d’apocalypse*. L’Horizon des possibles, Paris: La Découverte, 2019, p. 11, our translation.

⁵ Darko Suvin, *Metamorphoses of Science Fiction: on the Poetics and History of a Literary Genre*. New Haven: Yale University Press, 1979.

⁶ Samuel R. Delany, *The Jewel-Hinged Jaw: Notes on the Language of Science Fiction*. Middletown, Conn: Wesleyan University Press, 2009, p. 5.

⁷ Jessica Langer, *Postcolonialism and Science Fiction*. Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan, 2011. John Rieder, *Colonialism and the Emergence of Science Fiction*. Middletown, Conn: Wesleyan University Press, 2008.

⁸ Mark Dery, “Black to the Future: Interviews with Samuel R. Delany, Greg Tate, and Tricia Rose”. *South Atlantic Quarterly* 92, n° 4 (1 octobre 1993): 735-78. <https://doi.org/10.1215/00382876-92-4-735>.

⁹ Eshun, Kodwo, “Further Considerations of Afrofuturism”. *CR: The New Centennial Review* 3, n° 2 (2003): 287-302. <https://doi.org/10.1353/ncr.2003.0021>.

of African populations by men from elsewhere, the crossing of the Atlantic to foreign lands to be enslaved, the attempts to erase African memories and cultures).

Many artists, whether they be Afrofuturist or not, thus use the codes of science fiction in a protest mode to question oppressive norms and historiography, including those of literary genres whose boundaries are blurred in the name of creative freedom. Gender, sexuality, race, class and the relationship between the human and the non-human are all themes that speculative literature addresses with an innovative perspective, and that minorities can seize to explore, challenge, denounce and imagine other ways of being in the world.

Literature can therefore become a powerful counter-power and influence reality:

Political statements and literally locutions produce effects in reality. They define models of speech or action but also regimes of sensible intensity. They draft maps of the visible, trajectories between the visible and the sayable, relationships between modes of being, modes of saying, modes of doing and making. They define variations of sensible intensities, perceptions, and the abilities of bodies¹⁰.

While it helps to produce less stereotyped, more inclusive and empowering representations testifying to literature's "high functionalism" in its "cognitive, anthropological and political"¹¹ dimensions, speculative literature is committed in more ways than one, notably because it has a direct and tangible impact on reality.

Octavia Butler's *Parables* series is often mentioned as an inspiration, for instance in *When they Call you a Terrorist: a Black Lives Matter Memoir* (2018) by Patrisse Khan-Cullors and Asha Bandele, co-founders of the Black Lives Matter Movement. Butler's name is also used in the title of *Octavia's Brood* (2015), a collection of speculative narratives written by activists and edited by Adrienne Maree Brown and Walidah Imarisha. These stories, collected under the label "visionary fiction", aim at decolonizing imagination and promoting social justice.

The Afrofuturist movement has also reinforced the visibility of historical and artistic figures who had been forgotten or erased, thus fostering the emergence of a better and finer knowledge of history and sciences¹² – two fields shaped by power and hierarchies –, and it even leads to new practices in the legal field¹³.

The present panel/workshop will not be focused on ultracontemporary fiction only but it will welcome contributions about less recent works, with a view to adding a diachronic perspective to the reflection. Papers could revolve around some of the following themes or questions:

- Does speculative fiction become a privileged tool to express ideas linked to power dynamics? Can it reach a wider readership than other forms would? Or on the contrary, could its growing popularity hinder its capacity to express dissent? Does speculative fiction become a mere marketing tool? In that regard, papers examining the strategies used to publish and sell speculative fiction could usefully complement our reflection about commitment and power relationships in the genre.
- How does speculative fiction create counter-narratives, and representations which challenge established norms in the fields of gender, sexuality, race, class, or hierarchies between the human and the non-human? Ecocritical approaches would be a welcome contribution to explore these issues.

¹⁰ Jacques Rancière, *The Politics of Aesthetics. The Distribution of the Sensible*. Trans. Gabriel Rockhill. London and New York: Continuum, 2004, p. 39.

¹¹ Alexandre Gefen, *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention. Les essais*. Paris: Editions Corti, 2021, p. 200.

¹² Reynaldo Anderson and Charles E. Jones, eds., *Afrofuturism 2.0: The Rise of Astro-Blackness*. Lanham, MD: Lexington Books, 2015.

¹³ I. Bennett Capers, "Afrofuturism, Critical Race Theory, and Policing in the Year 2044". *Faculty Scholarship* 94. 1 (1 avril 2019), p. 1-60. Ngozi Okidegbe, "Of Afrofuturism, Of Algorithms". *Critical Analysis of Law* 9.1 (26 mars 2022), p. 35-48.

- Apart from movements such as Afrofuturism, do minorities use or create other speculative genres? Does Afrofuturism's popularity leave space for other Northern American movements or voices or, on the contrary, does it prevent them from emerging or becoming visible?
- Similarly to what happened with the "Sad Puppies" controversy after N. K. Jemisin was awarded the Hugo Prize in 2015 for the first volume of her *Broken Earth* trilogy¹⁴, is speculative fiction confronted to the rise of more conservative, or reactionary, works written in reaction to the growing visibility of writers from various minorities?
- Contributions focusing on the disintegration of generic boundaries in speculative fiction¹⁵, on the tension between reality and fiction in speculative fiction, and on speculative fiction as a "counter-literature" will also be welcome.

Please send proposals (200-250 words) and a short bio-bibliographical presentation (70 to 100 words) by January 19, 2024 to indiana.lods@u-bourgogne.fr, marine.paquereau@u-bourgogne.fr and melanie.joseph-vilain@u-bourgogne.fr.

Atelier 19

Littérature sous influence : stratégies textuelles de l'emprise

Nawelle Lechevalier-Bekadar (Université Bretagne Sud) et Pauline Pilote (Université Bretagne Sud)

On entend communément par « emprise » l'ascendant problématique qu'un sujet exerce sur un autre traçant les contours d'une relation à la fois asymétrique et mortifère. Le mot appartient initialement au lexique du droit et définit l'action d'exproprier les propriétaires d'un bien pour le restituer au domaine public. Ainsi, l'emprise a d'abord à voir avec la délimitation d'un territoire que l'on extorque à l'autre pour le faire sien. On pourrait se demander en ce sens, si la dimension spatiale de l'emprise ne résonne pas avec le mouvement d'expansion coloniale de la jeune nation américaine, arrachant à la *wilderness* (et ses occupants), mais aussi aux empires coloniaux (espagnols, anglais, français) des morceaux de territoire qu'elle place progressivement sous son influence.

De fait, l'emprise, thème gothique par excellence, trouve à s'incarner dans des figures tyranniques de la littérature américaine dès ses débuts, à commencer par Carwin le ventrilogue démoniaque de *Wieland* (Brown) ou Lieutenant Montraville de *Charlotte Temple*, figure archétypale du *seduction novel* que le roman de Susanna Rowson a rendu populaire dans des États-Unis tout récemment indépendants. Ces avatars du *villain*, séduisant par son physique ou sa voix, reviennent dans la littérature américaine au fil des siècles, déclinés selon des rôles divers, celui du mari ou du (beau-)père abusif de *Lolita* (Nabokov) et *My Absolute Darling* (Tallent), du prédicateur manipulateur de *Father of Lies* (Evenson) ou de *The Devil All the Time* (Pollock), au psychanalyste pervers de *Asylum* (McGrath).

Nombre de romans évoquent des personnages (ici tous masculins) dans la toute jouissance de l'autorité qu'elles font peser sur leurs victimes, altérées, sidérées, sous le coup d'une mainmise qui relève autant de la saisie que du projet, comme le rappelle *imprehendere*, son étymon latin. Dès lors, toute forme d'*empowerment*, visé comme le moment ultime d'un mouvement dialectique d'émancipation, ne peut émerger qu'au terme d'une déprise, c'est-à-dire de l'affranchissement d'une emprise préalable.

La notion d'emprise met ainsi à l'honneur la question de la manipulation psychologique, souvent assurée par une maîtrise évidente du discours. Quelles sont, en ce sens, les formes rhétoriques et stylistiques de l'emprise ? Peut-on penser une esthétique de l'emprise ? Comment cette puissance

¹⁴ <https://www.vox.com/2018/8/21/17763260/n-k-jemisin-hugo-awards-broken-earth-sad-puppies>

¹⁵ Gary K. Wolfe, *Evaporating Genres: Essays on Fantastic Literature*. Middletown, Conn: Wesleyan University Press, 2011.

discursive trouve-t-elle à s'exprimer chez ses victimes ? Quelles sont les modalités discursives de l'emprise ? En ce sens, l'atelier pourra aussi être l'occasion d'envisager l'emprise sous le prisme du trauma pour se demander ce qu'est une histoire sous emprise, et comment cet ascendant se manifeste chez un sujet tyrannisé par son propre passé.

Nous pourrions également nous interroger sur la façon d'écrire l'emprise dans sa fertilité créatrice. En ce sens, certains romans, dans leur dispositif textuel même, semblent rejouer, sous une forme plutôt comique, le drame de l'emprise. On peut penser au narrateur de *Pale Fire* dont la parole vient intégralement phagocyter celle de l'auteur constituant une revanche malaisante du critique sur l'artiste, ou encore à *The Lifespan of a Fact*, qui se présente comme la version annotée par John Fingal de l'ouvrage de John D'Agata, et met donc en scène un débord de l'encadrement paratextuel qui lance un défi à l'autorité du texte d'origine. Peut-on approcher ces romans comme étant des textes sous emprise ? Un texte peut-il être sous l'emprise d'un narrateur, d'un autre texte ? Le terme ouvre aussi la question de savoir comment considérer les productions littéraires d'auteurs eux-mêmes sous l'empire de stupéfiants. Burroughs, Ginsberg ou Selby sont autant d'auteurs pour qui la prise de drogues et le pouvoir qu'elles exerçaient sur eux ont fait l'objet d'innovations à la fois formelles et thématiques. De fait, peut-on alors considérer qu'il y a un potentiel créateur à l'emprise ? L'imaginaire sous emprise est-il un imaginaire nécessairement limité ?

Ce sont toutes ces questions et d'autres encore que cet atelier souhaite soulever pour discuter et nuancer la notion d'emprise dans la littérature américaine, tous genres littéraires confondus et quelle que soit la période.

Les propositions (abstracts de 300 mots et courte bio-bibliographie) sont à envoyer directement à nawelle.lechevalier-bekadar@univ-ubs.fr et pauline.pilote@univ-ubs.fr avant le 19 janvier 2024.

Panel #19

A Literature under the influence: Exploring textual forms of ascendancy

Nawelle Lechevalier-Bekadar (Université Bretagne Sud) - Pauline Pilote (Université Bretagne Sud)

Being under the influence of someone else usually means that somebody exerts some kind of ascendancy over another person, delineating the contours of a relationship both asymmetrical and potentially fatal. In French, the word "emprise," if it now points first and foremost to a psychological hold, is initially a legal term, meaning the expropriation of a piece of land taken away from private owners to be placed back into public property. This notion is therefore to be thought of first in spatial terms, as a territory that is framed then taken away into someone else's property. One may therefore wonder if this spatial dimension could not recall the very history of the young American nation, as it seized and appropriated territories away from the wilderness (and its inhabitants) but also from the colonial empires (of France, Spain, Britain) to place them into the US hold.

The notion of hold is actually echoed in the literary field as the early American literature abounds with characters who exert such influence upon others – from Carwin the evil ventriloquist in *Wieland* (Brown), or *Charlotte Temple's* Lieutenant Montraville (Rowson), two archetypal villains either from Gothic literature or seduction novels. These figures, seducing others by their physique or their voices, recur through American literature from its post-revolutionary years to more contemporary novels, characterized as abusive husbands or (step-) fathers (Nabokov's *Lolita*, Tallent's *My Absolute Darling*), manipulative preachers (Evenson's *Father of Lies*, Pollock's *The Devil All the Time*), or perverse psychoanalysts (McGrath's *Asylum*).

Many novels thus feature (here overwhelmingly male) characters revelling in the absolute authority they exercise over their victims, who themselves experience alteration, sideration, or submission to a form of control that results both from an intention and a seizure, as can be heard in the Latin word *imprehendere* that eventually gave the French term "emprise." As such, any form of

empowerment, as the endpoint of a dialectical move towards emancipation, can only happen after a previous realization of and a breaking away from such influence.

Thinking about this psychological hold means grasping at the notion of manipulation, in particular through speech, as these characters exert their influence through an artful mastering of language. In that respect, what are the rhetorical and stylistic forms of a psychological hold? Is there a corresponding aesthetics? How do victims express such discursive control over them? Within that frame, this panel could look into trauma as the possible expression of a history under influence and explore how this ascendancy is expressed by a person governed by his or her own past.

This panel may also reflect on the creative potential of such ascendancy. Indeed, some novels re-enact, sometimes even comically, the struggle for influence through their textual form. One can think here for instance of Nabokov's *Pale Fire* where the narrator's voice gradually silences that of the author, the critic taking back control at the expense of the artist; or *The Lifespan of a Fact*, which reads as John Fingal's notes on John D'Agata's work, the paratextual frame gradually eating at the main text, challenging its authority in the process. Can these novels be seen as texts under influence? Can a text be under the influence of another text, of a narrator. The term also brings to mind literary works of authors themselves writing under the influence of drugs. Burroughs, Ginsberg, or Selby among others considered drugs or other substances as gateways towards formal and thematic innovations. With these in mind, can influence be seen as necessarily negative? Can it be liberating or even understood as a trigger for creation?

We invite proposals that examine literary texts from all periods of American literary history to answer and discuss these questions among others and to explore the notion of hold (*emprise*) through American literature.

Proposals must be sent directly to nawelle.lechevalier-bekadar@univ-ubs.fr et pauline.pilote@univ-ubs.fr by January 19, 2024.

Atelier 20

“Who’s Got the Power?” (The Powerpuff Girls) - Luttés de pouvoir au sein des musiques populaires

Paul-Thomas Cesari (Université Paul-Valéry Montpellier III), Simon Hierle (Université de Limoges) and Claude Chastagner (Université Paul-Valéry Montpellier III)

Au cours des cinquante dernières années, la recherche a fréquemment abordé la musique populaire comme un lieu de résistance aux structures sociales, politiques et économiques dominantes. C'est le cas de l'emblématique *Birmingham Centre for Contemporary Cultural Studies* (CCCS) fondé en 1964 par Stuart Hall et Richard Hoggart qui a exploré, sur la base de la théorie des *subcultures* développée dans les années 1920 à l'Université de Chicago, l'appropriation et la transformation par les jeunes de la classe ouvrière et de la classe moyenne des produits commerciaux qui leur sont proposés par l'industrie culturelle, affirmant que « la musique populaire est au cœur des modes de vie, de l'identification collective et des pratiques de résistance de la jeunesse » (Taylor 4). Les travaux ont également porté sur la « guérilla sémiologique » (Eco) qui a résulté de l'accaparement et de la commercialisation par les industries culturelles des musiques et des pratiques propres à ces *subcultures* et de leur transformation en « un produit d'une rentabilité exceptionnelle » (Drake 3). S'intéressant dans un premier temps aux jeunes hommes urbains et hétérosexuels, la recherche a progressivement abordé d'autres groupes en termes de genre, préférences sexuelles, classe sociale, appartenance ethnique et classe d'âge, mais l'hypothèse est restée la même : La musique populaire est un moyen d'affirmer et de revendiquer son pouvoir, qu'il s'agisse de celui des représentants de

l'économie de marché (maisons de disques, tourneurs, propriétaires de salles, journalistes, etc.), y compris le secteur dit « indépendant », des artistes, professionnels comme amateurs, ou enfin, celui des fans. Les artistes, pour leur part, ont volontiers recours à la notion de « pouvoir », pour le combattre quand il vient « d'en haut » (« fight the power », Public Enemy, Roger Waters, Kendrick Lamar) ou le célébrer lorsqu'il est l'apanage du « peuple » (Patti Smith, John Lennon), quand ils ne chantent pas « le pouvoir de s'aimer » (Gorillaz, en français dans le texte).

Il semble en effet que la musique populaire soit souvent considérée comme un moyen d'acquérir du pouvoir, que la résistance et la lutte constituent en fin de compte son objectif principal, que son efficacité en tant qu'outil d'autonomisation, d'empouvoirement des voix réduites au silence ne puisse être remise en question. Cependant, la nature de ce « pouvoir » reste assez vague : s'agit-il d'un moyen ou d'une fin en soi, d'un aboutissement ou d'un processus ? Procure-t-il de gains tangibles, économiques et techniques, ou symboliques et moraux ? Qu'est-il possible d'accomplir avec ce pouvoir ? Les artistes et/ou leurs publics cherchent-ils à sensibiliser l'opinion, à forcer le législateur à adopter de nouvelles lois ? Est-il utilisé à des fins personnelles d'enrichissement, de satisfaction narcissique ? En un mot, sert-il à quelque chose d'avoir du pouvoir ou d'être en situation d'empouvoirement, dans le contexte d'une industrie musicale aux intérêts souvent peu compatibles avec ceux des artistes ? Et que se passe-t-il lorsque le face à face entre artistes et industrie musicale se complexifie par la présence du public ?

Cet atelier offre l'opportunité d'aborder certaines de ces questions. On attendra, de façon non exhaustive, des propositions portant sur les aspects suivants :

- Le contrôle par les artistes de leurs droits (propriété des masters, création de leurs propres maisons d'édition, etc.)
- La « démocratisation » de la production musicale (*home studios*, etc.)
- Les plateformes de distribution audio en ligne (Bandcamp, etc.) par rapport aux fournisseurs de streaming audio (YouTube, Spotify, Deezer)
- La question de la concentration en termes de salles, tourneurs, promoteurs, stations de radios, billetterie (Ticketmaster, etc.)
- Censure et groupes de pression
- Le pouvoir des médias (presse généraliste et spécialisée, professionnelle et amateur, blogs, etc.)
- La musique populaire comme infrapolitique, « géographie rivale¹ » ou « discours subalterne² », comme le suggère Tricia Rose à propos du rap : « Rap music is, in many ways, a hidden transcript. Among other things, it uses cloaked speech and disguised cultural codes to comment on and challenge aspects of current power inequalities » (100).
- La pertinence actuelle d'une lecture *subculturelle* de la musique populaire

Les propositions de communication de 300 mots, accompagnées d'une courte notice bio-bibliographique, sont à envoyer au plus tard le 19 janvier 2024 à paul-thomas.cesari@univ-montp3.fr, simon.hierle@unilim.fr et claude.chastagner@univ-montp3.fr.

Notes

1. Le concept de « géographie rivale » utilisé par Stephanie Camp, qu'elle emprunte à Edward Saïd, s'applique aux espaces marginaux considérés comme des sites de résistance. Elle écrit que « les esclaves ont créé une “géographie rivale” [...] caractérisée par le mouvement : le mouvement des corps, des objets et des informations à l'intérieur et autour de l'espace de la plantation » (7).
2. James C. Scott suggère le terme « hidden transcript » pour décrire des pratiques opposées aux discours et attitudes officiels, y compris ceux des classes dominées, « susceptibles de créer et de défendre un espace social dans lequel la dissidence s'affirme en coulisses par rapport à l'expression officielle des relations de pouvoir » (xi). « Les pauvres chantaient un certain air lorsqu'ils étaient en présence des riches et un autre lorsqu'ils étaient entre eux. Les riches aussi

parlaient d'une certaine façon quand ils étaient face aux pauvres et d'une autre façon entre eux » (ix).

Références

- Camp, Stephanie M. H., *Closer to Freedom: Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*, University of North Carolina Press, 2004.
- Drake, Simone C., Dwan K. Henderson, eds., *Are You Entertained? Black Popular Culture in the Twenty-First Century*, Duke University Press, 2020.
- Eco, Umberto, « *Towards a Semiological Guerrilla Warfare* », Secker & Warburg, 1986.
- Rose, Tricia, *Black Noise: Rap Music and Black Culture in Contemporary America*, Wesleyan University Press, 1994.
- Scott, James C., *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, Yale University Press, 1990.
- Taylor, Jodie, « Claiming Queer Territory in the Study of Subcultures and Popular Music, » *Sociology Compass* 7 (3), 2013.

Panel #20

“Who’s Got the Power?” (The Powerpuff Girls): Power struggles in popular music

Paul-Thomas Cesari (Université Paul-Valéry Montpellier III), Simon Hierle (Université Paul-Valéry Montpellier III) and Claude Chastagner (Université Paul-Valéry Montpellier III)

For the last fifty years, scholars have routinely analyzed popular music as a site of resistance against the dominant social, political, and economic structures. Typically, the Birmingham Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) founded in 1964 by Stuart Hall and Richard Hoggart explored, on the basis of the subcultural theory developed in the 1920s at the University of Chicago, the appropriation and transformation by working-class and middle-class youth of the commercial products thrown at them by the culture industry, claiming that “popular music is an integral node in the lifeworlds, collective identification, and resistance practices of young people” (Taylor 4). They also examined the “semiological guerilla warfare” (Eco) that resulted when, in turn, the cultural industries appropriated and commodified the sounds and practices released by subcultural youth and converted them into “an exceptionally profitable commodity” (Drake 3). Initially focusing on young, urban, heterosexual males, researchers gradually dealt with other gender, sexual, social, ethnic, and age groups, but the assumption remained the same: Popular music is a means for conflicting groups to assert and claim power over one another, with, on one side, the representatives of the market economy, including those of the so-called “independent” sector (record companies, ticketing and touring agencies, venues’ owners, journalists, and various other gate-keepers), on another, the artists, both professionals and amateurs, and a third one made up by the fans. Artists themselves invoked “power”, either to fight it, when related to the “powers that be” (Public Enemy, Roger Waters, Kendrick Lamar), or to celebrate it when attributed to “the people” (John Lennon, Patti Smith), when they were not singing “the power of love,” or “le pouvoir de s’aimer” as Gorillaz put it.

It seems, in fact, that popular music is often understood as a means of gaining power, that resisting and fighting ultimately are its main purpose, that its efficiency as a potent tool for the empowerment of silenced voices need not be questioned. However, the nature of the “power” supposedly gained can remain quite vague: is it a means or an end in itself? A climax or a process? Does it connect to tangible, economic, and technical gains, or symbolic and moral ones? And one cannot help but wonder what can be accomplished with that power and whether artists and/or their audiences succeed in raising awareness, in forcing lawmakers to pass new legislation, or use it for their own personal purposes, be it gaining fame and money, or mobilizing forces during social

struggles, for example. In a word, is it useful to be powerful, to be empowered? And are those notions the same in the context of a complex industry that can have its own agenda? And what happens when the encounter between the artists and the music business is complicated into a triangle by the presence of the public?

This workshop offers an opportunity to address some of these questions, focusing as much on the who, the what, and the how of power struggles and empowerment processes. Proposals are expected, among others, on the following issues:

- Artists' appropriation of their rights (ownership of masters, setting up of their own publishing companies, etc.)
- The "democratization" of music production (home studios, etc.)
- Online audio distribution platforms (Bandcamp, etc.) vs. audio streaming providers (YouTube, Spotify, Deezer)
- The issue of concentration among venues, tour operators, promoters, radio networks, ticket outlets (Ticketmaster, etc.)
- Censorship and pressure groups
- Media power (mainstream and specialized press, professional and amateur journalism, blogs, etc.) Popular music as infrapolitics, "rival geography"¹, or "hidden transcript"², as in Tricia Rose's analysis of rap: "Rap music is, in many ways, a hidden transcript. Among other things, it uses cloaked speech and disguised cultural codes to comment on and challenge aspects of current power inequalities" (100).
- The current relevance of the subcultural reading of popular music

A 300-word proposal should be sent, together with a short bio-bibliographic note, by January 19, 2024, to paul-thomas.cesari@univ-montp3.fr, simon.hierle@unilim.fr and claude.chastagner@univ-montp3.fr.

Notes

1. Stephanie Camp's concept of "rival geography," a term borrowed from Edward Said, applies to marginal spaces that are sites of resistance. She writes that "Bondpeople created a 'rival geography' [...] characterized by motion: the movement of bodies, objects, and information within and around plantation space" (7).
2. James C. Scott coined the term "hidden transcript" to describe practices opposed to official, "public" transcripts, "likely to create and defend a social space in which offstage dissent to the official transcript of power relations may be voiced" (xi) outside the control of the dominant group. "The poor sang one tune when they were in the presence of the rich and another tune when they were among the poor. The rich too spoke one way to the poor and another among themselves" (ix).

References

- Camp, Stephanie M. H., *Closer to Freedom: Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*, University of North Carolina Press, 2004.
- Drake, Simone C., Dwan K. Henderson, eds., *Are You Entertained? Black Popular Culture in the Twenty-First Century*, Duke University Press, 2020.
- Eco, Umberto, "Towards a Semiological Guerrilla Warfare", Secker & Warburg, 1986.
- Rose, Tricia, *Black Noise: Rap Music and Black Culture in Contemporary America*, Wesleyan University Press, 1994.
- Scott, James C., *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, Yale University Press, 1990.

Atelier 21

Pouvoir et empouvoirement dans la musique et la danse étatsuniennes

Adeline Chevrier-Bosseau (Sorbonne Université) et Mathieu Duplay (Université Paris Cité)

En tant que pratique physique, incarnée, la danse est un acte d'empouvoirement où le langage du corps prend le relais de la parole verbale et investit physiquement ce processus, apportant une visibilité et une présence concrète immédiate à des voix tues ou marginalisées. On pense ainsi au voguing, qui donne à la communauté LGBTQ+ racisée une plateforme où ces voix et ces corps divergent.e.s peuvent non seulement s'exprimer, mais également jouir d'une fierté qui leur est refusée dans l'univers blanc hétéronormé mainstream et représenter une communauté, une famille choisie (« house »). A ce sujet, on s'interrogera sur ce qui est en jeu quand une figure mainstream de la pop, Madonna, reprend des mouvements de voguing dans son clip vidéo pour la chanson « Vogue ». Plus largement, cet atelier invite les participant.e.s à réfléchir à l'articulation entre danse et pop music, à travers les chorégraphies sophistiquées et 'empowering' d'icônes pop comme Beyoncé, le groupe Destiny's Child, Lady Gaga ou même Taylor Swift – à laquelle le *New York Times* a récemment (août 2023) consacré un article dans la rubrique « Danse », analysant précisément l'efficacité des chorégraphies de Mandy Moore en termes d'empouvoirement de la chanteuse, mais aussi de son public. On pense également à l'usage que fait Beyoncé de la « formation » pour son titre éponyme, et à l'articulation entre ses chorégraphies et le mouvement BLM ou la lutte féministe.

On pourra s'intéresser aux croisements entre art chorégraphique et luttes politiques, *community-making* et visibilité de communautés marginalisées à travers des exemples comme Martha Graham, dont la pièce *Chronicle* (1936) entièrement dansée par des danseuses a été qualifiée de « dance of empowerment » par le *New York Times* (mai 2019), le New Dance Group, la Workers' Dance League, ou la colonie d'artistes dont rêvait Ruth Saint Denis, qui devait signer la revitalisation de l'art américain, la libération des corps et des créativité, et une forme de résistance au prosaïsme de la productivité capitaliste. D'autres pistes possibles sont à trouver du côté de la danse post-moderne (Yvonne Rainer, Anna Halprin, Trisha Brown, Lucinda Childs,...), ou, dès l'origine, à la genèse de la danse américaine, qui dans sa volonté d'américaniser le mouvement porte un projet d'empouvoirement des corps américains dont le langage physique se veut distinct des modèles européens.

En ce qui concerne la danse classique et néo-classique, on pourra s'intéresser aux danseurs et danseuses qui ont trouvé dans leur pratique et dans leur carrière des formes d'émancipation et d'empouvoirement – on pense par exemple aux « cinq lunes » (Rosella Hightower, Moscelyne Larkin, Yvonne Chouteau, et les sœurs Marjorie et Maria Tallchief), toutes issues de tribus natives de l'Oklahoma, ou à des danseurs et danseuses Latinx ou afro-américain.e.s, qui se sont imposé.e.s dans un art européen, de tradition aristocratique et blanc. Il est également pertinent de proposer des analyses chorégraphiques de ballets comme *In the Middle, Somewhat Elevated*, de William Forsythe (1987), qui donna un de ses rôles les plus puissants à la jeune Sylvie Guillem et incarne non seulement la culture de l'empowerment des années 80 mais plus particulièrement l'empouvoirement au féminin. Dans cette perspective, les rôles de femmes fatales chez Balanchine (la Sirène dans *Prodigal Son*, par exemple) pourront également être analysés en détail.

Aux Etats-Unis comme en Europe, la musique dite « savante » n'est pas seulement une pratique ou un ensemble de pratiques artistiques, c'est aussi une institution dépositaire d'une autorité culturelle, politique, économique ; mieux encore, c'est un champ (Bourdieu) parcouru de forces qui

se heurtent et bien souvent s'affrontent dans un combat qui a pour enjeu le pouvoir, sa conquête et sa contestation parfois radicale. C'est à l'opéra que les riches bourgeois observés par Edith Wharton dans *The Age of Innocence* (1920) se donnent à eux-mêmes le spectacle de leur supériorité ; ils associent la musique à la défense de leurs privilèges, à un discours de la disqualification et de l'exclusion artistique et sociale : « No one but [Adelina] Patti ought to attempt the *Sonnambula* », lance Lawrence Lefferts d'un ton méprisant comme si seule la plus grande diva de l'époque méritait un tant soit peu d'être entendue. Pourtant, c'est aussi à l'opéra que Walt Whitman fait l'expérience d'un lyrisme démocratique, ouvert à la multiplicité des conditions sociales, nourri par l'apport de l'immigration européenne et creuset de nouvelles formes spécifiquement américaines de subjectivité. L'histoire de la musique américaine se lit tout entière à la lumière de ce paradoxe. D'un côté, la musique est le symbole et l'instrument de hiérarchies que l'on peut vouloir renverser ou utiliser à son profit, mais dont on est bien obligé, dans tous les cas, de prendre acte ; et ces hiérarchies prennent sens en rapport avec les enjeux de pouvoir qui traversent la société américaine tout entière : ainsi, la carrière de la contralto afro-américaine Marian Anderson (1897-1993) peut se lire comme une série de victoires pour le mouvement des droits civiques, depuis son concert historique au Lincoln Memorial le 9 avril 1939 jusqu'à son entrée au Metropolitan Opera le 7 janvier 1955 (elle fut la première artiste noire à s'y produire). De l'autre côté, la figure idéalisée du *maverick*, du créateur inclassable et rebelle n'a pas cessé depuis les origines de hanter l'imaginaire musical américain ; nombreuses sont ses incarnations dans la vie réelle, tels Harry Partch (1901-1974), pionnier de la microtonalité et facteur d'instruments visionnaire, ou La Monte Young (né en 1935), proche du mouvement Fluxus. Plus nombreux.ses encore, les musicien.ne.s qui cherchent à remporter des victoires sur le terrain institutionnel sans pour autant renoncer à la posture anticonformiste du *maverick* – signe que ces deux positions ne sont pas réellement antithétiques et que la singularité capable d'échapper à toutes les hiérarchisations sans pour autant les faire disparaître est ici la clef du véritable *empowerment*.

Les propositions de communications pourront porter sur les thèmes suivants :

- Les représentations du pouvoir sous ses différentes formes dans la musique, la danse et le théâtre musical américains (Aaron Copland, *Lincoln Portrait* ; John Adams, *Nixon in China...*) ;
- Les stratégies d'*empowerment* déployées par les musicien.ne.s (compositeurs.trices ou interprètes), danseur.r.se.s et chorégraphes issu.e.s des minorités ethniques, religieuses ou sexuelles ;
- Les structures institutionnelles de la vie musicale et chorégraphique américaine, entre affirmation et questionnement des différentes formes de pouvoir culturel, économique, politique... ;
- Les usages de la musique et de la danse dans des contextes extra-musicaux / extra-chorégraphiques en rapport avec des stratégies d'affirmation, de conquête ou de questionnement du pouvoir ;
- Musique, danse, pouvoir et *empowerment* dans les autres arts (littérature, cinéma, arts plastiques...).

Merci d'envoyer vos propositions (250-300 mots) ainsi qu'une notice biographique à Adeline Chevrier-Bosseau (adeline.chevrier-bosseau@sorbonne-universite.fr) et Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-paris.fr) avant le 19 janvier 2024.

Panel #21

Power and empowerment in American music and dance

Adeline Chevrier-Bosseau (Sorbonne Université) - Mathieu Duplay (Université Paris Cité)

As an embodied physical practice, dance is empowering in the sense that the language of the body takes over verbal language and physically invests the empowering process, bringing visibility and a concrete presence to hushed or marginalized voices. One might think in this respect about voguing, which gave a platform to the LGBTQ+ community and especially to non-white queer people, where invisibilized and divergent bodies could express themselves freely and with a sense of pride that a white, mainstream, heteronormative society denied them. The ball scene provided them with a sense of community, as well as chosen families (“houses”), where these individualities could blossom into dance. What is at stake, then, when a mainstream pop star, Madonna, uses voguing in the choreography for her “Vogue” video? More generally, this session invites participants to think about the articulation between dance and pop music, through the sophisticated choreographies deployed on stage and in music videos by pop icons like Beyoncé, Destiny’s Child, Lady Gaga or even Taylor Swift, whose dance routines (choreographed by Mandy Moore) for her latest world tour were recently analyzed in an August 2023 *New York Times* article and deemed empowering for the singer as much as for her audience. Beyoncé’s use of “formation” in her eponymous song can also be considered for this session, as well as the articulation between her choreographies and political activism (BLM, feminism, ...).

We invite participants to take into account the relations between dance and political activism, community-making, and issues of visibility for marginalized communities, through examples such as Martha Graham’s *Chronicle* (1936), danced entirely by women and called a “dance of empowerment” by *The New York Times* (May 2019), the New Dance Group, the Workers’ Dance League, or the artists’ colony Ruth Saint Denis dreamed of, which was to symbolize the revitalization of American art, the liberation of American bodies and creativity, and a form of resistance against capitalist productivity. Other possible topics include, but are in no means limited to: post-modern dance (Yvonne Rainer, Anna Halprin, Trisha Brown, Lucinda Childs,...), or the origins of American dance and its will to create an American choreographic style, which can be read as an empowering project, aiming at empowering American bodies and freeing them from the yoke of European models.

If we think of ballet and neo-classical dance, papers could investigate the careers of dancers who have found emancipation and empowerment within the ballet world – like the “Five Moons” (Rosella Hightower, Moscelyne Larkin, Yvonne Chouteau, as well as Marjorie and Maria Tallchief), who were all from indigenous Oklahoma tribes and who represented their community in a predominantly white world, or Latinx as well as Afro-American dancers who have left their mark in this aristocratic, historically white art form. We also invite participants to consider the analysis of ballets like Forsythe’s *In the Middle, Somewhat Elevated* (1987), which gave young Sylvie Guillem one of her most powerful roles and which crystallizes the empowerment culture of the 1980’s, particularly female empowerment. In this respect, Balanchine’s femme fatales (like the Siren in *Prodigal Son*) could also be considered.

In the United States as in Europe, so-called “art” music is not merely an artistic practice (or a set of related practices); it is also an institution endowed with cultural, political, and economic authority. Above all, it is a field (Bourdieu) where multiple forces which clash, often violently so, in the name of power, seeking to secure it or, in many cases, to challenge it more or less radically. In Edith Wharton’s novel *The Age of Innocence* (1920), the opera house is the place where upper-class music lovers display their wealth so as to convince one another – if not indeed themselves – of their innate superiority; they associate music with the defence of privilege, making it very clear that the point is to exclude and diminish others, both on artistic and on social grounds: “No one but [Adelina] Patti ought to attempt the *Sonnambula*,” Lawrence Lefferts arrogantly quips as if the greatest diva of his era were alone worthy of a modicum of attention. Yet opera is also the art which afforded Walt Whitman his first experience of a truly democratic form of lyricism, capable of acknowledging the

diversity of social positions, indebted to wave after wave of European immigration, yet capable of giving rise to new, specifically American modes of subjectivity. The entire history of American music can be read in the light of this paradox. On the one hand, music is both symbol and instrument of hierarchies that some want to use to their advantage and that others seek to overthrow, but that all must take into account somehow; and these hierarchies reflect wider social phenomena. Thus, the career of African-American contralto Marian Anderson (1897-1993) can be understood as a series not just of artistic successes, but also of victories on behalf of the Civil Rights movement, especially her historic concert at the Lincoln Memorial (April 9th, 1939) and her first appearance at the Met on Jan. 7th, 1955 (she was the first Black artist to sing there). On the other hand, the semi-mythical figure of the maverick, of the irrepressible musician with a one-of-a-kind approach to their art has always haunted the American musical imagination. Many real-life musicians have approached this ideal, for instance Harry Partch (1901-1974), a pioneer of microtonality and the creator of numerous unconventional instruments, and La Monte Young (b. 1935), known for his affinities with Fluxus. Even more numerous are the artists who seek institutional recognition without renouncing the free-thinking posture of the maverick. This may signal that the two are not really incompatible and that the quest for a form of individuality that renders hierarchies meaningless without necessarily causing them to disappear is key to empowerment.

Paper proposals may deal with the following issues:

- Representations of power in American music, dance and music(al) theatre (Aaron Copland, *Lincoln Portrait*; John Adams, *Nixon in China...*);
- The strategies of empowerment pursued by musicians (ie. both composers and performers) and dancers / choreographers and dance-makers from ethnic/religious/gender minority backgrounds;
- American musical and choreographic institutions, the quest for cultural/economic/political power, and the challenges it faces;
- Music, dance, power, and empowerment as examined by other art forms (literature, cinema, visual arts, etc.)

Please send abstracts (250-300 words) and a short bio to Adeline Chevrier-Bosseau (adeline.chevrier-bosseau@sorbonne-universite.fr) and Mathieu Duplay (mathieu.duplay@u-paris.fr) by January 19, 2024.

Table ronde

Retour d'expériences et échanges sur les pratiques pédagogiques autour de l'intelligence artificielle.

Anouk Bottero (Institut National Universitaire Champollion), Tamara Boussac (Université Paris I Panthéon Sorbonne), Esther Cyna (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, Paris-Saclay) et Audrey Haensler (Université de Bourgogne)

Lors de l'assemblée générale de l'association du 13 octobre 2023, une discussion autour de l'outil de rédaction ChatGPT a fait ressortir le besoin d'échanger plus longuement et de manière plus formalisée sur les conséquences des technologies d'intelligence artificielle pour notre profession. Devenus incontournables pour les étudiant.e.s, ces logiciels transforment profondément nos pratiques. Cet atelier a pour but de fournir un espace de réflexion et de discussion sur les pratiques pédagogiques et l'utilisation de ces outils au travers de retours d'expérience, comme la SAES a pu le faire à l'occasion de ses journées d'automne. Les points abordés seront divers : adaptation des contenus de cours et des évaluations, exemples d'exercices ciblés avec les étudiant.e.s, présentation des limites de l'outil, préconisations diverses, etc.

Si vous souhaitez participer à cet atelier pour évoquer de votre expérience de ces outils, ou si vous avez parmi vos contacts des spécialistes en sciences de l'éducation ou en intelligence artificielle susceptibles d'y prendre part, merci de contacter directement le comité scientifique avant le 19 janvier 2024 : afea2024cs@gmail.com.

Interdisciplinary roundtable: discussion on pedagogical practices with artificial intelligence

At the association's general meeting on October 13, 2023, a discussion about ChatGPT highlighted demands for a longer, more formalized exchange on the consequences of AI tools for higher education. As it becomes a go-to writing tool for students, this software profoundly transforms our teaching and the ways we evaluate students. The aim of this roundtable is to provide a space for reflection and discussion on pedagogical practices and the use of AI tools, through colleagues' own experiences and feedback. The discussion will cover a wide range of topics, such as: adapting course content and assessments, examples of targeted exercises with students, presentation of the tool's limitations, various recommendations, etc.

If you would like to take part in this roundtable to talk about your experience with these tools, or if you know scholars in the field of educational science or artificial intelligence who might be able to participate, please contact the scientific committee at afea2024cs@gmail.com by January 19, 2024.